

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**FNA 1504 -
Perry Rhodan -
72 - Les
métamorphoses**

**Scheer, Karl Herbert
Clark Darlton**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

K.-H. SCHEER & C. DARLTON

LA MÉTAMORPHOSE DU MOLKEX



K.-H. SCHEER
et CLARK DARLTON

**LA MÉTAMORPHOSE
DU MOLKEX**

PERRY RHODAN – 72

Fleuve Noir

Titres originaux :
DAS ZWEITE IMPERIUM de Clark Darlton
IM BANNE DES RIESENPLANETEN de
Kun Brand

*Traduit et adapté de l'allemand
par Marie-Jo Dubourg*

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

CYCLE 1 : LA TROISIÈME FORCE

(volumes 1 à 21)

Le 19 juin 1971, à bord de la fusée Astrée, quatre hommes courageux s'embarquent pour le premier vol habité à destination de la Lune : le major Perry Rhodan, les capitaines Reginald Bull et Clark G. Flipper, le docteur Eric Manoli, tous membres de l'U. S. Space Force.

Cette opération à finalité principalement militaire, au regret de ses participants, prend toutefois un cours opposé à celui prévu par les puissances qui se disputent l'hégémonie terrestre. Perry Rhodan et ses compagnons découvrent sur la Lune un croiseur naufragé appartenant à des humanoïdes émissaires du Grand Empire d'Arkonis (dans l'amas M 13 de la constellation d'Hercule), en quête d'une mystérieuse Planète de Jouvence. Ayant noué le contact avec Krest, chef scientifique de l'expédition et Thora, commandante du vaisseau, Perry Rhodan regagne ensuite la Terre en possession de la super-technologie arkonide grâce à laquelle il fonde un état indépendant, la Troisième Force, en plein désert de Gobi. Il parvient ainsi à enrayer la guerre froide, à éviter un conflit nucléaire mondial et impose à l'humanité une paix durable avec l'appui de mutants, des hommes doués de facultés para-psychologiques.

Lors de sa première visite à un système planétaire étranger, celui de Véga, Perry Rhodan prend fait et cause pour les autochtones en lutte contre les Topsides, des lézards humanoïdes belliqueux et avides de conquête. Remontant une chaîne d'indices laissés par un mystérieux Immortel, le Terrien et ses compagnons d'aventure – dont Krest et Thora – trouvent enfin le chemin de Délos, la planète errante, domaine de cette entité spirituelle qui se révèle un être collectif. Celui-ci accorde la douche cellulaire prolongatrice de vie à Perry Rhodan et d'autres Terriens mais la refuse aux Arkonides, qui selon lui appartiennent au passé. Au cours de cette Quête Cosmique, Rhodan se gagne aussi l'amitié sans partage d'une petite créature singulière aux étonnants pouvoirs parapsychiques : le mulot-castor L'Émir.

Le retour sur Terre ne sonne pas pour autant l'heure du repos ! En 1981, Perry Rhodan doit d'abord se défendre contre les attaques du Surmutant Stafford Montemy. Des Marchands Galactiques, aussi appelés Francs-Passeurs, tentent ensuite de coloniser la Terre et

d'étouffer dans l'œuf toute concurrence potentielle dans le domaine du commerce intragalactique. La pression des forces extraterrestres coalisées devient soudain si forte que Rhodan n'a pas d'autre choix que de faire croire, par un coup de bluff gigantesque, à la destruction pure et simple de la Terre.

CYCLE 2 : ATLAN ETARKONIS (volumes 22 à 43)

La tranquillité ainsi obtenue permet à Perry Rhodan d'instaurer l'Empire Solaire, dont il tient les rênes sous le titre de Stellarque de Sol et dont les ressortissants ont pris le nom générique de Terraniens. Cette paix est à peine perturbée en 2040 par l'apparition d'un personnage énigmatique, Atlan, le Solitaire des Siècles. Abandonnant sa base-refuge sous-marine au terme de dix mille ans d'un sommeil interrompu de rares et brefs réveils, il s'attend à trouver la civilisation terrestre totalement anéantie dans le chaos résultant d'un conflit nucléaire.

Arkonide comme Krest et Thora, Atlan a jadis obtenu la vie éternelle par le biais d'un activateur cellulaire transmis par l'immortel de Délos. Il ne tarde pas à essayer de dérober un astronef afin de pouvoir retourner vers Arkonis mais, démasqué, il se voit contraint d'affronter Perry Rhodan au cours de plusieurs duels très serrés. Tous deux deviennent enfin amis, décidant de s'accorder à jamais un soutien mutuel indéfectible.

Par son rapport détaillé sur ses dix mille ans d'existence, Atlan procure à Rhodan un éclairage insoupçonné sur tout un ensemble d'événements et d'interactions cosmiques.

Des mutants félons s'efforcent, à la même époque, de communiquer les coordonnées de la Terre au Régent, le Grand Robot positronique régnant sur les Trois-Planètes d'Arkonis et sur un Empire en pleine décadence. À la confrontation avec cette énorme machine sans âme s'ajoutent les attaques des Droufs qui, originaires d'un univers invisible, tentent une invasion du continuum einsteinien en profitant de failles cosmiques reliant accidentellement les deux espaces-temps différents.

De plus, Perry Rhodan entre aussi en conflit avec Thomas Cardif, le fils né de son union avec Thora l'Arkonide. Elevé dans l'anonymat, Cardif se met à haïr son père dès qu'il découvre qui il est, et il décide que dès lors tout lui sera bon pour nuire au Stellarque.

D'audacieux Terraniens, s'infiltrant en 2044 sur les Trois-Planètes d'Arkonis, réussissent à reprogrammer le Régent. Atlan est alors reconnu comme nouvel Empereur et, sous le titre de Gnozal VIII,

s'assure la souveraineté sur le Grand Empire aux sujets plongés dans la dégénérescence. Les Droufs, peu après vaincus grâce à une coalition entre Arkonides, Francs-Passeurs et Terraniens, sont renvoyés à leur univers d'origine avant que ne se referment les failles spatio-temporelles de communication.

Entre-temps, Thomas Cardif a trahi la Terre au profit des Marchands Galactiques qui donnent l'assaut au Système Solaire. Seule la ruse de L'Émir permettra de les repousser. Enfin, Perry Rhodan est frappé par d'autres drames puisqu'il perd son épouse, Thora, puis son fidèle ami Krest.

CYCLE 3 : LES BIOPOSIS (volumes 44 à 65)

En 2102, La *Magicienne*, frégate dotée d'un dispositif de propulsion issu de la technologie des Droufs et amélioré par Amo Kalup, se lance pour le premier vol linéaire à longue distance pour échouer dans le Système Bleu, enclos par un écran énergétique et domaine des orgueilleux Akonides, lointains ancêtres des Arkonides. En parallèle aux conflits résultants entre Terraniens et Akonides, de nombreux mondes de la Galaxie sont contaminés par une drogue particulièrement pernicieuse. Derrière cette manœuvre se cachent les Antis, prêtres fanatiques de la divinité Bâalol, dotés de facultés anti-psi égales en puissance à celles des mutants. Thomas Cardif, qui s'est allié à eux, usurpe incognito la place de son père. Il reçoit de l'immortel de Délos un activateur cellulaire destiné à Perry Rhodan et, abusé à son insu, devient porteur d'une véritable bombe à retardement biologique. Démasqué par Atlan et physiquement anéanti par l'activateur, Cardif meurt puis Rhodan entre en possession du bien qui lui était dévolu.

Les Akonides, par une manipulation du Régent positronique, parviennent à destituer le nouvel empereur, Gnozal VIII. Ce n'est que grâce à un saut temporel vers le passé qu'Atlan et ses compagnons rétablissent l'ordre, mettant définitivement le Grand Coordinateur hors d'état de nuire.

En 2112, la race humaine se trouve mêlée à un conflit opposant, en plein espace intergalactique, les invisibles Laurins à un peuple de robots, les Bioposis. Un an plus tard, Perry Rhodan découvre le Monde-aux-Cent-Soleils, patrie de ces créatures mi-machines, mi-organiques, et résout l'énigme posée par leur existence. Il fonde alors l'Alliance Galactique dont il devient le Grand Administrateur sous le titre inchangé de Stellarque de Sol. Lorsqu'en 2114 les Laurins attaquent le Monde-aux-Cent-Soleils, les hommes alliés aux biorobots réussissent à repousser le dangereux envahisseur.

CYCLE 4 : LE DEUXIÈME EMPIRE (à partir du volume 66)

Nous sommes à présent au début de l'année 2326. L'Alliance Galactique consolidée et en expansion bénéficie depuis 2130 du soutien de Nathan, le puissant cerveau hyperimpotonique installé sous la surface de la Lune. Atlan, qui a abandonné sa charge de souverain du Grand Empire arkonide, a créé en 2115 l'Organisation des Mondes Unis (O. M. U.), une sorte de corps d'intervention à l'échelle de la Voie Lactée dont les « spécialistes » souvent atypiques opèrent à chaque fois que la Défense Solaire (devenue la Défense Galactique) s'avère impuissante. Tel est par exemple le cas pour un binôme aussi disparate que complémentaire formé du géant Melbar Kasom, originaire d'Etrus, une colonie à très forte gravité, et de son acolyte Lemy Danger, né sur la planète Siga où les immigrés terraniens, au fil des générations, ont vu leur taille se nanifier toujours davantage. En mission secrète sur Haknor, une colonie des Francs-Passeurs où les Akonides orchestrent une guerre civile, le tandem récupère un des vingt-cinq activateurs cellulaires disséminés à travers la Galaxie par l'immortel de Délos qui, peu après, lance *urbi et orbi* un ultime message prophétisant des jours bien sombres : contraint de fuir devant une menace terrible, il va détruire sa planète errante avant de disparaître...

La chasse aux activateurs bat son plein : si Perry Rhodan est décidé à tout tenter pour sauver ses proches, dont les mutants, d'autres s'y lancent aussi dans des intentions moins louables. Après que L'Émir est entré en possession d'un de ces objets au nez et à la barbe des Marchands Galactiques qui opèrent sur Honur, les « signaux de l'éternité » attirent un *Explorateur* terranien dans un système solaire défiant l'entendement, celui de la planète géante Hercule. Sitôt posés sur Majestas, un de ses satellites, les Terraniens plongent dans un lointain passé et découvrent l'activateur – ainsi que le moyen de regagner le présent – au sein d'un immense planétarium édifié plus d'un million d'années auparavant par les Grands Anciens sous la Montagne Chantante.

En juillet 2326, dix-neuf des vingt-cinq activateurs ont été récupérés et remis aux personnalités les plus essentielles de l'Empire Solaire, dont les mutants. Même des individus ordinaires, que rien ne prédisposait à vivre des péripéties mouvementées, se sont vu propulsés dans la course à l'immortalité. On se souvient du cas d'Hendrik Vouner... En revanche, sur l'ancienne colonie arkonide Eysal, la télépathe Anne Sloane est tombée dans un piège et a été assassinée par

un spécialiste félon de l'O. M. U. Dûment déguisés, Atlan, Melbar Kasom et Lemy Danger interviennent pour se heurter à des Antis fanatiques du dieu Baàlol. Lorsque le Sigan détruit par mégarde l'activateur d'Eysal, l'explosion de celui-ci génère une hyper-impulsion grâce à laquelle un générateur géant, enfoui sous la surface, se réveille et commence à émettre tous azimuts des ondes gravitationnelles...

Août 2326 est le mois où se révèle une menace diabolique a priori dirigée contre l'Empire Solaire. Un à un, des mondes de la périphérie sont frappés par un fléau multiforme : éclosion de milliers d'œufs dont sortent des chenilles mauves, les acridocères, aux sécrétions hyper-corrosives, dévastation totale de la surface planétaire qui disparaît sous une épaisse carapace incolore de moklex, naissance de monstrueux vers géants, les annélicères, à la phénoménale puissance destructrice... Qui plus est, le processus infernal initié par le phénomène survenu sur Eysal semble surveillé sinon exploité par des inconnus aux navires informes, dénués d'écrans protecteurs et pourtant invulnérables. Les observations s'additionnent, les expériences se multiplient, l'humanité plonge dans l'angoisse face à cette attaque insidieuse et imparable. Les annélicères sont-ils intelligents et capables de communiquer ? Ces invincibles créatures de mort sont-elles résolument mauvaises mais exploitées par ceux qu'elles appellent les « Bienveillants », dont le seul but est de récupérer le molkex sur les planètesensemencées avec des œufs d'acridocères. Petit-Pierre, le jeune monstre d'Euhja, accepte finalement de nouer le contact avec les Terraniens et part à bord d'une de leurs unités, tandis que les Bienveillants passent à l'attaque. La confrontation directe s'annonce entre ces êtres et l'Empire Solaire, dont pas un seul scientifique ne se doute encore des arrière-plans de *LA MÉTAMORPHOSE DU MOLKEX*...

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Quinze mille unités de l'astroflotte terrienne se trouvaient de l'autre côté du centre galactique. Elles étaient à 590 964 billions de kilomètres de la Terre, soit 62 000 années-lumière.

L'*Éric Manoli*, la nef amirale, était un astronef sphérique de classe Impériale, de 1 500 mètres de diamètre. Son commandant, l'Epsalien Kors Dantur, était à sa manière aussi massif que son vaisseau.

Parés au combat, les 15 000 navires attendaient dans l'espace l'ordre d'intervention.

Mais cet ordre ne venait pas car Perry Rhodan, Reginald Bull et Atlan n'étaient pas encore revenus à bord de l'*Éric Manoli*. Avec une équipe de scientifiques, ils examinaient l'astronef étranger qui leur avait amené le premier annélicère prêt à collaborer.

Ils l'avaient baptisé « Petit-Pierre » car c'était un tout jeune annélicère avec lequel le capitaine Firgolt et ses trois compagnons avaient pris contact. Mais Petit-Pierre mesurait vingt mètres de long, trois mètres d'épaisseur et avait une tête ronde de cinq mètres de diamètre. Et il pouvait exécuter des bonds de 150 mètres et cracher de puissants éclairs énergétiques.

Mais en cet instant il n'y pensait absolument pas. Il avait appris à connaître les Terriens et ils lui plaisaient. Davantage en tout cas que les « Bienveillants » dont lui parlait le savoir collectif de sa race et qui étaient ses véritables maîtres. Une race énigmatique qui vivait quelque part dans les profondeurs de l'Univers – non loin de la position actuelle de la flotte impériale si l'on interprétait correctement les signaux.

En effet, la flotte de guerre de cette race étrangère était à moins de huit semaines-lumière de la flotte impériale et elle ne faisait pas mine de se dérober.

L'astronef capturé aux Bienveillants n'était pas sans rappeler les nefs composites asymétriques des bioposis. Mais il était recouvert d'un manteau de molkex que même les tirs des canons de transformation de gros calibre ne pouvaient transpercer. Les convertisseurs de propulsion avaient été endommagés et il se déplaçait à la moitié de la vitesse lumineuse, en direction d'un lointain système solaire.

Et c'était précisément de ce système que venait la flotte des Bienveillants.

Telle était la situation.

Le colonel Kors Dantur sursauta quand l'intercom bourdonna.

C'était Rhodan, depuis le navire de prise.

— Vous devez nous reprendre à votre bord, colonel.

— Et l'annélicère ? Monte-t-il lui aussi à bord du *Manoli* ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne veux pas lui faire courir de risque, or, s'il tombe entre les mains des Bienveillants, ceux-ci ne mériteront plus leur nom. À leurs yeux, l'annélicère est un traître.

— Nous arrivons, commandant. Dans cinq minutes tout sera prêt pour vous embarquer. J'espère que le monstre rentrera dans le tunnel de plastique.

Rhodan eut un rire amusé.

— Ne vous inquiétez pas, Petit-Pierre n'en aura guère besoin.

Le colonel ne comprit pas mais il ne tenait guère à se ridiculiser en posant d'autres questions. Rhodan devait savoir ce qu'il faisait. Après tout, c'était lui qui s'était entretenu avec l'annélicère.

Les annélicères possédaient un cerveau qui était un émetteur-récepteur radio vivant. Ils étaient capables de capter et d'émettre des ondes et des impulsions de toute sorte, également des fréquences en 5-D. Un entretien entre Petit-Pierre et Rhodan était simple. Les impulsions étaient traduites en intergalacte par le transformateur de symboles. À l'inverse, l'annélicère était à même de capter les émissions envoyées par le transformateur, comme un appareil radio, et d'analyser les ondes reçues directement dans son cerveau, sans passer par l'acoustique. Mais malgré leur intelligence, les annélicères étaient physiquement incapables d'utiliser des outils. Leur intelligence supérieure ne leur servait à rien s'ils n'avaient quelqu'un qui se chargeait pour eux de l'activité manuelle.

— Tu vas monter à bord du grand vaisseau, Petit-Pierre, dit Rhodan à l'annélicère quand le *Manoli*, volant à la même vitesse, se trouva tout près du navire de molkex.

Petit-Pierre, couché dans le sabord de charge devant le sas principal, faisait penser à une baleine gigantesque. Quelques scientifiques traînaient par groupes, attendant avec impatience de changer de bord. Ils trouvaient le navire étranger inquiétant.

Tandis que Rhodan discutait avec Petit-Pierre, Atlan se tenait un peu à l'arrière-plan. Ses yeux luisaient d'admiration en considérant ce monstre énorme et l'homme minuscule qui discutaient comme deux vieilles connaissances, comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde.

Comme les siècles passés avaient changé l'humanité ! Les voyages interstellaires avaient effacé des différences qui auparavant avaient paru insurmontables. À peine l'homme avait-il rencontré la première créature extraterrestre que la ségrégation raciale était tombée. D'autres rapports avec des intelligences qui n'étaient plus humanoïdes

avaient éveillé la compréhension et la véritable sympathie pour l'animal car nombre de ces intelligences ressemblaient à des animaux. Aujourd'hui il ne venait plus à l'idée de quiconque de battre un chien ou d'écraser un ver. Sur d'autres planètes on avait fait la connaissance de races capables qui ressemblaient à des chiens et sur de nombreux mondes c'étaient les vers qui, par amitié pour l'homme, fertilisaient et ameublissaient les champs des colons.

Atlan ne put s'empêcher de penser à cette transformation des mentalités en voyant Rhodan debout à côté de Petit-Pierre. Hier encore ennemis acharnés, aujourd'hui presque amis. La différence extérieure ne jouait aucun rôle, la seule chose qui comptait, c'était que tous deux disposaient de cerveaux raisonnables. Et celui qui était capable de penser évitait la guerre.

— Tu vas y aller en premier, nous suivrons quand tu seras là-bas, Petit-Pierre. Attends-moi afin de ne pas rester coincé dans une course. Nos vaisseaux n'ont pas été conçus pour ta race.

Lors d'une précédente tentative de capture d'un annélicère, Rhodan s'était aperçu que ces monstres supportaient très bien le vide spatial. Il n'en était pas de même des hommes. Il leur fit un signe. Ils fermèrent leurs casques. Le sas principal s'ouvrit quand l'air eut été aspiré. Devant eux, l'énorme paroi du *Manoli* les empêchait de voir l'espace. Le sabord de charge béant de la nef amirale terrienne se trouvait à moins de cinquante mètres.

Rhodan actionna son minicom de poignet.

— Écoutez, Dantur. Le tunnel de plastique est inutile. Nous venons comme ça.

Petit-Pierre avait rampé prudemment jusqu'à l'ouverture. De ses yeux énormes il examinait son objectif. Puis il dit :

— Je peux franchir des distances plus grandes mais je ne sens plus aucun poids.

— C'est depuis longtemps le cas mais tu n'en prends vraiment conscience que maintenant.

— Tout cela est étrange. Mon intérieur aspire à sortir, comme s'il voulait me quitter... Je ne sais comment exprimer cela. C'est difficile.

— Saute !

L'annélicère se recroquevilla un peu et se détendit.

Il fila comme une torpille par-dessus l'abîme sans fond entre les deux navires et pénétra dans le sas du *Manoli*. Là-bas il reprit pied, rampa un peu à l'intérieur puis se retourna. Rhodan fit un signe à Atlan et à ses scientifiques.

Cinq minutes plus tard, il n'y avait plus que quelques scientifiques et techniciens à bord du navire de molkex endommagé

qui, désespéré, poursuivait sa route à la moitié de la vitesse lumineuse. Mais Rhodan n'avait absolument pas l'intention de renoncer à sa prise. Ce navire lui donnerait des renseignements sur la race qui l'avait construit et sur le niveau technique de celle-ci. Et l'on avait besoin de ces renseignements car jusqu'alors, personne n'avait rencontré l'un de ces Bienveillants, du moins personne encore en vie.

Le sabord du *Manoli* se ferma et l'air afflua dans le sas. Petit-Pierre parut se ratatiner un peu quand la pression augmenta. Mais sinon il se sentait normal et bien, à ce qu'il affirmait. Ses yeux proéminents se promenaient avec vivacité ici et là.

Voici donc les Terriens, se dit-il en son for intérieur et en tentant de repousser ses doutes. Ils ont de grands vaisseaux, encore plus grands que ceux des Bienveillants. Mais sont-ils aussi plus forts ? Sortiront-ils vainqueurs en cas de combat ? Je me suis mis de leur côté, ce sont eux maintenant qui vont décider de ma destinée. Je ne peux plus retourner vers mon peuple, pas plus que chez les Bienveillants. Je suis un traître – mais le suis-je réellement ? Les Bienveillants nous ont exploités. Nous étions leurs esclaves – je ne sais pourquoi ni comment cela se fait. Un jour je saurai tout cela. Si je vis jusque-là. Cela dépend des Terriens et de leurs amis.

Rhodan interrompit le cours de ses pensées.

— Des problèmes, Petit-Pierre ?

— Non, je me sens bien. Puis-je voir votre navire ?

— Tu dois le visiter car les Bienveillants ne sont plus très loin. Ils vont peut-être nous attaquer bien que nous ne voulions pas leur faire la guerre. Tu en sais plus que nous à leur sujet. Peut-être peux-tu nous aider. Pour commencer, comment as-tu fait, à vrai dire, pour ne pas souffrir du vide ?

— J'ai protégé mes organes respiratoires et rendu mes cellules et vaisseaux insensibles, par un durcissement organique de tension. C'est tout simple quand on s'y entend.

Rhodan fut obligé de reconnaître que les annélidés, malgré leur aspect effrayant, comptaient parmi les créatures les plus remarquables de la Galaxie.

Le colonel Dantur annonça qu'entre-temps la situation n'avait pas changé. La flotte des Bienveillants gardait la distance, ne s'approchant ni ne reculant. Mais malgré tout, la distance diminuait avec le temps car la flotte terrienne s'était réglée sur la vitesse du navire de molkex sans pilote. À la moitié de la vitesse lumineuse, elle fonçait vers le système solaire inconnu et la gigantesque flotte en attente. Si rien ne se passait, le choc se produirait dans quatre mois.

L'un des scientifiques, le biologiste en chef Anders Nielson, s'était approché de Rhodan. Il montra Petit-Pierre.

— Abandonné à lui-même, l'annélicère n'est qu'un animal qui ne semble pas doté de raison. Son intelligence extraordinaire ne lui sert absolument à rien parce qu'il lui manque des outils organiques lui permettant de traduire en acte sa puissance de pensée. Les annélicères ne peuvent bâtir de civilisation technique. Les Bienveillants, par contre, semblent avoir des mains bien formées sinon ils n'auraient pu construire des navires. Si maintenant annélicères et Bienveillants s'associent, forment une espèce de symbiose, ils représentent une puissance presque invincible.

Une faiblesse se trouve compensée par la force du partenaire. Les annélicères pensent, les Bienveillants agissent.

Rhodan regarda le biologiste d'un air inquisiteur. Une ride verticale se creusa sur son front.

— Êtes-vous vous-même convaincu de ce que vous avancez, Nielson ?

— Parfaitement, commandant. Voyez-vous, j'ai consacré ma vie à l'étude des formes d'existence extraterrestres et j'ai déjà rencontré des civilisations bâties grâce à l'association de races totalement différentes mais complémentaires.

Tandis que les scientifiques et techniciens restés sur le navire de *molkex* se mettaient à détruire les innombrables installations robots pour qu'elles ne puissent plus faire de dégâts et ne les dérangent pas dans l'examen ultérieur des installations techniques, Petit-Pierre visita l'*Éric Manoli*.

Il ne cacha pas sa surprise devant les dimensions gigantesques du cuirassé. Mais ensuite il s'exclama :

— L'armement ! Il me faut voir l'armement.

Parvenus avec difficulté, compte tenu de la taille de l'annélicère, dans la station d'artillerie, Rhodan et Atlan lui expliquèrent tout en détail, montrant ainsi la confiance qu'ils avaient en cette créature maladroite qui commençait à devenir leur amie. Il était étonnant de voir la rapidité avec laquelle l'annélicère comprenait.

— Vous avez des armes excellentes, concéda Petit-Pierre. Les canons de transformation surtout, sont uniques. Ils sont supérieurs à toutes les armes dont j'ai connaissance. Mais eux non plus ne servent à rien si le blindage de l'adversaire est plus fort. Comment est celui de votre vaisseau ?

Petit-Pierre pensait au revêtement de *molkex* des Bienveillants. C'était finalement sa race qui produisait ce matériau. Les Bienveillants le prenaient en compensation de leur aide... Si les Terriens possédaient eux aussi un blindage de ce genre, ils étaient invincibles.

— Quelle est votre force ? répéta-t-il comme on ne lui répondait pas. Comment appelez-vous cela ? Du molkex ? Eh bien, restons-en à cette appellation même si nous l'appelons différemment. Avez-vous ce blindage, vous aussi ? Ou un autre d'égale valeur ?

Rhodan répondit :

— Notre blindage se compose d'un alliage métallique. C'est le même matériau dont sont constitués nos armes et instruments. Tu l'as déjà vu. C'est en majeure partie de l'arkonite.

— Il n'est pas aussi résistant que le molkex. Il vous faut donc fuir. Les Bienveillants vous anéantiront car eux aussi ont des armes, des armes puissantes. Peut-être pas aussi puissantes que les vôtres mais dangereuses quand même. Et leur blindage est si dur que vous ne pourrez le transpercer. Vous ne pourrez rien leur faire.

Rhodan se souvint des navires qu'il avait perdus jusqu'alors dans le combat contre les Bienveillants Intérieurement, il donnait raison à Petit-Pierre. Ils n'avaient aucune chance contre l'ennemi tant qu'ils ne trouveraient pas un moyen de percer le manteau de molkex. Même les gigantesques canons de transformation des bioposis échouaient contre les navires des Bienveillants.

Du moins jusqu'à présent.

Pour le moment, il n'y avait qu'un seul problème : il fallait trouver une méthode pour détruire le molkex. Pour cette seule et unique raison, il importait de mettre le navire capturé en sécurité. Le blindage devait être examiné en toute tranquillité. L'analyse apporterait la réponse sur la manière de le défoncer.

Rhodan se mit en liaison avec les scientifiques dans le navire de prise.

— Où en êtes-vous, Kaertner ?

Kaertner était le chef physicien et le dirigeant du groupe.

— Les robots de combat ont tous été mis hors service, commandant. Nous ne pensons pas en avoir oublié un. L'examen des autres installations n'a pas encore donné de résultat. Tout est tellement étranger et incompréhensible. Bon nombre de dispositifs sont automatiques. Il faudrait avoir plus de tranquillité pour...

— C'est pour cela que je vous posais la question. Croyez-vous qu'il sera possible de charger le navire de molkex sur une barge de la flotte et de l'emporter ?

— Pourquoi pas ? Je voulais vous le proposer, commandant.

— Parfait. Alors restez à bord jusqu'à nouvel ordre. Je vous envoie une barge.

Rhodan s'adressa à Atlan :

— T'en charges-tu ?

L'Arkonide inclina la tête, adressa un sourire encourageant à Petit-Pierre et disparut en direction du poste central.

Mais Rhodan n'avait pas encore terminé.

— Bully, occupe-toi de la flotte. Avec le *Manoli* je vais observer la manœuvre de la barge et veiller à ce que tout se passe bien. Tu protégeras mes arrières et veilleras à ce que les Bienveillants ne lancent pas d'attaque surprise. Dispose les navires en éventail, échelonnés sur trois rangs. Cap inchangé. Nous n'esquivons pas. Il faudra bien en arriver un jour à une rencontre, alors pourquoi pas aujourd'hui et ici ?

Rhodan attendit que Bully ait quitté la centrale d'artillerie puis, se tournant vers l'annélécère, il poursuivit :

— Je te conduis dans tes quartiers provisoires, Petit-Pierre. C'est une soute que nous avons évacuée pour l'occasion. Je ne sais ce qui nous attend mais je n'aimerais pas que tu coures de danger. Reste donc dans ta salle. Si j'ai besoin de toi, je te parlerai. Tu peux m'entendre même si je ne suis pas près de toi. Nous allons relier le transformateur de symboles à l'intercom.

Petit-Pierre se demanda s'il devait dire à Rhodan que cela était inutile mais il garda le silence. Ce n'était pas par méfiance qu'il agissait ainsi, mais simplement selon une vieille habitude de sa race qui consistait à laisser les autres dans l'incertitude quant à sa propre intelligence. Il avait depuis longtemps compris que les quatre hommes qui l'avaient fait prisonnier – ou par qui il s'était laissé prendre plus ou moins volontairement – n'étaient pas des personnalités déterminantes. Rhodan, Atlan et Bull étaient ceux qui décideraient de son destin et peut-être même du destin de toute sa race. Ils étaient ses amis, il le sentait. Ils étaient sincères, même s'ils espéraient peut-être en tirer un avantage pour eux-mêmes. Ce n'était pas mauvais car Petit-Pierre aussi pensait à son intérêt. L'intérêt sur une base de réciprocité, c'était aussi une espèce de symbiose.

Peut-être que l'Univers entier n'existe que parce qu'il y a symbiose.

CHAPITRE II

Le major Bergier, commandant de la barge B-35, reconnut le visage d'Atlan sur son écran.

— Voici vos ordres, major. Vous allez suivre le navire de molkex et tenter de l'embarquer. Il faut éviter de l'endommager. Vous prendrez à votre bord les scientifiques qui s'y trouvent encore. Votre équipage devra se conformer à leurs directives techniques. Des questions ?

— Aucune, amiral.

La barge était une plate-forme volante géante, de mille mètres de long et six cents mètres de large. La propulsion se trouvait à l'intérieur de cette plate-forme, ainsi que toutes les machines nécessaires pour que la barge soit prête à intervenir. À l'avant se trouvait la passerelle de commandement, en forme de demi-sphère, qui hébergeait aussi l'équipage.

Le navire de prise n'avait que trois cents mètres de long et trouverait facilement place sur la barge. Une fois saisi par les rayons tracteurs et les champs entraves, il ne pourrait plus s'échapper même s'il avait un équipage hostile à son bord.

Bergier donna ses ordres.

La barge quitta la flotte disposée en éventail et accéléra pour rattraper l'*Éric Manoli* et le bâtiment de prise. Il passa à faible distance du cuirassé et s'approcha lentement de l'objet informe que les Bienveillants qualifiaient de vaisseau.

Bergier se mit en liaison avec Kaertner.

— Vous êtes au courant, docteur ? Je dois vous prendre à mon bord.

— Nous vous en sommes reconnaissants car nous commençons à trouver ce rafiot sinistre. J'espère que les ancrs magnétiques fonctionneront sur ce singulier molkex.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons plusieurs méthodes. Préparez-vous à une petite secousse.

Les deux navires avaient beau franchir plus de 150 000 kilomètres à la seconde, volant par conséquent à la moitié de la vitesse lumineuse, ils paraissaient relativement immobiles dans l'espace. Certaines distorsions optiques étaient la conséquence de phénomènes de relativité temporelle, inévitables à cette vitesse. Mais ils ne jouaient aucun rôle car les deux navires étaient soumis aux mêmes conditions.

Pendant ce temps, Rhodan essayait d'entrer en communication

radio avec les Bienveillants. Pour être sûr d'être reçu et compris, il utilisait les signaux primitifs morse d'un code mathématique qui devaient être interprétés au moins comme une tentative de communication par toute créature intelligente. Par ailleurs, il se servait de divers groupes de symboles qui pouvaient être déchiffrés par tout cerveau électronique ou positonique. Si les Bienveillants étaient après tout intéressés par un rapprochement, ils devaient réagir.

Kaertner se manifesta encore une fois.

— Commandant, l'installation radio, ici, fonctionne. Nul ne l'a branchée mais elle émet sans interruption. Croyez-vous que le navire réclame de l'aide ?

— C'est fort possible, docteur. Ne vous en préoccupez pas. Quittez le navire dès que la barge vous aura embarqués. Elle a l'ordre de vous ramener sur la Terre. Là-bas vous poursuivrez vos examens. Il nous faut savoir ce qui se passe avec ce molkex. Et surtout, comment on peut le détruire.

— Nous ferons le maximum, promit Kaertner et il coupa la communication.

Trois mille navires des Bienveillants faisaient face aux cinq mille unités de la flotte impériale. Bully venait de communiquer les derniers résultats de la détection à Perry Rhodan et résuma pour terminer :

— Trois mille astronefs de molkex, Perry. Eux aussi volent à une demi-vitesse lumineuse. Ils viennent droit sur nous. Notre flotte est en place, parée au combat.

— Très bien. J'attends seulement un essai des Bienveillants de se mettre en liaison avec nous. S'ils ont la moindre parcelle de bonne volonté, ils répondront à mes signaux radio.

— Je ne crois pas à leur bonne volonté, fit remarquer Bully, sarcastique. Nous leur avons volé un annélicère et ils considèrent cela comme une ingérence dans leurs affaires intérieures. Finalement, la symbiose entre eux et les annélicères est leur plus grande arme secrète. Ils voudront le tuer afin qu'il ne trahisse rien.

— Je crois que tu as mis le doigt dessus. Et ils veulent profiter de l'occasion pour nous donner une leçon. Deux puissants empires viennent de se heurter. Nous ignorons encore quelle est la puissance exacte de celui des Bienveillants mais nous ne devons pas le sous-estimer. Sinon, tout est clair ?

— La flotte attend.

Rhodan attendit lui aussi.

Il attendit que les Bienveillants répondent à ses signaux radio mais en vain. Il était prouvé que cette race étrangère connaissait la propulsion linéaire même si c'était sous une forme légèrement

différente. Par ailleurs, on savait que leurs signaux radio étaient plus rapides que la lumière et donc qu'il s'agissait d'hyperondes. Ils possédaient les moyens techniques d'établir le contact mais ils ne le faisaient pas.

Le colonel Dantur détourna le regard de ses instruments :

— Commandant, la barge a atteint le navire de prise.

Elle procède aux préparatifs pour l'embarquer.

Rhodan inclina la tête. Il établit la liaison avec l'annélicère dans la soute.

— Petit-Pierre, m'entends-tu ?

— Oui.

— Le navire d'où tu viens émet. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je l'ignore, mais il est possible qu'il envoie des signaux de relèvement.

— Les Bienveillants ne savent-ils pas où il se trouve ?

— Pas avec précision, je pense. En tout cas, je te préviens encore une fois ! Fuis ! Vous n'avez aucune chance contre les Bienveillants. Leurs navires sont supérieurs aux vôtres parce qu'ils ont un blindage en molkex.

— Petit-Pierre, tu ne m'as pas encore tout dit. N'as-tu pas confiance en moi ? Tu sais comment on peut détruire le molkex. Tu dois le savoir, puisque le molkex provient des acridocères, vos rejets. Le molkex vous appartient, vous devez le connaître. Vous devez aussi savoir comment le rendre vulnérable. Tu dois nous aider sinon tu es perdu, toi aussi.

— Et tu dois me croire quand je te dis que je l'ignore. Je n'ai plus de secret pour toi, je t'ai tout révélé. Parfois contre ma propre conviction. Mais tout au fond de moi, il y a quelque chose qui me conseille de te faire confiance. Me crois-tu ?

— Je veux et je dois te croire. Comment te sens-tu ?

— Bien. Je suis impatient de voir ta planète.

— Nous n'y sommes pas encore, lui rappela Rhodan et il coupa le transformateur de symboles. Dantur, établissez la liaison par hypercom avec la frégate *Amarilla*, le major Prescott.

Quelques secondes plus tard, le visage du major apparut sur l'écran.

— Major, j'aimerais que vous participiez à une opération de commando. Je vous envoie les deux téléporteurs Ras Tschubai et L'Émir. Les Bienveillants ne répondent à aucun appel radio. Nul ne sait à quoi ils ressemblent, or il nous faut savoir à qui nous avons affaire et comment ils réagissent. Dès que je vous donnerai le signal d'intervention, vous passerez en vol linéaire et vous pénétrerez dans

l'escadre ennemie. Les deux téléporteurs sauteront à bord d'un navire de molkex de leur choix pour y faire des prises de vue et de son et regagner aussitôt votre bord. Au total vous ne devriez pas rester plus de deux minutes au milieu de l'escadre. Tous les écrans protecteurs devront être branchés et vous éviterez tout engagement. Nous ne voulons pas commencer les hostilités. Si une attaque est lancée, qu'elle vienne des Bienveillants. Est-ce clair ?

— Parfaitement, commandant.

— Ce sera tout, major.

Rhodan coupa la communication et se rendit auprès des deux mutants pour leur expliquer ce qu'il attendait d'eux.

— Il ne s'agit pas de risquer votre vie, dit-il pour conclure. J'exige au contraire que vous procédiez avec prudence. Si cela ne marche pas, je ne vous ferai pas de reproches mais vous devez comprendre à quel point il est important, pour nous tous, que nous ayons des renseignements sur les Bienveillants. S'ils nous attaquent, nous aurons de plus grandes chances si nous les connaissons. Contentez-vous donc d'enregistrer quelques scènes en divers endroits, cela suffira. Les Bienveillants doivent avoir un aspect et un langage particuliers. Ne prenez aucun risque et téléportez-vous aussitôt à bord de l'*Amarilla* si un danger vous menace.

Au cours des minutes suivantes, deux choses se produisirent.

Le major Prescott quitta l'escadre et s'approcha de l'*Éric Manoli*.

L'Émir et Ras Tschubai se concentrèrent sur le poste de commandement de l'*Amarilla* et se dématérialisèrent, laissant derrière eux un brasillement de l'air qui se dissipa rapidement.

Dès cet instant, Rhodan consacra son attention sur la barge. Il observa la manœuvre d'embarquement sur l'écran, tout en restant en liaison radio avec Atlan et Bully qui dirigeaient les opérations de la flotte de combat.

Bien que prévenu de l'arrivée des deux téléporteurs, le major Prescott ne put s'empêcher de sursauter en voyant les deux silhouettes, surgies du néant, se matérialiser devant lui.

Ras Tschubai et L'Émir se présentèrent rapidement et le mulot-castor zézaya :

— Ne perdons pas de temps, Prescott. Vol linéaire en direction des Bienveillants. Tandis que nous nous téléporterons, vous traînerez dans le secteur en pensant constamment à moi afin que je vous retrouve. C'est clair ?

— Je... je dois penser à vous ?

— Exactement ! Je suis télépathe, comme vous devez le savoir. Je relèverai votre position, prendrai Ras par la main et trouverai le

chemin du retour. Ras n'est pas télépathe et ne peut donc s'orienter qu'à vue. Or il n'est pas certain qu'à ce moment-là vous soyez encore en vue. Les Bienveillants vous donneront du fil à retordre.

— Compris. Autre chose ?

— Quelques vétilles auxquelles vous devrez veiller. Je vais vous expliquer...

L'Émir expliqua. Et pendant ce temps la barge s'approchait de plus en plus du navire de molkex. Elle passa en dessous. Le *Manoli* se tenait deux kilomètres en retrait.

Kaertner et ses hommes savaient que l'instant décisif était venu. Ils avaient détruit tous les robots de défense à l'intérieur du navire, de sorte que plus aucun danger ne les menaçait de ce côté. Maintenant il s'agissait d'amarrer toute la construction de manière à ce qu'elle supporte parfaitement le transport à travers la zone de libration de l'entrespace.

Le navire de prise envoyait sans cesse ses signaux radio. L'installation avait bien été découverte mais ne pouvait être neutralisée sans provoquer des dégâts importants. Rhodan avait ordonné d'y renoncer. De toute façon, les Bienveillants étaient au courant.

Le major Bergier annonça par hypercom :

— Nos instruments enregistrent une radiation anormalement élevée, d'origine quintidimensionnelle. Que savez-vous à ce sujet ?

— Il ne peut s'agir que d'un rayonnement de la couche de molkex, major. On ne peut l'empêcher. Croyez-vous que vous aurez des difficultés ?

— Difficile à dire. La radiation est inoffensive pour les hommes à ce qu'il semble. Mais les machines, la propulsion... j'ai personnellement des soupçons.

— Nous devons nous hâter.

À peine le navire de prise eut-il touché du ventre la surface de la plate-forme que de puissants bras d'ancrage sortirent pour l'amarrer.

— Nous l'avons, dit le major Bergier avec une légère vibration dans la voix. Vous pouvez passer à bord du B-35.

Kaertner fit signe à ses hommes. Ils fermèrent leurs spatiandres. L'un après l'autre, les scientifiques quittèrent le grand sabord de charge et passèrent sur la plate-forme de la barge. Kaertner vit au-dessus d'eux, à faible distance et à l'oblique, la gigantesque sphère du *Manoli*. Elle flottait comme une planète dans l'Univers, apparemment immobile et tout à fait stationnaire. Derrière elle, la flotte en formation de combat cachait les étoiles. C'était un spectacle impressionnant, d'une beauté unique. Kaertner ressentit quelque chose

comme de la fierté en pensant qu'il faisait partie de cela, même s'il n'était qu'un rouage minuscule dans l'engrenage de l'Empire. C'était aussi sa flotte qui se trouvait ici, de l'autre côté de la Voie lactée et qui protégeait la Terre. Pas seulement la Terre, corrigea-t-il rapidement, mais des milliers de planètes et leurs habitants.

À la proue de la plate-forme se dressait la superstructure sphérique. À cet instant, l'écoutille d'entrée s'ouvrit. La voix de Bergier retentit dans le récepteur de Kaertner :

— Appareillage dans quelques minutes, docteur. Hâtez-vous de quitter la plate-forme.

Les scientifiques pénétrèrent dans la coupole. L'écoutille se referma derrière eux et l'air afflua dans le sas. Ils purent ôter leurs casques. Un officier arriva et les conduisit à leurs quartiers. Kaertner fut amené dans le poste central de la barge où le major Bergier le salua.

— Je suis heureux de vous accueillir sur ma barge, docteur. Eh bien, comment était le rafiot étranger ?

— Pour être sincère... pas très agréable. Ce navire est sinistre, si je puis m'exprimer ainsi. Peut-être ne me comprenez-vous pas mais si vous avez l'occasion, par la suite, d'y entrer, vous vous en apercevrez vous-même.

— Si, je peux l'imaginer. Regardez donc les instruments. La radiation est sacrément forte. Une radiation cosmique, je dirais. Elle disparaît certes aussitôt dans l'hyperespace mais la radiation secondaire nous atteint quand même. J'espère...

Il se tut brusquement, le visage pensif. Sans s'occuper davantage de Kaertner, il prit contact avec Rhodan et annonça la fin de la manœuvre d'embarquement.

— Très bien, major. Passez immédiatement en vol linéaire et mettez le cap sur la Terre. Le navire de prise doit être examiné aussi vite que possible et le molkex analysé. J'attends un rapport détaillé du docteur Kaertner dans les prochains jours.

— Cap sur la Terre, répéta Bergier, et il attendit que Rhodan coupe la communication. Puis il donna ses instructions à l'équipage.

Le bourdonnement à l'intérieur de la plate-forme s'amplifia.

Le *Manoli* et la flotte restèrent en arrière. La barge accéléra et s'éloigna de plus en plus vite des autres vaisseaux. Elle changea de cap en décrivant un arc de cercle d'un rayon de plusieurs minutes de lumière. La proue de la barge était pointée vers la concentration d'étoiles du centre de la Galaxie.

Peu avant d'atteindre la vitesse lumineuse, l'un des convertisseurs tomba en panne. Il envoya encore quelques décharges énergétiques

hésitantes puis plus rien. La vitesse se stabilisa. Mais elle ne suffisait plus pour faire passer la barge en régime supraluminique et la faire entrer dans l'entr'espace.

Le major Bergier jeta un coup d'œil à la masse sombre, informe, sur la plate-forme et alerta ses techniciens. Le premier examen du convertisseur concerné eut pour résultat manifeste qu'il avait été court-circuité par des radiations inconnues. Il n'y avait pas d'avarie.

— Le molkex, murmura Kaertner. La radiation est plus forte que nous ne le supposons. Un produit diabolique.

— Il nous faut nous en débarrasser, gronda Bergier furieux. Peut-être peut-on la neutraliser en entrant dans l'entr'espace. Là-bas les radiations quintidimensionnelles devraient être sans effet. (Il donna de nouvelles instructions au poste de propulsion.) Nous essayons la force. Les autres convertisseurs doivent être mis à contribution et augmenter leur rendement.

Il s'avéra que cette mesure était la bonne.

Le B-35 atteignit la vitesse de transition et le kalup projeta le navire dans l'entr'espace. Le convertisseur en panne se remit aussitôt à fonctionner. La flotte de l'Empire disparut des écrans.

La barge fonça vers la boule lumineuse blanche des mille soleils qui lui indiquaient la direction de la Terre.

Presque à l'instant même où le major Bergier parvenait à fuir l'univers d'Einstein, à peu près à la seconde même où L'Émir donna au major Prescott l'ordre d'avancer, il se produisit ce que Rhodan attendait et craignait depuis longtemps.

Sur les écrans cathodiques mobiles des hyperdétecteurs des navires d'observation avancés, les formations de la flotte étrangère se distinguaient nettement. Toutes les unités présentaient le blindage irrégulier en molkex. Tous les navires étaient donc pratiquement invulnérables.

Quand la flotte des Bienveillants disparut soudain des écrans, il n'y eut qu'une explication. Elle avait franchi la vitesse luminique, passant ainsi en vol linéaire. Sans changer de cap.

En moins de dix secondes, les navires parcoururent les huit semaines-lumière et se rematérialisèrent au milieu, devant et derrière les unités de l'Empire.

Les Bienveillants ne firent pas honneur à leur nom.

Ils attaquèrent.

CHAPITRE III

Heureusement pour les Terriens, pendant la période d'alerte maximale, tous les appareils radio de toutes les unités étaient sur réception. Ainsi les ordres de Rhodan furent reçus aussitôt et sans perte de temps. Atlan et Bully dirigèrent la manœuvre d'évitement tandis que Rhodan passait à la contre-attaque avec une partie des cuirassés lourds.

Le major Prescott fut aussi surpris des événements que Ras Tschubai et L'Émir. Le déplacement prévu, sur deux mois-lumière, resta à l'état de projet. Les deux téléporteurs purent accomplir leur mission sans ordre particulier de Rhodan.

Ils n'avaient plus le temps de réfléchir.

L'Émir montra l'écran.

— Là-bas... le navire isolé. Il est à l'écart et reste passif. Peut-être un vaisseau d'observation. Nous prenons celui-là.

Le major Prescott inclina la tête.

— Je m'approche.

— Inutile, dit Ras. La distance ne joue aucun rôle tant qu'il est en vue. Contentez-vous de rester dans le secteur pour que nous vous retrouvions. O.K., L'Émir ?

Le mulot-castor prit la main de l'Africain.

— Il vaut mieux que nous restions ensemble. La caméra est-elle prête ?

— Il suffit d'appuyer sur le bouton.

— Alors... allons-y !

Tous deux se dématérialisèrent.

Prescott garda encore quelques secondes les yeux fixés sur l'endroit où les deux téléporteurs avaient été, puis il évita un assaillant et alla se placer à cinquante kilomètres de cette passe sombre où devaient se trouver, selon toutes prévisions, L'Émir et Ras Tschubai.

Le major Prescott attendit que Rhodan ait le temps, puis il lui annonça que L'Émir et Tschubai s'étaient téléportés. Il reçut l'ordre d'attendre leur retour, quoi qu'il advînt. Il ne devait pas quitter des yeux le navire où se trouvaient les deux mutants.

À cet instant-là, nul ne savait que les téléporteurs n'étaient plus, et depuis longtemps, sur ce vaisseau.

Et nul ne savait qu'ils n'y étaient jamais arrivés.

Tout d'abord ce fut comme d'habitude.

Le poste central de l'*Amarilla* disparut sous les yeux de Ras Tschubai. L'obscurité tomba. Mais la lumière devait revenir dès qu'il se rematérialiserait dans le navire de molkex, c'est-à-dire immédiatement.

Il sentait la main de L'Émir dans la sienne. Il était donc, de nouveau, présent physiquement ; il existait de nouveau. Mais l'obscurité demeurait. Sous ses pieds il sentait un sol solide. Et ce sol vibrait. Lentement, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité qui céda la place peu à peu à une pénombre diffuse. Il pouvait donc voir.

Tout d'abord il vit L'Émir.

Le mulot-castor n'avait pas changé. Debout près de lui, il semblait écouter. La vibration leur grondait aux oreilles. C'était comme s'ils se trouvaient au milieu de centaines de grosses machines tournant toutes à plein régime.

L'intérieur de la nef ennemie paraissait étrange.

Ils étaient dans une cellule en forme de cristal, de quelques mètres de diamètre, juste assez haute pour leur permettre de se tenir debout. Un couloir étroit reliait la cellule avec la suivante. Au centre de la cellule, juste au-dessus de leurs têtes, planait une tache lumineuse. Elle ne paraissait pas soumise aux lois de la pesanteur régnant ici. Elle restait toujours dans la même position, sans le moindre appui. Elle brillait avec une telle intensité que les deux téléporteurs durent aussitôt fermer les yeux. L'Émir abaissa les filtres sur la visière de son casque et examina le point lumineux de plus près.

— Un drôle d'éclairage qu'ils ont ici ! dit-il finalement et pour des raisons énigmatiques Ras fut surpris de pouvoir entendre sa voix. On dirait un petit soleil.

Ras renonça à utiliser les filtres car alors il n'aurait rien pu voir excepté la lumière. L'Émir suffisait pour tenter d'approfondir la nature de l'éclairage.

— Ici tout est bizarre, dit-il. Où sommes-nous ?

— Dans le navire des Bienveillants. Où veux-tu que nous soyons autrement ?

L'Émir ne répondit pas. Il lâcha la main de Tschubai pour pouvoir se déplacer plus facilement. Il avait le sentiment que quelque chose avait mal tourné mais il n'aurait pu dire ce que c'était. Le vrombissement autour d'eux – les Bienveillants non plus n'auraient pu supporter cela longtemps s'ils étaient dotés d'une espèce de tête et d'oreilles.

— Les parois sont parfaitement lisses, dit Tschubai d'un air sombre. Allons un peu plus loin.

— Téléportons-nous, c'est plus simple. Tiens la caméra prête.

Ils se donnèrent la main et exécutèrent une courte téléportation.

Quand ils se rematérialisèrent, leur environnement n'avait pas changé. Mais ils devaient être en un autre lieu, c'était certain. Autour d'eux, il y avait de nouveau la cellule cristalline avec le minuscule globe solaire, au centre, en haut. Ils étaient toujours dans la pénombre bien que la lumière fût blanche et vive. Elle ne diffusait guère et semblait retenue par une force inconcevable un peu comme la matière est tenue par la gravitation.

Soudain une idée vint à L'Émir.

Il avait toujours le filtre baissé devant sa visière et regardait l'éclat brûlant de la minuscule lumière. Une ombre passa devant, vive comme l'éclair et à peine perceptible. Une seconde plus tard le jeu se reproduisit, puis encore une fois. Toujours et sans cesse. Toutes les secondes, la petite ombre microscopique passait sur la tache de lumière et formait une trace sombre, étroite et minuscule. Comme une lune qui jette une ombre sur sa planète, seulement mille fois plus vite.

Comme une lune... !

L'Émir savait que c'était absurde mais la comparaison s'imposait directement. Naturellement ce devait être un phénomène semblable, comme le courant alternatif, même s'il était d'une autre nature.

Il ne se doutait pas à quel point il se trompait et à quel point la supposition fantastique qu'il avait repoussée avait été exacte. En fait, une espèce de lune décrivait des cercles autour de la source de lumière vive. Seulement un homme normal aurait appelé noyau atomique la source de lumière et électron la lune, s'il les avait vus tous deux au microscope protonique.

La masse de molkex était constituée du même genre d'énergie que celle utilisée par les téléporteurs lors de la rematérialisation. À cela s'ajoutaient les radiations quintidimensionnelles. L'effet de cette rencontre était tel que L'Émir et Ras Tschubai ne pouvaient pour le moment le remarquer. La rematérialisation après la téléportation avait été correcte mais pas les rapports de grandeur. L'Africain était un peu plus petit qu'une molécule de molkex. L'Émir était moitié plus petit. Ce que les deux mutants auraient pu facilement prendre dans leur main, la boule de lumière grosse comme le point était un noyau atomique. Le noyau d'un atome de molkex.

La cellule cristalline dans laquelle ils se trouvaient était une molécule.

Ras Tschubai et L'Émir avaient surgi dans l'association atomique de la masse de molkex. Ils en étaient devenus partie intégrante.

— Nous devons continuer, dit Tschubai qui, pas plus que L'Émir,

n'avait compris ce qui s'était passé. Nous finirons bien par tomber sur les Bienveillants. On ne va pas me raconter que les navires ne se composent que de nids-d'abeilles et n'ont pas d'équipage. On entend nettement le bruit des machines.

Ce n'étaient pas les machines qu'ils entendaient mais les vibrations des électrons et des molécules formées par les atomes. Autour d'eux tout vibrait, quelque stable que cela fût. Mais la construction n'était pas tout à fait si stable que ça.

— Même dans un navire inconnu il peut y avoir des machines, Ras. J'ai le sentiment étrange que nous ne sommes absolument pas dans le navire. Quelque chose ne colle pas, ici. Cela vient juste de me venir à l'esprit. Le saut ne s'est pas déroulé normalement !

— Sottise ! Nous nous sommes rematérialisés comme d'habitude. Je ne vois aucune différence.

Ils se téléportèrent deux fois encore, toujours en direction du centre du navire, mais les deux fois ils ressortirent dans les nids-d'abeilles. Il ne faisait aucun doute que tout le navire se composait de ces cellules.

Les deux téléporteurs ne se doutaient pas qu'étant donné leur taille actuelle, tout l'univers se composait de cellules. Ils auraient pu s'égarer sur une tête d'épingle. Il leur aurait fallu des heures pour en faire le tour.

Mais ils l'ignoraient. Tout avait rétréci avec eux et ils n'avaient donc pas la possibilité de faire des comparaisons. À vrai dire, s'ils s'étaient douté que la boule de lumière était un atome, une comparaison aurait été possible.

Ils renoncèrent à se téléporter encore une fois et avancèrent prudemment, en tâtonnant, de cellule en cellule ; elles se ressemblaient toutes. Quand la boule lumineuse faisait défaut dans l'une d'elles, la vibration diminuait un peu et l'obscurité régnait. Mais sinon ils ne virent aucune différence.

— Ils devraient mettre de nouvelles ampoules en place ici, dit L'Émir en s'efforçant de réprimer la peur qui naissait en lui. Si dans cinq minutes nous n'avons rien trouvé, je regagne l'*Amarilla*.

— Es-tu fou ?

— Nous pouvons choisir un autre navire des Bienveillants. Peut-être que celui-ci est une exception. Ce canot m'a tout de suite paru bizarre.

Mais Tschubai n'était pas disposé à abandonner aussi vite.

— Je ne repartirai que lorsque j'aurai fait les enregistrements souhaités.

L'Émir reconnaissait qu'il n'y avait absolument aucune raison de céder à la panique.

Pas encore.

Ils continuèrent à chercher.

*

**

Bien entendu, Rhodan ne se doutait de rien.

La flotte impériale se sépara. Les escadres se dispersèrent. Chaque commandant savait exactement ce qu'il devait faire. Toute attaque contre les unités adverses était pratiquement inutile, tout au plus les lourdes nefs composites des bioposis pouvaient espérer quelque succès. Elles s'enveloppèrent de leurs puissants écrans énergétiques et avec leurs canons transformateurs, elles envoyèrent, salve après salve, des bombes nucléaires de l'ordre de 1 000 gigatonnes, dans les rangs des assaillants. Mais peu à peu on vit poindre la méthode la plus efficace.

Rhodan comprit où était le point faible des Bienveillants. Il ordonna à tous les commandants :

— Le blindage de molkex est indestructible mais par un tir concentré nous pouvons modifier la trajectoire des navires ennemis. Je vous conseille tout d'abord d'esquiver pour que les Bienveillants ne puissent viser. Les *Box* attaqueront ouvertement mais seulement pendant quelques secondes. Nos vaisseaux ne risquent rien s'ils sont attaqués individuellement. Les armes de l'adversaire ne sont pas assez puissantes. Elles sont trop faibles pour nos écrans énergétiques. Mais d'autre part, notre armement, à son tour, est trop faible pour le blindage en molkex. Nous ne pouvons donc rien nous faire, ni d'un côté, ni de l'autre.

C'était une situation comme il n'en avait encore jamais existé.

Dans l'espace, une bataille effroyable faisait rage. Des éclairs énergétiques jaillissaient ici et là, cherchaient et trouvaient leur cible mais pas un seul navire ne fut détruit. Pas une seule vie ne fut perdue. Huit mille navires de combat se faisaient face mais ils auraient pu lutter pendant des années sans que la victoire revint à un parti.

Rhodan le comprit et sut que tout autre gaspillage d'énergie était inutile. Il se mit en liaison avec le major Prescott.

— Où en sont les téléporteurs, major ?

— Ils ont sauté à bord d'un navire des Bienveillants, commandant. Il y a dix minutes environ. Aucun signe de vie depuis. Je n'ai pas quitté des yeux le navire en question. Il se tient à l'écart et ne se mêle pas du combat. Peut-être une station d'observation.

— Ne le perdez pas. (Rhodan hésita.) Les téléporteurs devraient s'être manifestés depuis longtemps. Je ne comprends pas. Prévenez-

moi aussitôt s'ils surgissent.

— Bien sûr, commandant.

Une demi-heure plus tard, Ras Tschubai et L'Émir n'étant toujours pas de retour, Rhodan sut que quelque chose avait mal tourné. Les Bienveillants avaient stoppé leurs attaques inutiles et se retiraient. Quelques-uns des navires bioposis les suivirent et gênèrent les opérations. Le *Box-543* passa devant l'*Amarilla* et fonça sur le navire de molkex où se trouvaient les deux téléporteurs.

L'avertissement du major Prescott arriva trop tard.

Le bioposi ouvrit le feu, crachant toute l'énergie dont il disposait sur le manteau de molkex des Bienveillants. D'un point de vue purement extérieur, rien ne se passa au cours de la première seconde mais à la deuxième, un éclair éblouissant jaillit du cylindre de molkex en direction de la poupe. Ce fut un bref éclair lumineux qui s'éteignit aussitôt. Mais son extinction ne fut qu'apparente. En réalité, les quanta de lumière foncèrent dans l'Univers avec leur vitesse relativiste propre, en direction d'un soleil rouge qui luisait à seulement huit années-lumière de là, dans un secteur pauvre en étoiles.

L'explosion de lumière ressembla tout à fait à un laser. Et c'était un laser, du moins en principe.

Le cylindre de molkex remplit une fonction analogue à celle d'un rubis. Le processus se différenciait à vrai dire considérablement du processus connu du laser, mais il y était apparenté. La quantité d'énergie envoyée par le *Box-543* chargea cinétiquement la masse de molkex. Un ébranlement structurel des atomes fut inéluctable. Ils devinrent instables. Des électrons furent arrachés à leur orbite et revinrent, pour la plupart, sur une autre orbite. De nouvelles énergies furent libérées, déformèrent la structure cristalline et la formèrent de nouveau : la structure moléculaire ne changea pas, le molkex en soi résista. Il réagit comme un gigantesque tampon qui ne laissait rien passer.

Mais il renvoya l'énergie reçue, concentrée et mille fois amplifiée, dans une seule direction. Un éclair jaillit qui, s'il avait frappé un navire terrien, l'aurait transformé en nuage atomique. Des milliards de milliards de quanta lumineux filèrent dans l'hyperespace, en ligne droite et à plusieurs millions de fois la vitesse lumineuse, défiant toutes les lois d'Einstein.

Deux de ces quanta de lumière étaient Ras Tschubai et L'Émir.

Quelques secondes plus tôt, Tschubai et L'Émir se glissèrent dans une cellule sans boule lumineuse. L'Africain avait fait quelques prises de vue et avait remis la caméra autour de son cou. Quand il eut baissé le micro extérieur de son spatiaandre, le vrombissement permanent fut

plus supportable. L'Émir ricana :

— Nous aurions dû y penser plus tôt.

Leurs spatiandres étaient toujours fermés et ils s'entretenaient par radio. Leurs appareils minuscules, ils n'étaient maintenant pas plus grands qu'un atome, n'avaient plus la portée suffisante pour permettre au major Prescott de les entendre.

— Ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux que nous abandonnions ? reprit L'Émir.

Tschubai inclina la tête mais à cet instant précis il se produisit une chose étrange.

Les deux téléporteurs reçurent soudain un coup venu du néant qui les projeta contre la paroi de la cellule. Ils ne ressentirent aucune douleur mais autour d'eux il régna une clarté insoutenable, en dépit des filtres baissés. La liaison des cellules se rompit et prit de nouvelles formes. Une lumière vive et froide emporta Tschubai et L'Émir avec elle – c'étaient les milliers et les millions de boules lumineuses qui auparavant avaient brillé dans les différentes cellules. Les deux mutants planaient au milieu d'elles et il n'y avait plus de structures cellulaires.

Il n'y avait absolument plus rien en dehors du flot de boules lumineuses et du silence inquiétant qui, succédant à la vibration et aux coups sourds constants, paraissait deux fois plus grand. L'Émir baissa les yeux et vit que ses pieds flottaient au-dessus du néant. En bas aussi il y avait des boules de lumière ; elles étaient partout. Mais elles tendaient à s'écarter de lui, dans toutes les directions.

Même dans l'hyperespace, la lumière se dispersait, même le laser.

Tout d'abord L'Émir ne put rien remarquer mais ensuite il vit la différence entre les boules de lumière qui s'éloignaient et les lointains points lumineux de taille irrégulière, qui ne changeaient pas. Il mit près de deux minutes à comprendre que ces points éloignés étaient des étoiles.

Ainsi donc ils n'étaient plus dans le navire des Bienveillants et il s'étonna de pouvoir penser. L'Éclair lumineux, qu'est-ce que c'était ? Il fut très près de la vérité quand il pensa à un impact énergétique. Mais dans ce cas, Ras et lui auraient dû être morts maintenant.

Peut-être étaient-ils morts... ?

— Ras, m'entends-tu ?

— Que s'est-il passé ? Où sommes-nous ?

— Je pense que nous planons dans l'espace. Mais où est la flotte ? Elle ne peut tout de même pas avoir disparu, tout simplement.

— Peut-être que c'est nous qui avons disparu et que la flotte est encore là où elle était.

— Sottise ! Ou crois-tu qu'il pourrait y avoir téléportation sans la dématérialisation préalable ?

— Peut-être. Peut-être que cela existe vraiment. Je ne sais pas ce qui s'est passé, en tout cas quelque chose de tout à fait anormal. D'où viennent d'un seul coup toutes ces boules lumineuses ? Pourquoi ne sommes-nous plus dans le navire ? Y avons-nous jamais été ?

Quand le rayon lumineux, provoqué par l'effet de laser, se déplaça à travers l'hyperespace, il eut tendance à se séparer. La liaison atomique se relâcha et peu après L'Émir et Ras, qui heureusement se tenaient par la main, foncèrent seuls à travers le néant.

— Je ne vois plus que les étoiles, dit L'Émir d'une voix un peu tremblante. Et voici un soleil, là devant. Nous tombons droit sur lui. Si seulement je savais ce qui nous est arrivé !

— Il a des planètes. Si nous ne faisons rien, nous atterrirons dans le soleil. Nous devons nous téléporter.

Ils attendirent encore un peu. En passant devant plusieurs grandes planètes ils comprirent qu'ils volaient toujours à vitesse lumineuse, sans trouver d'explication à ce phénomène. Au-dessus d'eux se trouvait la concentration d'étoiles du centre galactique. Le soleil vers lequel ils fondaient était seul. L'Émir regarda autour de soi. Juste derrière lui, il y avait trois étoiles qui formaient une constellation d'une régularité frappante. Elles se trouvaient dans la direction d'où ils venaient. Le triangle, Ras et lui, et le soleil cible formaient une ligne.

— La plus petite planète, à gauche, dit Ras Tschubai. Sautons dans sa direction. J'espère qu'ainsi nous neutraliserons la chute.

Cette fois-ci la téléportation réussit sans phénomène secondaire.

Quand ils se rematérialisèrent, ils virent qu'ils planaient, immobiles, à quelque mille kilomètres au-dessus de la surface de la planète et que saisis par sa gravité, ils commençaient à tomber vers elle. Un second saut les conduisit à sa surface.

Déjà, d'en haut, L'Émir avait vu que leur première impression était erronée. La planète était plus grande qu'ils ne l'avaient supposé. Elle était même beaucoup plus grande. De sa vie L'Émir n'avait vu de planète aussi grande.

Ni aussi étrange.

Elle avait une atmosphère si dense qu'elle faisait le même effet que de l'eau. D'innombrables objets brillants y flottaient, errant sans but, se heurtant les uns aux autres et recevant par là une nouvelle direction. Quand l'un d'eux heurtait L'Émir ou Tschubai, les téléporteurs ressentaient une espèce de petit choc électrique, un léger picotement qui n'était pas désagréable.

Le sol, sous leurs pieds, était solide mais très inégal.

— La pesanteur, murmura L'Émir, déconcerté. Tu remarques ?

En fait ils ne possédaient pratiquement aucun poids. Un simple bond suffisait à les jeter en l'air et à leur faire parcourir d'énormes distances. Ensuite ils ne retombaient que lentement au sol. Ils supposèrent que c'était la densité de l'atmosphère qui en était responsable.

— J'ai vu un océan vers l'ouest, dit Ras Tschubai. L'eau signifie la vie. Peut-être en trouverons-nous.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y en ait, Ras. J'ai noté la direction d'où nous sommes venus. Nous retrouverons la flotte, nous retrouverons sûrement notre chemin. D'ailleurs Rhodan va nous chercher. (L'Émir fouilla désespérément dans les poches de son spatiandre mais ne trouva manifestement pas ce qu'il cherchait.) J'espère qu'il nous découvrira bientôt car nous n'avons rien si ce n'est quelques pilules de nourriture concentrée. Et je ne les aime pas. En tout cas, j'aimerais savoir ce qui s'est passé.

— C'est très simple. Un quelconque événement à l'intérieur du navire de molkex nous a projetés dans l'hyperespace puis ramenés dans l'espace normal, c'est tout. Maintenant nous sommes ici. As-tu une autre explication ?

— Tu appelles ça une explication ? (L'Émir attrapa une molécule de gaz avec la main et l'examina pensivement avant de la laisser repartir.) Et qu'est-ce que sont ces murmures joyeux dans l'air ? Peut-être as-tu aussi une explication à ça ?

Ras le regarda gravement.

— Pour être sincère... j'en ai une, mais crois-tu que je vais te laisser te moquer de moi ? Donc, je n'en ai pas. On y va ?

Ils renoncèrent à se téléporter. Ils mirent une demi-heure à pied sur cette surface irrégulière et enfin ils virent la mer devant eux. Il n'y avait pratiquement pas de vent et pourtant des vagues énormes roulaient vers le rivage et s'y brisaient avec un grondement inimaginable. Elles entraînaient sans cesse de gros galets ronds dans de vastes baies. L'eau elle-même ressemblait à de l'écume. Elle ne possédait pas, et de loin, la même densité que sur les autres mondes. Étrange, l'atmosphère était plus dense et l'eau plus ténue.

Ou n'était-ce qu'une illusion ?

Avant de pouvoir réfléchir à la question, ils aperçurent le monstre.

Il était si haut que sa tête, posée sur un long cou, se dressait jusque dans les nuages et son poids était tel que le sol s'enfonçait sous ses pattes. Sa forme n'était pas déterminable car il était déjà beaucoup trop près pour qu'ils puissent le saisir d'un regard. Il avait

brusquement surgi de derrière les écueils et s'approchait des deux mutants à une vitesse incroyable.

— Laisse ton radiant, chuchota Ras Tschubai en devinant l'intention du mulot-castor. Avec ça tu ne pourras rien lui faire. La bête est beaucoup trop grosse.

La mer au bord de laquelle ils se tenaient et dont ils ne pouvaient avoir une vue d'ensemble, n'était guère plus qu'une mare de cinq ou six mètres de diamètre. Les rouleaux étaient des vaguelettes à peine capables de faire tanguer une feuille. Les galets ronds étaient des grains de sable. Le rocher derrière lequel le monstre avait surgi était en fait un galet. Et le monstre lui-même pouvait tout au plus être comparé à une daphnie.

Avec une violence indescriptible, la puce aquatique se précipita sur les deux créatures qu'elle devait prendre pour du plancton flottant ou des microbes ayant un peu trop grossi.

Ce n'est que lorsque L'Émir et Ras se furent téléportés sur quelques kilomètres et se matérialisèrent sur une crête de montagne, qu'ils virent la taille réelle du monstre. À leurs yeux, il avait près de deux cents mètres de haut et autant de large. Il se déplaçait à une vitesse étonnante et disparut alors dans les vagues, plongeant aussitôt.

— Ce n'est pas un monde sympathique, constata L'Émir en remettant son radiant dans sa ceinture. Mais il est étrange que nous n'entendions rien dans notre récepteur. On doit pourtant nous chercher. Le pire, c'est qu'en dehors de moi, pas un télépathe ne participe à l'opération, sinon j'aurais peut-être pu prendre contact avec Rhodan. La télépathie est plus fiable que la radio.

— As-tu une idée de l'endroit où nous sommes ? Je veux dire, à quelle distance se trouve la flotte ? Depuis l'*Amarilla* je n'ai pas vu ce soleil-ci.

— Des années-lumière, Ras. Et nos appareils radio ne portent pas si loin. Je crains que nous ne soyons obligés de nous téléporter en direction des trois étoiles si nous ne voulons pas rester ici éternellement.

— Et combien de temps, à ton avis, nos réserves d'air tiendront-elles ?

La réponse était superflue. Tous deux la connaissaient.

En dépit du circuit fermé de régénération, ils n'en avaient plus que pour trente heures, si leur sentiment du temps ne les trompait pas. Car ni L'Émir, ni Ras ne savaient quand ils avaient quitté l'*Amarilla*. Cela pouvait être des heures, mais aussi bien quelques minutes plus tôt.

La pensée de ce précieux oxygène conduisit Ras à mettre en marche les instruments pour les mesures extérieures. Le résultat fut si surprenant qu'il les refit. Le résultat fut identique.

— Mais... c'est impossible, dit-il finalement à L'Émir. Sais-tu qu'ici, autour de nous, il n'y a aucune atmosphère ? Les instruments indiquent un vide.

— Bon, et alors ? grogna L'Émir qui pensait à autre chose et pour qui la notion de vide n'avait de rapport qu'avec son estomac.

L'Émir croisa les bras.

— Je vais te dire une chose, Ras, et si tu es malin tu suivras mon conseil. Cela ne sert absolument à rien de toujours chercher des réponses. Ce que nous avons vécu au cours des dernières minutes, ou heures, est de toute façon impossible. Fais attention, nous allons soudain nous réveiller et voir que nous avons rêvé tout cela. C'est comme ça que ça se passera, Ras. Alors je ne m'en soucie plus.

— Stoïcien !

— Si cela est quelque chose qui se mange, ça m'intéresse, sinon pas. (Il regarda Tschubai d'un air inquisiteur.) Ce n'était pas une injure, n'est-ce pas ?

Ras ne ricana même pas.

— As-tu faim ?

— Faim, c'est peu dire. Je pourrais dévorer la planète entière si c'était une carotte.

En fait leur situation était loin d'être rose. Même s'il y avait eu des plantes ou de animaux sur la planète, leur structure atomique aurait été telle qu'ils n'auraient pu servir de nourriture. Les deux téléporteurs auraient pu vivre un an et plus, rien qu'avec la daphnie, mais comment l'auraient-ils tuée ? Il restait tout au plus le plancton marin.

Mais la mare n'était pas une mer. La vie sur cette planète se trouvait seulement à son stade initial. Il y avait des unicellulaires primitifs et les premiers êtres pluricellulaires. Minuscules dans des conditions normales, mais gigantesques pour L'Émir et Ras.

Compte tenu de leur état actuel, la téléportation par dessus l'océan était une grande performance et ils la ressentirent aussi comme telle. Ils firent une halte sur une petite île, en réalité une motte de terre qui sortait de l'eau. De là ils pouvaient apercevoir la ligne côtière de l'autre continent, loin à l'ouest, sous le soleil couchant.

Quand ils eurent franchi le reste de la distance, la position du soleil n'avait pas changé.

— Comprends-tu cela ? demanda L'Émir déconcerté. Nous avons parcouru au moins cinq mille kilomètres. Pourquoi ne rattrapons-nous

pas le soleil ? Il devrait pourtant être remonté.

— Peut-être pas, murmura Ras et il persista dans son mutisme. (Il avait sa propre idée mais il se garda de l'exprimer. Avec L'Émir c'était inutile. Celui-ci savait ce qu'il pensait.)

— Tu es fou, zézaya le mulot-castor, furieux en regardant autour de soi.

Il ne pouvait voir aucune différence par rapport au premier continent. Ici aussi il y avait de gigantesques blocs de rocher, des écueils pointus et un terrain impraticable. Et une créature.

Ras la vit le premier.

— Là-bas... qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait un ver géant. Il vient dans notre direction.

Ce n'était pas un ver. Ce devait être une créature composée d'une espèce de protoplasme. Elle ne rampait ni ne courait mais coulait, et à une vitesse inimaginable. Sans cesse, des pseudopattes se formaient, qui disparaissaient ensuite aussitôt dans le corps variable, comme si elles étaient avalées. Le corps était transparent. Les deux mutants aperçurent nettement, en son centre, un point sombre et palpitant.

— Tu vas sans doute te moquer de moi, dit L'Émir d'une voix étrangement étouffée, mais si je voyais cette bête sous un microscope, je dirais que c'est une amibe. En fait, elle ressemble à un unicellulaire, mais il ne peut exister d'unicellulaire aussi grand. La tache sombre doit être le cœur.

Ras Tschubai estima la distance et comprit qu'ils étaient en sécurité. L'énigmatique créature coulerait devant eux à trois cents mètres de distance.

— C'est un unicellulaire, L'Émir. Ça se voit nettement et l'erreur est exclue.

— Un unicellulaire de vingt mètres de long ? Tu n'y crois pas toi-même ! Toutefois, la bête en a bien l'air.

— Mais une amibe qui vit sur la terre ferme, ça ne peut exister, dit Ras contredisant sa propre théorie. Attention, elle a changé de direction et vient droit sur nous. Mieux vaut nous mettre en sûreté.

Ce n'était possible que par téléportation car relativement à eux, l'amibe se déplaçait si vite qu'il ne leur aurait servi à rien de courir. Du sommet d'une montagne, ils virent le monstre se précipiter dans les flots écumeux de la mer et disparaître à tout jamais.

— C'est un monde fou, commenta L'Émir. Je suis heureux que les monstres ne grouillent pas par ici. Peut-être trouverons-nous de meilleures conditions au sud. Sur l'équateur.

Ils sautaient à chaque fois d'un horizon à l'autre. Comme la planète ne possédait pratiquement aucune courbure, la vue n'était

guère limitée. Un haut sommet se voyait à mille kilomètres. Ils parcoururent ainsi de grandes distances mais le soleil ne se déplaça que très lentement, jusqu'au moment où il fut enfin au zénith. À vrai dire, il était un peu décalé vers l'ouest car c'était le début de l'après-midi en ce lieu.

En fait les premières traces d'une vie végétale apparurent.

Mais les deux mutants n'avaient encore jamais vu de telles plantes.

Leur dernier saut les amena dans une forêt dont les troncs poussaient à des distances si régulières les uns des autres qu'elle paraissait aménagée artificiellement. Les troncs étaient si gros que dix hommes n'auraient pu les étreindre. Ils se dressaient à plus de deux cents mètres. Leurs sommets formaient un toit épais à travers lequel la lumière ne filtrait qu'avec parcimonie.

L'Émir et Ras avaient atterri sur un coussin de mousse.

Mais cette fois-ci ils eurent de la chance.

Ils poursuivirent leur route en direction du sud, toujours dans l'espoir de trouver du gibier qu'ils pourraient chasser – et ils le trouvèrent.

Un animal pas plus grand qu'eux-mêmes descendait un tronc d'arbre. Il rappelait vaguement un têtard gigantesque avec une tête énorme et une longue queue. En aucun cas il ne paraissait appétissant. L'Émir chuchota :

— Quand bien même je crèverais de faim, je n'en mangerais pas.

L'Émir était d'ailleurs végétarien et n'était que rarement disposé à avaler un morceau de viande. Tschubai murmura donc :

— Peu importe son aspect, si c'est de la viande. Je vais l'abattre dès qu'il sera en bas. Si tu ne veux pas le manger, grimpe à un arbre et dévore les feuilles.

L'Émir ne répondit pas. Il savait que les feuilles ne suffiraient pas à calmer sa faim. Il lui fallait une nourriture fortifiante s'il voulait surmonter les longues téléportations, sur des années-lumière, qui les attendaient. Qu'il le veuille ou non, il lui faudrait manger de la viande. Même si la proie ressemblait à un têtard. Il ferma les yeux quand Ras dégaina son radiant et le pointa sur la bête qui atteignait justement le sol sombre de la forêt.

— Maintenant il ne nous manque plus qu'un feu, dit l'Africain quand ils furent devant leur proie abattue. Mais ici tout est humide. Rien ne brûlerait même s'il y avait du bois. Prenons le radiant.

La viande était dure mais excellente. L'Émir avala péniblement un petit morceau, se secoua et prit le suivant. Tout comme Ras, il glissait les morceaux découpés dans le petit sas de poitrine du spatiandre. Il

pouvait ainsi les prendre facilement et les porter à sa bouche. Il sentit ses forces revenir. Tschubai avala des portions énormes jusqu'au moment où il n'en put plus. Il emballa les morceaux restants, en provision, puis montra le soleil.

— Nous nous téléportons vers la face obscure de la planète afin de pouvoir repérer dès le début la constellation triangulaire. Es-tu sûr que ce soit notre direction ?

— Je m'en suis assuré avant de venir sur cette planète infernale, assura le mulot-castor. (Il rota sans façon et grimaça :) Jamais de ma vie je n'ai mangé une chose aussi répugnante.

— Ça donne des forces. Tu as encore faim peut-être ?

L'Émir hocha la tête. Il n'avait jamais été aussi rassasié qu'en cet instant.

Ils se téléportèrent vers l'est, encore et encore, jusqu'au moment où le soleil parut enfin descendre à l'ouest. Sur ce monde une journée devait durer des semaines. Des mois peut-être !

Quand le soleil se coucha, l'obscurité tomba rapidement. Il n'y avait pas de nuages et les étoiles luisaient d'une splendeur froide qui n'était interrompue que par le passage ultra-rapide des énigmatiques perles volantes. La concentration d'étoiles du centre galactique était juste au-dessus de l'horizon nord. Le triangle, assez isolé, était au zénith. Sa forme était évidente et L'Émir ne doutait pas qu'il indiquait la direction d'où ils venaient.

— À quelle distance est-ce ? (Tschubai se mit la constellation en mémoire mais ce fut tout ce qu'il pouvait faire en cet instant.) Nous ne pouvons tout de même pas sauter simplement dans l'inconnu.

— As-tu une meilleure solution ?

C'était une situation étrange. Les deux mutants étaient là, sur un monde totalement étranger dont ils ne connaissaient pas les dimensions réelles. Il leur manquait tous les moyens de comparaison et parce qu'ils manquaient, ils ignoraient ce qui s'était passé. Ils jugeaient encore tout ce qu'ils voyaient et entendaient d'après eux-mêmes. Ils se prenaient comme critère de toutes choses et commettaient par là la plus grande erreur qu'ils pouvaient commettre. Ils croyaient la planète gigantesque alors qu'en réalité elle n'était pas plus grande que la Lune. Ils avaient peur des monstres qu'auparavant ils avaient avalés sans s'en apercevoir, avec chaque gorgée d'eau. Ils trouvaient leur environnement extraordinaire et à l'écart de toute normalité alors que c'étaient eux qui ne cadraient plus avec l'image de la création.

— Non, je n'en ai pas, dit Tschubai. Il est vrai que si l'une des autres planètes était habitée, nous trouverions peut-être de l'aide. Et il n'est pas difficile de les atteindre.

— C'est suffisamment difficile. Nous ne les connaissons pas et nous ne les voyons pas d'ici. Ce n'est que depuis l'espace que nous pourrions les repérer. Je trouve que ce serait une perte de temps. Nos réserves d'oxygène sont limitées, Ras, ne l'oublie pas. Si nous ne trouvons pas la flotte à temps...

L'Émir n'acheva pas sa phrase mais Tschubai savait ce qu'il voulait dire. Et il savait aussi autre chose, du moins le supposait-il. Ses connaissances scientifiques étaient plus étendues que celles de L'Émir. Certaines choses l'avaient frappé, qui nécessitaient une explication. Et une explication sensée. Or c'était justement ce que lui, Tschubai, ne pouvait trouver dans le cas présent. Toutes les explications logiques semblaient absurdes. Seule la plus insensée était vraisemblable.

— Nous n'avons pas d'autre solution, dit-il finalement. Téléportons-nous dans l'espace. Pas trop loin. Juste assez haut pour pouvoir regarder autour de nous.

Ils se prirent de nouveau par la main pour ne pas se perdre. Le contact physique garantissait un saut de la même concentration d'énergie. Malgré tout, tous deux étaient complètement épuisés quand ils rematérialisèrent au-dessus de la planète.

L'épuisement n'était absolument pas en rapport avec la faible distance qu'ils avaient parcourue.

Le second saut les éloigna davantage de la planète. Le soleil était de nouveau visible dans sa totalité mais les contours de la planète se dessinaient nettement sur le fond de la Voie lactée.

Le triangle était dans la direction opposée. S'ils prenaient un relèvement sur lui, ils avaient le soleil dans le dos.

Le soleil... !

Il se passait quelque chose avec ce soleil.

Quand ils s'en aperçurent, il était naturellement déjà trop tard. Les rayons lumineux se déplacent à la vitesse de la lumière. On ne les voit que lorsqu'ils atteignent leur but. Pas une seconde plus tôt.

Le soleil s'était déjà transformé en nova des heures plus tôt mais avant que les éruptions nucléaires de la réaction en chaîne incontrôlée n'atteignent la planète, il paraissait toujours aussi normal aux créatures vivant là-bas.

La première vague de quanta lumineux atteignit Tschubai et L'Émir à l'instant précis où ils remarquèrent le changement. Il était trop tard pour se téléporter.

En une seconde ils furent emportés, passant de l'immobilité à la vitesse lumineuse et au-delà. Pour la deuxième fois, les deux téléporteurs connurent, sans dématérialisation, la transition d'Einstein. Les lois du temps frappèrent.

Ils ne le savaient pas encore mais ce qui, dans des circonstances normales, aurait signifié la catastrophe et leur anéantissement, fut en fait leur salut.

Leur masse augmenta et ils reprirent leur taille normale.

Derrière eux, la planète périt dans une éruption lumineuse de son soleil, mais cela, Tschubai et L'Émir ne pouvaient plus le voir car la lumière ne les rattrapa plus.

CHAPITRE IV

Rhodan se trouvait devant une décision difficile.

Les deux téléporteurs n'avaient toujours pas regagné l'*Amarilla*. Le major Prescott signala l'attaque, par inadvertance, de la nef composite sur le navire de molkex et confirma qu'il n'avait reçu aucun message radio de Tschubai ou de L'Émir. Les deux mutants n'avaient pas donné de nouvelles depuis leur téléportation.

L'absurde combat spatial continuait à faire rage. Jusqu'alors aucune perte n'avait été enregistrée, ni d'un côté, ni de l'autre, et Rhodan en son for intérieur avait considéré cela comme un succès. Il s'y était presque attendu. Mais son plan consistant à faire des prises de vue des Bienveillants avait provisoirement échoué. Tschubai et L'Émir étaient portés disparus.

Les Bienveillants avaient-ils pu capturer les téléporteurs ? Cela semblait exclu car les mutants auraient pu à tout moment se mettre en sûreté en se téléportant. Il devait donc s'être passé quelque chose à quoi personne ne s'était attendu.

Par hypercom, Rhodan se mit en liaison avec Bully et lui relata l'incident.

— Je n'ai aucune explication. Si nous parvenions à mettre le grappin sur le navire de molkex en question, nous serions un peu plus avancés. Mais comment réaliser la chose ? Petit-Pierre non plus ne sait que faire.

— Peut-être ne le veut-il pas...

— Non, il dit la vérité. Il nous aiderait car il n'a pas d'autre solution s'il veut survivre. Il s'est mis de notre bord sans condition, volontairement ou non, c'est sans importance actuellement. Je veux mettre un terme à ce combat absurde mais nous ne pouvons pas non plus laisser tomber les mutants. Que proposes-tu ?

— Tu peux faire demi-tour avec tes navires, je reste ici. Et je ne quitterai pas les lieux tant que L'Émir ne sera pas de retour. Et Ras Tschubai. Si nous disparaissions tous maintenant, cela équivaut à les abandonner.

— De toute façon, j'avais l'intention de laisser sur place quelques navires de reconnaissance. Te charges-tu de l'opération ?

— Naturellement. Tu peux aussi me laisser l'*Amarilla*. Il est à peu près certain que les deux mutants tenteront de revenir à leur base de départ.

— Si seulement je savais ce qui s'est passé !

— Nous le découvrirons, promit Bully d'une voix dure et décidée.

Tous savaient qu'il n'y avait pas plus grands coqs de combat que L'Émir et lui. Tous deux ne pouvaient vivre sans se moquer l'un de l'autre. Mais tous savaient que cela cachait une profonde amitié. Si l'un d'eux avait des difficultés, l'autre l'aidait sans compromis, au péril de sa vie.

Rhodan aussi savait tout cela. Sa demande n'avait donc été que formelle. Il n'avait pas besoin de changer ses plans. Avec Atlan il pouvait quitter tranquillement le théâtre des événements. Quelqu'un resterait pour tirer L'Émir d'embarras, si cela était toutefois humainement possible. Et nul n'était mieux disposé à le faire que Bully.

— Je peux te faire confiance, Bully. Ramène L'Émir quand tu rentreras à Terrania. Et Ras Tschubai. Tu viendras bien à bout des trois mille navires de molkex tout seul. Nous restons en liaison. Bonne chance.

— À toi aussi.

Le visage de Bully disparut de l'écran. Rhodan appela le major Prescott et lui signala qu'il était dès à présent sous les ordres de Reginald Bull et restait là. L'ordre de ne pas quitter des yeux le navire de molkex était toujours valable. Les deux téléporteurs devaient être sauvés à tout prix.

Puis Rhodan se mit directement en liaison avec les trois mille autres navires de la flotte. Le visage d'Atlan apparut sur l'écran de l'hypercom. L'Arkonide avait regagné sa nef amirale.

— Nous nous retirons. Cap sur l'étoile jaune. Nous allons traverser le système à vitesse lumineuse. Le *Manoli* est chargé de procéder à toutes les mesures nécessaires, toutes les autres unités lui serviront d'escorte. Pas d'attaque contre les escadres ennemies, mesures de défense uniquement. Appareillage dans cinq minutes. Accélération maximale jusqu'à proximité du système. Restez tous à l'écoute. Tout est clair ?

Il n'y eut pas de questions. Les ordres de Rhodan étaient suffisamment clairs.

La flotte se rassembla. Les deux mille unités sous le commandement de Bully s'écartèrent et s'occupèrent des Bienveillants qui poursuivaient leurs attaques inutiles. Sans s'en soucier, Bully disposa ses navires de telle sorte qu'ils formèrent un cercle autour de l'*Amarilla* et du navire de molkex à bord duquel L'Émir et Tschubai s'étaient téléportés plus d'une heure plus tôt.

Puis les trois mille vaisseaux de Rhodan accélérèrent. Cela se passa si brusquement que les navires disparurent pratiquement. Leur vol ne pouvait plus être suivi qu'avec des détecteurs spéciaux.

Quelques-uns des Bienveillants engagèrent la poursuite mais ils ne furent pas assez rapides. Ils restèrent en arrière, sans toutefois renoncer. Les autres se précipitèrent avec un nouvel acharnement sur la flotte de Bully. L'adversaire était maintenant numériquement supérieur et seule une distribution habile des forces pouvait équilibrer cette supériorité.

Le major Prescott resta à proximité immédiate du navire qui devait encore héberger L'Émir et Tschubai.

Loin de ces événements se trouvait un soleil isolé.

Il n'existait déjà plus en cet instant mais comme sa lumière n'atteindrait le théâtre des événements que dans un peu plus de huit ans, dévoilant alors la catastrophe, cela n'intéressait personne.

Quittant l'entr'espace, l'escadre de Rhodan revint dans l'univers d'Einstein.

Le soleil jaune se trouvait juste devant eux. Son système devait faire partie de l'empire des Bienveillants et peut-être même qu'il en était le système d'origine. La forte concentration d'escadres rendait la chose vraisemblable. Mais d'un autre côté, ce n'était pas une preuve irréfutable.

Rhodan s'avança à la vitesse de la lumière. Des navires de molkex isolés se lancèrent dans un combat sans espoir et furent repoussés. Ils ne couraient pas de risque parce que les armes terriennes ne pouvaient les détruire. À l'inverse, ils ne purent rien faire aux unités de la flotte impériale.

Les instruments de mesure de l'Éric *Manoli* se mirent à l'œuvre. Techniciens et scientifiques travaillèrent à plein régime pour enregistrer tous les détails du système ennemi afin qu'ils soient analysés ultérieurement.

Le soleil jaune était de type classique et possédait huit planètes. Tout rappelait le système de Sol, seulement ce système-ci était à plus de 62 000 années-lumière de Sol et à 51 000 d'Arkonis. Pour se faire une idée de la situation, il faut se représenter la Voie lactée comme une lentille de près de 100 000 années-lumière. Les différences de latitude doivent être largement ignorées. La Terre, vue du « haut », se trouve du côté occidental dans un bras spirale allongé. Arkonis se trouve au centre de l'amas stellaire M-13, dans le halo de la Voie lactée, et vu depuis Sol légèrement décalé par rapport au centre galactique. En passant par-dessus le centre, on avance vers l'est et l'on arrive ainsi dans la partie inconnue de la Voie lactée. C'était ici, à quelque 40 000 années-lumière du centre, que se trouvait le système solaire étranger.

Pour plus de simplicité, Rhodan l'appela « Orient ».

Il y avait huit planètes dont plusieurs montraient des signes manifestes d'une colonisation. Des satellites artificiels furent repérés mais la vitesse élevée de l'escadre terrienne ne permit pas de déterminer leur fonction. Des stations de surveillance défilèrent, avec les planètes, à droite et à gauche. Rhodan vit une lune fortifiée qui appartenait à la quatrième planète. Ce n'est que plus tard, en regardant le film au ralenti, que l'on verrait ce qui se déroulait là-bas.

Passant tout près du soleil, la flotte traversa l'autre moitié du système à vive allure.

Rhodan n'aurait jamais pu risquer une telle action si les Bienveillants avaient eu des armes aussi puissantes ou même supérieures à celles des Terriens. Comme ce n'était pas le cas, il se sentait en quelque sorte en sécurité et ne craignait aucune contre-mesure. Par ailleurs, il espérait obtenir un certain effet psychologique par sa traversée. Les Bienveillants devaient savoir qu'ils avaient été découverts par une race qui ne leur était pas inférieure. Ils devaient savoir qu'ils n'étaient plus seuls dans leur partie de la Galaxie. Peut-être cela allait-il les tirer de leur réserve.

Quand le soleil, vers la poupe, rapetissa de nouveau, Rhodan donna l'ordre d'accélérer au maximum.

La proue de l'*Éric Manoli* était maintenant pointée vers la concentration stellaire bien connue du centre de la Voie lactée.

Le vol de retour vers la Terre commençait.

— Le vol de la barge B-35 ne se passa pas aussi facilement qu'on l'avait espéré. Heureusement pour lui, le major Bergier avait à son bord toute une équipe d'excellents scientifiques car seul il ne serait pas venu à bout du phénomène, sans perdre la raison.

Tout d'abord il ne se passa rien d'insolite.

La barge glissa avec sa charge dans l'espace linéaire et augmenta régulièrement sa vitesse. Le système Orient était depuis longtemps resté en arrière. Les deux flottes avaient plongé dans les profondeurs de l'Univers. Les étoiles du centre se rapprochaient sans cesse.

Le major Bergier fut content quand le docteur Kaertner revint dans le poste central. À vrai dire, le chef des scientifiques n'était revenu que pour regarder le navire de prise. Il pensait à l'étrange radiation de la masse de molkex et il s'était inquiété à ce sujet. Il avait compris que dans des circonstances normales, le molkex n'émettait absolument pas de radiation. Les Bienveillants auraient été eux-mêmes menacés.

La radiation se produisait donc pour des raisons qui devaient être

en relation avec la capture. Il devait les découvrir.

C'était plus vite dit que fait, du moins pendant le vol linéaire.

— Avez-vous des nouvelles de la flotte, major ?

— Elle s'est scindée. Le Pacha et Atlan sont partis avec trois mille unités vers le système solaire étranger ; ils l'ont traversé et se trouvent déjà sur le chemin du retour. Reginald Bull est resté sur place parce que les deux téléporteurs sont portés disparus.

— Ras Tschubai et le mulot-castor ?

— Oui. On ne peut s'expliquer leur disparition.

Kaertner inclina lentement la tête.

— Chez les Bienveillants il y a bien des choses que nous ne comprenons pas encore. Ils sont sans doute une race très intelligente et ils ont vraisemblablement bâti un empire qui, dans sa structure, ressemble au nôtre, dans la zone orientale de la Galaxie. Nous avons trouvé trace de leur activité sur des centaines de planètes. Et ensuite le molkex ! Nous ne connaissons aucune matière qui lui ressemble ou qui possède ne serait-ce qu'approximativement ses propriétés. À cela s'ajoute l'histoire des annélidocères et des acridocères. Nous ne connaissons pas encore toutes les relations mais nous sommes sur leur piste. Le navire de molkex, là-bas, va nous faire progresser. Nous allons analyser ce produit. Nous allons trouver un moyen de le détruire. Quand cela sera fait, nous aurons progressé d'un grand pas. Rhodan pourra poser des conditions aux Bienveillants. Les deux empires seront alors à égalité et devront s'entendre.

Un des officiers entra dans le poste central et dit :

— Commandant, les instruments enregistrent une intensité légèrement croissante du rayonnement du navire de prise. Le poste des machines annonce un affaiblissement du rendement des convertisseurs à kalup. La vitesse de la barge est déjà tombée.

Bergier le regarda fixement.

— Tombée ? Vous dites que la vitesse baisse ? Comment est-ce possible ?

— Aucune explication, commandant.

Bergier s'adressa à Kaertner :

— Avez-vous entendu, docteur ? Cette maudite épave, là dehors, va encore nous donner des maux de crâne !

— Ce n'est pas l'épave, major, seulement son blindage. Ne pouvez-vous faire en sorte que nous arrivions aussi vite que possible sur la Terre ? Ce n'est que là-bas que les examens pourront commencer. D'ici là, je ne puis répondre à votre question et d'ici là nous ne sommes pas non plus en sécurité.

— Plutôt que de mettre la barge en danger, je larguerai les amarres et laisserai dériver ce rafiôt.

— Vous ne ferez pas ça, major ! (Soudain, la voix de Kaertner ne fut plus complaisante et polie mais dure et déterminée.) Rhodan a engagé une flotte de cinq mille vaisseaux et deux mutants pour entrer en possession de l'épave. Que pensez-vous qu'il vous dira si vous regagnez la Terre sans elle ?

— Ne prenez pas tout aussitôt au tragique. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je n'ai dit cela que pour exprimer mon irritation devant ce bloc bizarre. (Il brancha l'intercom.) Salle des machines ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

— La vitesse continue à baisser. La puissance des convertisseurs diminue. Dans une heure nous passerons en régime subluminaire.

— Subluminaire ? Qu'est-ce que ça signifie ? Subluminaire ! Vous savez ce que ça veut dire, non ?

— Commandant, je dis seulement ce que je sais. La puissance des convertisseurs diminue tout simplement. On est précisément en train de les vérifier mais jusqu'à présent on n'a détecté aucune défectuosité. Ce doit être la radiation...

— Oui, je sais. Toujours la radiation ! Écoutez, tentez l'impossible pour conserver sa vitesse au B-35. Pendant ce temps je m'occupe de la radiation.

L'officier responsable de cela vint lui-même dans le poste central.

— Eh bien, lieutenant Miller, qu'en est-il ?

— La masse de molkex irradie plus fort qu'avant, commandant. L'intensité augmente constamment. Il semble exclu que cela provienne du vol linéaire car le processus de désintégration avait commencé avant l'appareillage.

Kaertner s'adressa à Bergier :

— Permettez-vous, major, que je prenne l'affaire en main ? J'ai quelques hypothèses. Puis-je disposer de vos installations ? Je voudrais mesurer la radiation et discuter avec mes hommes. Nous pouvons peut-être éviter le pire.

Bergier acquiesça de la tête en silence.

Kaertner quitta le poste central avec le lieutenant Miller et tous deux se rendirent dans le poste de détection. Heureusement les appareils d'enregistrement fonctionnaient depuis l'appareillage de sorte que Kaertner put facilement se faire une idée des événements qui s'étaient produits jusqu'alors. Il étudia la radiation de départ, son intensification progressive jusqu'à l'instant présent, et les phénomènes secondaires qui s'étaient produits à chaque fois, surtout dans la propulsion de la barge.

— Si mon avis vous intéresse, dit Miller quand ils eurent terminé leur tournée, je dirais que le blindage du navire de prise est tout

simplement en train de se désintégrer. Cela libère la radiation d'origine quintidimensionnelle et agit par conséquent sur nos convertisseurs. Au fond, tout cela est très simple.

— C'est exact, bien sûr, concéda Kaertner, sarcastique. La question est seulement de savoir pourquoi le molkex se désintègre.

— Cela aussi est très clair, docteur. Notre vol dans l'espace linéaire...

— Vous oubliez que la radiation avait déjà été enregistrée avant. Notre vol supraluminique n'a donc rien à voir avec cela.

Le lieutenant le regarda fixement puis il inclina la tête, déçu.

— Oh !... j'avais presque oublié cela. Excusez-moi.

— Pas de quoi. Ainsi donc, la désintégration a commencé avant et elle s'accroît. Ça devient de pire en pire. J'aimerais pourtant essayer de sauver le navire. Trop de choses en dépendent.

— Comment voulez-vous arrêter la désintégration ?

— Je ne sais pas encore.

Il regagna le poste central où le major Bergier l'attendait, le visage soucieux.

— Nous allons retomber dans l'univers d'Einstein dans cinq minutes, docteur. Les choses sont allées plus vite que nous ne pouvions nous y attendre. Une sonde porteuse d'un message pour Rhodan a été envoyée depuis l'espace normal.

— Que lui avez-vous dit ?

— La vérité.

Kaertner se mordit la lèvre inférieure. Si cela avait dépendu de lui, le message aurait pu attendre. Rhodan ne voudrait pas mettre l'équipage de la barge en danger et il ordonnerait peut-être d'abandonner le navire de prise.

— Vous avez agi un peu précipitamment, major. Même si nous passons en régime subluminaire, aucun de nous ne sera en danger. Nous pourrions à tout moment demander de l'aide et l'on viendra nous chercher.

Il réfléchit quelques secondes puis il ordonna de regagner un bref instant l'espace normal pour capter une éventuelle réponse de Rhodan.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le central radio annonça que Perry Rhodan voulait parler au commandant. Kaertner se précipita lui aussi dans le central radio.

— Relatez-moi tous les incidents en relation avec le navire de molkex, ordonna le Stellarque.

Bergier décrivit rapidement ce qui s'était passé et conclut en faisant remarquer que le B-35 retomberait dans quelques minutes sous le seuil lumineux.

Ensuite Rhodan s'enquit de détails techniques et demanda aussi des explications à Kaertner. Il écouta attentivement les théories et hypothèses de celui-ci et conclut :

— Il n'y a donc pas de danger imminent. Dans l'espace normal la radiation est inoffensive pour l'organisme humain. Elle ne l'attaque sans doute que dans la cinquième dimension et tout au plus pendant une transition dans l'hyperespace. Laissez les choses comme elles sont et conservez votre cap. Je resterai en liaison avec vous et vous enverrai un vaisseau en cas de nécessité. N'abandonnez en aucun cas le navire de prise, continuez plutôt à l'observer. Pour notre analyse ultérieure il nous faut tous les détails de la désintégration. Compris, Kaertner ? Enregistrez toutes les phases.

— Compris, commandant. (Kaertner était soulagé et sa voix trahit sa satisfaction de la décision de Rhodan.) Je suis d'ailleurs convaincu que la désintégration de la masse de molkex doit être portée au crédit des Bienveillants.

Rhodan le regarda attentivement.

— Vous voulez dire qu'ils auraient la possibilité de faire se désagréger leur blindage à leur guise et à de grandes distances ? Ce serait à vrai dire prodigieux.

— C'est la seule conclusion logique, commandant. Le blindage ne va pas se désagréger de lui-même. Et le vol linéaire n'a rien à voir avec le phénomène, premièrement parce qu'il a commencé avant et deuxièmement parce que les navires des Bienveillants volent selon le même principe que nous, sans perdre leur blindage.

— Oui, vous avez raison. Par conséquent, continuez vos observations. Pas de panique, s'il vous plaît. Je connais votre position et votre route. Nous vous trouverons rapidement s'il le faut. Mais j'ai le sentiment que ce ne sera pas nécessaire. Il est vrai que je crains aussi que nous n'ayons bientôt plus d'objet d'étude à notre disposition. Enregistrez tout ce dont j'ai parlé.

Le visage de Rhodan disparut de l'écran. Bergier et Kaertner regagnèrent le poste central. Le scientifique dit alors :

— Je suis heureux que votre appel de détresse précipité n'ait rien gâché.

— Qu'entendez-vous par là ? gronda Bergier, furieux. C'était de mon devoir d'informer Rhodan. J'ai une responsabilité à l'égard de mes hommes.

— D'accord, mais il n'y avait pas de danger imminent pour le navire et l'équipage.

Bergier ne répondit pas. Il s'occupa de quelques messages qui lui arrivaient du navire. Le plus important était que le B-35 retombait pour la seconde fois, et irrémédiablement, dans l'espace normal et se

traînait maintenant vers le centre galactique à 0,99 fois la vitesse de la lumière. Sans aide extérieure, la barge l'atteindrait dans 15 000 ans.

Mais Kaertner avait d'autres soucis.

Il s'était avancé près du grand hublot et regardait dehors sur la plate-forme. Le navire capturé était toujours à sa place, bien amarré. Mais il avait changé de forme.

Ce qui auparavant avait été une construction massive et irrégulière, était maintenant un astronef de quelque trois cents mètres de long, en forme de projectile, et beaucoup plus mince. Les amarres s'étaient automatiquement resserrées pour ne pas le lâcher. En divers endroits, le métal nu brillait à travers la couche sombre de molkex.

Kaertner sursauta.

— Nom d'un chien !... La chose se désagrège plus vite que je ne le craignais. Je dois sortir voir ça.

— À vos risques et périls, docteur. Je ne puis vous empêcher de mettre votre vie en danger. Y allez-vous seul ?

— J'emmène quelques-uns de mes hommes. Seriez-vous assez aimable de les en informer ? Je vais vous donner la liste des noms. Vous mettrez certainement aussi quelques-uns de vos appareils portatifs à ma disposition. Rhodan désire un rapport précis.

Bergier y consentit sans les habituelles objections. Maintenant il n'avait plus rien à perdre. Par ailleurs, il avait entendu les ordres de Rhodan.

Une demi-heure plus tard, la petite troupe de scientifiques, dirigée par Kaertner, progressait sur la plate-forme vers le navire de prise.

La couche de molkex avait en majeure partie disparu et il n'était resté que la coque nue. En d'autres endroits, elle était déjà si mince qu'elle se laissait détacher. Quelques échantillons échouèrent dans des boîtes toutes prêtes. Ultérieurement il s'avéra que cette peine aussi avait été inutile. Quand on ouvrit les boîtes dans les laboratoires terrestres, elles étaient vides. Elles ne contenaient même plus de la poussière.

La radiation diminuait d'intensité car la masse de molkex était réduite. D'autre part, le reste irradiait avec plus de force qu'avant. Encore quelques minutes et le blindage de molkex n'existerait plus.

Kaertner fit procéder à des mesures et veilla à ce que tous les résultats soient mis en mémoire. Des conclusions ne pourraient être tirées que plus tard, lors d'une étude détaillée. Il n'y avait rien d'autre à faire. C'était peu.

Mais c'était toujours plus que ce que Kaertner avait espéré.

L'augmentation de la radiation avait été régulière et put ainsi être

remontée avec assez de précision. On put même déterminer l'instant précis où elle avait commencé. Il en ressortit que le processus avait débuté avant que la flotte des Bienveillants ne surgisse sur les écrans de la flotte impériale. Ainsi il était pratiquement certain que les étrangers avaient été parfaitement informés des événements sur le navire de molkex. Pour le moment on ignorait si Petit-Pierre avait été l'informateur ou s'il y avait eu des émetteurs automatiques à bord du navire. La seule chose certaine, c'était que des Bienveillants avaient aussitôt pris leurs dispositions et avaient déclenché la désagrégation du blindage en molkex. Il ne devait pas tomber entre les mains de l'adversaire. Il était trop important. C'était l'arme défensive majeure des Bienveillants et leur plus grand secret.

S'il était dévoilé, les Bienveillants étaient à la merci des Terriens.

Kaertner était décidé à résoudre l'énigme.

Il attendit que toute trace de molkex ait disparu de la coque puis il regagna la coupole de commandement. Le major Bergier le reçut avec une grande impatience.

— Fini, docteur ?

— Pour l'instant. Pourquoi ?

— La radiation a disparu. La station de propulsion annonce que les convertisseurs fonctionnent de nouveau parfaitement. Nous pourrons regagner la Terre par nos propres moyens.

— Eh bien, qu'est-ce que je vous avais dit ? Appareillez, nous n'avons plus rien à faire ici. En outre, je suis impatient de voir ce que l'examen des échantillons va donner, bien que je craigne qu'il n'y ait plus d'échantillons quand nous atterrirons.

Il avait raison.

Quand le B-35 quitta l'univers normal et plongea dans l'entr'espace, Kaertner dit d'un ton conciliant :

— Seriez-vous assez aimable, major, pour m'établir une liaison par hypercom avec Rhodan ? Je pense que j'ai quelques nouvelles importantes pour lui.

Le major Bergier inclina la tête et lui fit ce plaisir.

Après tout il était soudain prêt à faire tous les plaisirs au scientifique. Son vaisseau lui obéissait de nouveau et pour lui, c'était le principal.

À des millions de fois la vitesse lumineuse, la barge fonçait à travers le fourmillement d'étoiles du centre galactique en direction de la zone pauvre en étoiles du bras spirale occidental où se trouvait la Terre.

Un point, minuscule que personne ne pouvait voir à l'œil nu.

CHAPITRE V

Ras Tschubai et L'Émir ne pouvaient voir s'ils filaient à la vitesse de la lumière à travers l'espace ou s'ils étaient immobiles. La différence ne se voyait à l'œil nu que lorsque des étoiles se trouvaient à proximité immédiate.

Or ce n'était pas le cas.

Le flot de particules solaires ne les avait pas seulement arrachés, pour des secondes décisives, à l'univers d'Einstein et fait parcourir une distance considérable, il avait également changé leur direction de vol.

L'Émir tenta de s'orienter.

— Je ne puis retrouver les trois étoiles, dit-il finalement, découragé. Où donc est passée cette constellation ? Maintenant nous ne savons plus où nous devons chercher. Que s'est-il donc passé ?

— Une éruption. Une nova. Le soleil a explosé.

— Charmantes perspectives. On atterrit paisiblement sur un monde étranger et voilà son soleil qui explose ! Nous avons eu de la chance d'être déjà dans l'espace. Et pourtant je me demande ce qui s'est passé. Pourquoi vivons-nous encore ?

C'était une question à laquelle Tschubai aurait peut-être pu répondre mais il doutait que L'Émir le comprît. Aussi préféra-t-il garder le silence.

D'un point de vue purement théorique, la téléportation n'était soumise à aucune limite. Le déplacement à travers l'espace quintidimensionnel s'effectuait en dehors du temps et dans un état de dématérialisation, si l'on pouvait encore parler d'état. Mais elle nécessitait de l'énergie. Celle-ci n'était certes pas en rapport avec la distance parcourue, si on la comparait aux besoins énergétiques des moyens de transport habituels, mais en échange elle devait être fournie par le corps du téléporteur.

Les dernières heures et les sauts répétés avaient épuisé Tschubai et L'Émir. Ils ne pouvaient plus relever simplement des systèmes solaires au hasard et sauter. Ils devaient économiser leurs forces.

Et ils n'avaient plus que pour vingt ou trente heures d'oxygène.

S'orienter dans l'espace est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine. Déjà, sur la Terre, on peut s'égarer quand on perd la direction, or là-bas, l'orientation se passe sur un seul plan. Mais dans l'espace il y a des milliers de plans. Les constellations n'offrent plus de points de repère car au bout de quelques années-lumière seulement, elles se décalent de telle sorte qu'on ne peut plus les reconnaître. Et alors seules des cartes stellaires avec effet de translation peuvent

encore vous aider.

L'Émir et Tschubai n'avaient pas de cartes stellaires, pas même de cartes sans cet effet.

Désemparés et solitaires, ils flottaient dans l'espace interstellaire, dans une partie inconnue de la Galaxie, à plus de 60 000 années-lumière de la Terre, et ils n'avaient que quelques morceaux de viande rôtie et de l'air pour une journée.

Heureusement pour eux, la viande aussi avait subi l'énigmatique et incompréhensible métamorphose sinon il ne leur serait resté que quelques molécules d'un microbe proprement abattu.

— Que faisons-nous ? demanda L'Émir.

— Essaie de te souvenir, petit. Les trois étoiles... dans quelle direction étaient-elles, par rapport au centre de la Galaxie ? Elles ne peuvent pas avoir disparu tout simplement. Et puis, il y a encore d'autres étoiles.

— Oui, mais elles ne nous servent à rien. Peut-être que le mieux serait de sauter en direction du centre. Nous trouverons bien un navire quelque part, qui nous prendra à bord.

— Et la flotte ? Crois-tu que Rhodan nous laissera tomber ? Il va attendre.

— Tu as encore raison. Mais... où est la flotte ?

C'est alors qu'un mouvement rapide, fantomatique, cacha le centre laiteux de la Galaxie. Quelque chose était passé devant les étoiles, rapide et sinistre. Quelque chose de sombre qui ne laissait passer aucune lumière.

Une planète, un astéroïde... ou un navire ?

C'est alors que L'Émir vit l'ombre.

Elle n'était pas plus rapide qu'eux et suivait une direction perpendiculaire à la leur. L'ombre avait la forme d'un fuseau. Elle était soit relativement petite, soit énormément loin.

— Un navire, murmura Tschubai rapidement. (Il avait suivi le regard de L'Émir et avait aussitôt découvert l'ombre.) C'est un navire. La forme...

— Si c'est un vaisseau, il a aussi des appareils radio. Il devrait nous avoir découverts depuis longtemps. Dépêchons-nous de nous en approcher sinon nous allons le perdre. Si nous avons de la chance...

Après leur téléportation, ils se retrouvèrent à moins de deux kilomètres du navire.

L'astronef étranger n'avait que cent mètres de long et la forme d'un fuseau élancé. La proue était aussi effilée que la poupe et cette dernière ne montrait ni tuyère, ni stabilisateur de direction. La couleur de la coque était sombre. Il y avait quelques hublots mais ils n'étaient pas éclairés. Silencieux et sombre, le navire étranger suivait son

chemin.

Il venait du centre galactique et s'avavançait vers l'est. S'il n'avait jamais changé de cap, il provenait du bras spirale qui abritait Arkonis et Sol III.

— Un sinistre rafiote, grogna L'Émir. Sautons-nous à bord ?

— Ce n'est pas un navire des Bienveillants et il n'a pas de blindage en molkex. Je ne sais si nous pouvons y pénétrer ainsi.

— À mon avis, l'équipage est mort. On n'a pas l'impression qu'il y ait encore quelqu'un de vivant à bord. Mais tu as raison, nous devons être prudents. Allons d'abord nous promener sur la coque.

Le saut ne leur coûta guère d'énergie.

Tschubai affirma que la coque était faite d'un alliage inconnu. C'était un métal sombre et résistant car il ne montrait aucune trace de l'érosion habituelle due à la poussière cosmique, et qui se produisait aux vitesses élevées. Il donnait l'impression de sortir tout juste d'un chantier naval.

Un coup d'œil par les hublots ne révéla rien. L'obscurité régnait dans le navire et la lueur des lointaines étoiles ne suffisait pas à éclairer les cabines. Tschubai, qui n'avait pas perdu sa caméra, fit quelques prises de vue du navire. L'Émir alla se promener de la proue à la poupe, et retour. À son avis, aucun être humain n'avait jamais rencontré un navire de ce type, exception faite de sa forme en fuseau. Rien que la propulsion posait une énigme car on ne voyait pas la moindre trace d'un système quelconque.

Pourtant l'Émir se trompait sur un point.

Un jour déjà, un homme avait rencontré un tel navire, même s'il en avait été très éloigné et ne l'avait aperçu que pendant quelques secondes.

Exactement 223 ans plus tôt, Jefe Claudrin était en route avec le *Duc-de-Fer*, pour le système « Outside ». Sur ses écrans, un navire fusiforme de ce genre avait surgi, mais lui avait eu un équipage à bord car sinon, sa brusque accélération lors de l'approche du *Duc-de-Fer* n'aurait pu s'expliquer. La nef fusiforme avait disparu aussi vite qu'elle avait surgi.

Nul n'avait jamais appris quelle race construisait ces astronefs, ni dans quelle partie de la Galaxie elle vivait.

Le seul à pouvoir fournir des renseignements n'avait jamais été interrogé : le navire-moissonneur *Robotax* de la planète Mecanica. Il avait jadis été arraisonné et attaqué par quatre nefs fusiformes et seul le fait qu'il était lui-même un gigantesque robot, l'avait sauvé de la destruction.

Car l'équipage des quatre navires était également constitué de robots.

Ils vivaient quelque part dans les profondeurs de la Galaxie, en dehors des limites de l'Empire et à l'écart de toutes les races organiques. Cette civilisation existait dans un isolement hermétique. Ici, dans cette partie de la Voie lactée, il y avait jadis eu une grande race intelligente qui connaissait l'astronautique et la robotique. Cette dernière science à la perfection. Et cela avait été sa perte. Le déclin avait commencé. Les robots avaient ôté le travail à leurs maîtres et finalement aussi la pensée. La race mourut. Il ne resta que les robots. Ils assumèrent l'héritage de leurs créateurs et se mirent à penser pour leur propre compte. Ils créèrent un puissant empire, leur propre civilisation. Ils fermèrent hermétiquement leur empire contre toutes les intelligences organiques auxquelles ils se sentaient encore inférieurs malgré leur puissance, car ils ne pouvaient puiser que dans les souvenirs et ne pouvaient rien créer de nouveau. Ils comprenaient bien que les créatures organiques continuaient à se développer, poursuivaient leur évolution et devenaient de plus en plus intelligentes. Les robots, par contre, et cela aussi ils le savaient, étaient stériles. Il leur manquait le don créateur.

Ainsi donc, ce mystérieux empire existait quelque part mais personne ne le connaissait. Un empire de robots au milieu des étoiles et des autres empires stellaires. Aucun détecteur ne l'avait jamais découvert et lui-même n'était protégé par aucun écran énergétique ; il faisait confiance à son isolement – et à ses patrouilleurs rapides qui avaient des robots de combat pour équipage. Pas un navire étranger ne pouvait pénétrer dans cet empire sans être immédiatement anéanti. De nombreux vaisseaux terriens qui avaient disparu sans laisser de trace, dans les profondeurs du cosmos, avaient subi ce sort. Leur équipage était mort avant d'avoir pu envoyer un message par hypercom. Et jadis, *Robotax* n'avait pas été détruit pour l'unique raison qu'il était lui-même un robot.

Le hasard avait voulu que Ras Tschubai et L'Émir rencontrent un navire appartenant à cette race de robots.

Mais ils ne le savaient pas encore.

— Ils doivent avoir abandonné le navire, dit L'Émir en surgissant près de Ras. Je pense que nous ne courons aucun risque en nous téléportant à l'intérieur, sans chercher à prendre contact. Si nécessaire, nous nous défendrons. Nous avons nos radiants.

Quand ils se dématérialisèrent, les lumières s'allumèrent dans le navire.

Involontairement, les deux téléporteurs s'écartèrent de quelques pas et cherchèrent à se mettre à couvert car ils pensaient avoir été découverts. Mais il n'y avait personne et nulle voix ne jaillit du néant pour leur ordonner de se rendre.

Il ne se passa absolument rien d'autre. Mais la lumière demeura.

C'était une lumière calme et froide qui semblait venir de partout. On ne voyait aucun corps lumineux. Il faisait tout simplement clair, c'était tout.

L'Émir laissa Ras se charger de leur protection et il vérifia les instruments de mesures extérieures de son spatiandre. Le résultat le surprit.

— Nous avons de la chance, Ras. Quel que soit l'occupant de ce navire, il respire le même air que nous. Nous pouvons ouvrir nos casques.

C'était là une nouvelle réjouissante car ainsi ils prolongeaient leur délai de grâce. Ils pouvaient économiser leurs réserves d'oxygène. Ils fermèrent leurs réservoirs d'alimentation et ouvrirent leurs casques. Mais par prudence ils les gardèrent sur la tête.

La coursive était vide. À droite et à gauche se trouvaient des portes qui devaient conduire à des cabines individuelles. En allant tout droit, on arrivait certainement dans le poste central et celui-ci se trouvait vers la proue.

La porte devant eux se laissa ouvrir sans difficulté. L'Émir passa le premier. Derrière lui, il entendit le cri étouffé de Ras mais il ne se retourna pas. Il voyait lui-même la cause de l'effroi de l'Africain.

Dans le poste central il y avait quelqu'un qui leur tournait le dos.

Il était là, immobile et jambes écartées, le regard posé sur les écrans cathodiques vides et les deux bras légèrement pliés. L'une de ses mains était posée sur le pupitre de commandes, l'autre tenait un instrument d'une forme étrange. À moins que ce ne fût une arme.

L'étranger, dont on ne pouvait voir le visage, était vêtu d'une espèce de combinaison argentée. Une large ceinture à usages multiples lui ceignait les hanches. Elle comportait une grande quantité d'instruments et d'échelles graduées. Dans un holster se trouvait une arme énergétique dont la crosse était en métal. L'instrument dans la main de l'étranger n'était donc pas une arme.

Le radiant prêt à tirer, L'Émir toussota.

L'étranger ne bougea pas.

Tschubai entra également et fit un pas de côté pour pouvoir tirer sans mettre L'Émir en danger. Placé de côté, il put voir le visage de l'étranger.

Il abaissa son arme.

— C'est un robot, souffla-t-il.

L'Émir lui jeta un coup d'œil rapide, s'avança et en un éclair, sortit le pistolet du holster de l'étranger. Il l'examina un instant avant de le glisser dans son propre ceinturon.

Les optiques au regard fixe du robot étaient posées, immobiles,

sur l'un des écrans. Ils ne révélèrent plus la moindre parcelle de vie. Les énergies qui dirigeaient le robot semblaient être épuisées. Peut-être était-il depuis déjà des siècles ou des millénaires, ici, dans le poste central du navire qui errait à travers la Galaxie.

Et le reste de l'équipage ? Peut-être que seul le pilote avait été un robot... ?

L'Émir fit le tour de la machine et l'examina.

Sa ressemblance avec un être humain était stupéfiante et ne pouvait être un pur hasard. Le visage, créé à l'image du constructeur, avait des traits nets, virils, d'une vivacité étonnante. Il aurait tout aussi bien pu être celui d'un Terrien ou d'un Arkonide. Des dents blanches luisaient derrière les lèvres minces. Les sourcils, au-dessus des yeux, étaient foncés et épais. Les cheveux ne commençaient que très haut sur le front ; ils étaient également foncés et un peu frisés.

Les vêtements étaient en fibres métalliques. Leur âge ne pouvait donc pas être déterminé, du moins pas sans analyse de désintégration.

L'Émir rengaina son arme et se mit à examiner le robot plus en détail. Il trouva la plaque dorsale et l'ouvrit. Un rapide contrôle montra que l'accumulateur d'énergie était complètement vide. La construction du robot présentait des ressemblances avec les robots arkonides. Mais cela pouvait être un hasard. Des races intelligentes parviennent tôt ou tard, et parfois aussi après des détours, aux mêmes découvertes. Toutes pensaient logiquement et la logique conduisait aux mêmes résultats. On ne pouvait donc pas tirer de conclusion définitive de la construction d'un robot. En outre, il y avait aussi des différences considérables. L'Émir était persuadé que ce robot n'avait été construit ni par des Terriens, ni par des Arkonides. Ni par quelqu'un d'autre qu'il connaissait. C'était au fond une construction d'un type nouveau malgré les détails familiers que l'on retrouvait dans le secteur positonique.

— Il ne devrait pas exister, à vrai dire, résuma-t-il. Inconnu, si tu me poses la question.

— D'où peut bien venir le navire ?

— Il est sans propulsion. Par conséquent, si nous retraçons sa route à l'envers, nous devrions tomber, avec quelque certitude, sur son système d'origine. La seule question est de savoir depuis quand ce canot est parti. Je propose que nous examinions tout pour être à l'abri des surprises. Même si l'équipage est mort, il peut très bien y avoir des robots disposant encore d'énergie. Le compte de celui-ci est réglé. La pile atomique non plus ne fonctionne plus.

— Je suggère que l'un de nous reste dans le poste central.

— Alors c'est toi qui restes. Je vais visiter le navire. En cas de

danger, je serai immédiatement de retour.

Tschubai hocha la tête.

— Ici tout est calme et assez sûr. Tu es télépathe, moi pas. Il serait donc préférable que ce soit moi qui y aille pour que tu puisses intervenir à tout moment. Tu peux lire mes pensées et apercevoir aussitôt tout danger.

L'Émir inclina la tête, de mauvaise grâce.

— Bon, d'accord, tu y vas. Mais pense vite s'il se passe quelque chose.

— Dans de telles circonstances, ricana l'Africain, je pense toujours très vite.

Il sortit dans la coursive et se mit à fouiller le navire. La première cabine était vide. À la surprise de Tschubai, il n'y avait aucun aménagement. Quelques conteneurs se trouvaient dans un coin. Il en ouvrit un et constata avec étonnement qu'il s'y trouvait un liquide huileux. La moitié du bidon était vide. Sur l'un des murs, il y avait un petit écran ovale, tout aussi éteint que ceux du poste central. Les deux boutons placés au-dessous servaient au réglage.

Ces écrans se trouvaient dans toutes les pièces.

Dans la sixième, Tschubai trouva aussi un robot. Au premier coup d'œil il ressemblait à celui du poste central mais ses vêtements en fibres métalliques avaient une autre couleur. Ils étaient jaune vif. Son armement se composait de deux pistolets à la crosse informe. Tschubai supposa qu'il s'agissait de pistolets énergétiques.

Le robot était lui aussi hors service. Il était assis dans une position nonchalante, derrière un pupitre de contrôle, les yeux fixés sur l'écran éteint, comme s'il avait reçu de là son dernier ordre. Les instruments sur le pupitre étaient inconnus à Tschubai, il ne pouvait qu'en deviner la fonction. Seul un examen technique détaillé apporterait une explication.

Tschubai ne parvenait pas à passer outre au fait que les robots étaient une copie aussi fidèle des êtres humains. Il semblait impossible qu'il y eût une race encore inconnue, présentant les mêmes caractéristiques que les Terriens, mais c'était là une énigme qui ne pouvait être résolue que par la rencontre des constructeurs du navire et des robots.

L'Africain trouva d'énormes magasins. Ils ne contenaient pas de vivres mais seulement des pièces de rechange électroniques ou positoniques. Il trouva même des parties préfabriquées de robots. Sur une étagère il y avait des jambes, sur une autre des bras. Mais les tiroirs avec les têtes étaient particulièrement sinistres. Tschubai fut content quand son inspection fut terminée et qu'il put poursuivre son chemin.

La propulsion se trouvait derrière une lourde porte métallique. Il ne put l'ouvrir. Sans doute n'était-ce possible que depuis le poste central. Ras envoya un message télépathique à L'Émir mais même alors, rien ne se passa. Tschubai décida d'utiliser la force. Il était déjà pratiquement certain qu'il n'y avait aucune créature vivante à bord en dehors de L'Émir et de lui, seulement des robots. Et ceux-ci étaient absolument incapables d'agir.

Avec son radiant réglé au plus fin, il fit fondre la serrure magnétique.

La porte s'ouvrit vers l'intérieur.

Un long hall s'étendait devant Tschubai. Il allait jusqu'à la poupe. Même la forme pointue du fuseau était reconnaissable. Tschubai ignorait ce que Jefe Claudrin avait jadis observé. La nef fusiforme s'était déplacée à vitesse supraluminique, et dans l'entr'espace. Aucune transition par l'hyperespace. Il chercha donc vainement des propulseurs pour une hypertransition mais ils n'existaient pas, pas plus que des convertisseurs pour le vol linéaire.

Le hall était rempli de machines mais elles ne semblaient pas produire les forces impressionnantes qui étaient nécessaires pour un vol supraluminique ou une hypertransition. Elles étaient reliées par d'épaisses conduites. Un point de contrôle les réunissait et les faisait repartir en faisceau. Tschubai supposa que le faisceau conducteur ne réapparaissait que dans le poste central. Supposition qui pour une fois était exacte.

Cette race, dont la civilisation avait été prise en charge par les robots, avait développé l'astronautique à la perfection. Ils ne produisaient pas leurs forces propulsives mais utilisaient les courants magnétiques entre les systèmes stellaires. Et pas seulement les courants magnétiques mais aussi les orbites gravitationnelles et les champs de force cosmiques. Toutes ces énergies étaient captées par des récepteurs fort complexes et exploitées à des fins de répulsion. Les nerfs fusiformes atteignaient presque des vitesses analogues à celles des navires linéaires des Terriens mais elles coûtaient moins et n'avaient pas besoin de leurs propres sources d'énergie. C'était certes la perfection mais c'était aussi la raison pour laquelle les robots ne s'étaient jamais souciés de mettre au point des générateurs d'énergie réellement performants. Il n'était donc pas étonnant qu'un grand nombre de leurs navires ne soient jamais revenus parce que les robots eux-mêmes « mouraient ». Ils n'avaient pas la possibilité de compenser leurs énergies utilisées. Aussi parfaite que fût leur civilisation, l'essentiel avait été oublié.

En hochant la tête, Tschubai erra à travers la salle des machines et s'arrêta finalement dans la poupe. Il avait vu le navire depuis l'espace et savait qu'il n'y avait plus aucune espèce de revêtement. La

forme intérieure correspondait exactement à la forme extérieure.

Le navire ne possédait aucun propulseur traditionnel !

Il ignorait comment L'Émir réagissait à cette constatation car il n'était pas télépathe et ne pouvait donc capter les pensées du mulot-castor. L'Émir serait au moins aussi étonné que lui-même.

Sur le chemin du retour vers le poste central, il s'occupa des cabines et salles du côté droit de la coursive.

Il ne s'attendait pas à découvrir quelque chose de nouveau, mais toujours est-il qu'il arriva dans une salle différente de toutes celles découvertes jusqu'alors.

Le plafond était voûté et restituait une reproduction de la Galaxie. Un petit planétarium en quelque sorte. Quelque part dans le navire il devait encore y avoir des réserves d'énergie comme le prouvait la lumière qui brûlait partout. Les points minuscules des étoiles brillaient aussi. Un trait rouge traversait les constellations étrangères. Il commençait dans la partie occidentale de la Galaxie, traversait le centre et s'achevait à proximité du bord occidental. Cela correspondait à peu près à la position de la flotte impériale quand elle rencontra l'armée des Bienveillants.

Soudain, Tschubai sut ce que signifiait le trait rouge. Il indiquait la route suivie par le mystérieux navire et sa position actuelle.

À peine avait-il achevé sa réflexion que l'Émir se matérialisa à côté de lui.

— Par la Galaxie, Ras ! Sais-tu ce que cela signifie ?

— Comment peux-tu me donner une telle frayeur, L'Émir ? Bien sûr que je sais ce que cela signifie. Nous savons maintenant au moins à peu près où nous nous trouvons et nous pouvons retrouver notre chemin vers la flotte. C'est le meilleur indicateur de route que j'aie jamais vu. Sans doute peut-on procéder aux calculs d'ici. Les résultats sont communiqués au poste central et le commandant prend ses dispositions en conséquence. C'est une chose magnifique.

— La flotte ? (À en juger d'après le ton de voix de L'Émir, la flotte ne l'intéressait plus brusquement.) À vrai dire, je n'y pensais plus beaucoup. Mais si le trait rouge indique effectivement la distance parcourue, nous savons alors d'où il vient. Nous pouvons déterminer avec précision le système d'origine des inconnus qui envoient des navires avec équipages de robots. Peux-tu filmer la coupole ?

— Pas beaucoup de lumière mais ça ira. Les microfilms sont très sensibles.

Le trait rouge ne s'allongeait pas. S'il le faisait, c'était alors dans des proportions si faibles qu'une modification n'était pas perceptible.

En tout cas, sa pointe indiquait la position actuelle de la nef fusiforme.

Tschubai fit quelques prises de vue. Générales et partielles.

— Je crois, dit-il ensuite lentement, qu'il est temps que nous trouvions le central radio.

— Il se trouve près du poste de commandement, Ras. Mais je crains qu'il ne nous soit pas d'une grande utilité. Les accumulateurs énergétiques sont vides.

Ils quittèrent le planétarium. Tschubai voulait vérifier l'affirmation de L'Émir car tout dépendait d'une liaison radio avec la flotte impériale. S'ils ne parvenaient pas à l'établir, seules des cartes stellaires pourraient les aider, or il ne semblait pas y en avoir sur ce navire. Le vol s'était effectué soit à vue, soit en s'en remettant à l'indication automatique de route du planétarium.

Les accumulateurs étaient effectivement vides. Les puissantes installations radio étaient là, éteintes et inutiles. Leur construction rappelait celle d'un hypercom mais de nouveau, cela n'avait rien d'extraordinaire. Toutes les races astronautes avaient développé les communications radio supraluminiques car le principe de l'hypercom était basé sur les mêmes lois naturelles que celui de l'hyperpropulsion.

— Il doit bien y avoir de l'énergie dans ce maudit rafiot ! grogna L'Émir, en colère. Après tout, le système de régénération de l'air fonctionne encore. Et il ne peut pas fonctionner sans énergie. Continuons donc nos recherches. Qui cherche, trouve.

Il se trompait.

Ils ne trouvèrent rien. Un faible courant d'air frais sortait constamment des puits de ventilation mais ils ne découvrirent pas d'où il venait, ni comment il était produit. Il ne leur vint pas à l'idée que quelqu'un pouvait utiliser le rayonnement énergétique des étoiles. Cela était logique quand on savait comment la race inconnue propulsait ses navires, mais cela, Tschubai et L'Émir l'ignoraient aussi.

— Je crains, dit Tschubai, qu'il ne nous reste qu'une solution. Nous devons tenter de déterminer notre position dans le planétarium. Il ne devrait pas être difficile de déterminer la position de la flotte. Tu sautes dehors, sur la coque, et tu vérifies mes données. Appelons provisoirement « Orient » le soleil jaune en question. Il ne peut être à plus de dix ou vingt années-lumière. Si nous le trouvons, nous parviendrons facilement à franchir la distance d'un bond.

— Oui, si nous le trouvons !

— Nous n'avons pas d'autre solution que d'essayer.

Pour pouvoir communiquer, ils branchèrent leurs appareils radio. L'Émir, debout sur la coque, regarda autour de soi. Le spectacle habituel. La poupe était dirigée vers la concentration d'étoiles de la Voie lactée que le navire avait dû traverser, un temps indéterminable

plus tôt. La proue était pointée vers les secteurs limitrophes du côté oriental. Pour le moment, le navire se trouvait dans une zone pauvre en étoiles. À droite, à quelques années-lumière de distance, un soleil rouge, gigantesque, brillait.

— Oui, dit Ras quand L'Émir lui eut fait part de ses impressions, le soleil rouge se voit ici aussi. Il est à droite de l'endroit où s'achève la ligne rouge. C'est donc correct. Cherche une étoile jaune. À mon avis, à peu près à gauche de la proue. Dans le planétarium il y a deux soleils jaunes à proximité. L'un d'eux devrait être à quarante années-lumière, l'autre à douze. Celui-ci est plus petit, à peu près la taille de Sol. Cela pourrait être Orient.

Au bout de quelques minutes, L'Émir répondit :

— Trouvés ! Une petite étoile jaune à gauche de la proue. L'autre est plus loin et se trouve tout à fait à gauche. Je crois que nous pouvons éliminer celle-là.

Après une courte pause il ajouta :

— Mais nous ne pouvons être certains que c'est bien Orient.

— Si, nous pouvons l'être.

Tschubai examina la reproduction de la Galaxie et tenta de reconstruire les événements ; il trouva finalement le soleil sur la planète duquel ils avaient vécu leur singulière aventure. Il le relia au centre de la Galaxie et allongea la ligne vers l'est. Il tomba alors sur trois étoiles qui de ce point de vue-ci ne formaient certes pas une constellation mais qui, vues d'une autre direction, pouvaient très bien représenter le triangle qui leur avait d'abord servi de repère. Quand ce fut fait, Tschubai compara la position des trois étoiles avec celle d'Orient.

Une erreur était pratiquement exclue.

— Eh bien ? demanda L'Émir.

— La petite étoile jaune est Orient. La flotte en est seulement éloignée de deux mois-lumière. Reviens ici.

Dans le poste central, L'Émir ôta son casque.

— Je suis angoissé à l'idée de ce saut. On déjeune avant ?

Ils sortirent la viande rôtie de leurs spatiandres et mangèrent, L'Émir avec une répugnance manifeste.

Il examinait soigneusement la viande après chaque bouchée, la mâchait péniblement et ensuite déglutissait avec des haut-le-cœur.

— Bizarre structure de fibres, murmura-t-il ensuite en hochant la tête et avec l'expression de quelqu'un qui serait plongé jusqu'au cou dans une fosse à purin. Quelle espèce de bête cela a-t-il pu être ?

Tschubai préféra ne pas répondre. Il ne voulait pas se couper l'appétit à lui aussi car il savait que tout apport d'énergie était

maintenant important pour leur corps. Dans une heure ou deux, ils pourraient risquer le grand saut.

L'Émir avala la dernière bouchée, s'allongea sur le sol et croisa les bras sous sa tête.

— Vois-tu une objection à ce que je fasse une petite sieste ?

Tschubai hocha la tête et se leva.

— Dors tout ton soûl. Je vais encore faire une tournée dans le navire. Peut-être découvrirai-je quelque chose.

Personne ne croira notre histoire. Mais nous avons le film. Je vais encore faire quelques prises de vue.

— Tu peux faire ce que tu veux, grogna le mulot-castor, généreux, et il ferma les yeux.

Tschubai le laissa et se rendit de nouveau dans la salle des machines pour enregistrer toute l'installation sur microfilm. Il filma aussi les différents types de robots qui, immobiles, persévéraient à leur poste et semblaient attendre la fin des temps.

Il n'oublia pas une seule pièce. D'un point de vue général, c'était le film le plus intéressant qu'il ait jamais tourné et il était impatient de voir ce que Rhodan dirait.

Quand il quitta le planétarium et ferma la porte derrière lui, un robot jaune se tenait dans la coursive. Il tenait un radiant à la main.

La gueule de l'arme était juste devant les yeux du téléporteur et il ne bougea pas.

CHAPITRE VI

Le moral de Reginald Bull subissait de fortes fluctuations.

Depuis des heures déjà, il repoussait, avec ses deux mille navires, les attaques presque incessantes des Bienveillants, qui étaient manifestement décidés à empêcher la flotte impériale de poursuivre sa route vers Orient. Cinq cents unités tout au plus avaient suivi l'escadre de Rhodan. Le reste s'occupait de Bully et de ses deux mille vaisseaux.

Une Gazelle conduisit Bully à bord de l'*Amarilla*. Quand il fut dans le poste central, une communication par hyperondes lui apprit que Rhodan et Atlan avaient traversé le système des Bienveillants et mettaient le cap sur la Terre.

Sur l'écran, on apercevait un seul navire des Bienveillants. Il était stationnaire et ne participait pas aux combats.

— C'est lui, dit le major Prescott en montrant le bloc informe de molkex. C'est là-dedans que doivent être Tschubai et L'Émir, si le diable ne s'en est pas mêlé.

Bully examina le navire étranger en haussant les sourcils. Son inquiétude pour les deux amis était mêlée de colère à l'égard des Bienveillants. S'il était arrivé quelque chose aux deux téléporteurs, les inconnus n'auraient qu'à bien se tenir ! Car il n'aurait pas de paix qu'il n'ait vengé leur mort.

Prescott raconta l'attaque par le bioposi et l'étrange phénomène lumineux. Bully ne put certes pas en tirer grand-chose mais compte tenu de la passivité du navire de molkex, on pouvait supposer qu'il avait été endommagé. Du moins ses propulseurs.

— Avez-vous déjà essayé de prendre contact avec lui, major ?

— Avec la nef de molkex ? Non, commandant. Je n'en avais pas reçu l'ordre.

Bully réfléchit. Quelque chose s'était produit dans le navire, c'était pratiquement sûr. Ce n'était pas sans raison qu'il restait tout à fait passif dans l'espace. Mais s'il n'était pas endommagé, pourquoi le commandant agissait-il de la sorte ? Il posa la question à Prescott et fut surpris d'apprendre que la nef étrangère n'avait pas participé au combat, même avant le tir bioposi.

Cela changeait considérablement les choses.

Il était clair que le mystérieux navire avait été chargé, dès le début, d'une tâche bien précise. Et c'était justement à bord de ce navire que les deux téléporteurs avaient sauté !

— Choisissez trois hommes, major. Des hommes de confiance et

courageux. Avec eux, je veux tenter de monter à bord de la nef de molkex.

— Vous... vous voulez... ?

— Avez-vous ces trois hommes, major ? Bon, je les attends dans le sas. Armure de combat, armement classique et un radiant énergétique lourd. Vous avez bien une armure pour moi, n'est-ce pas ?

Bully ne savait pas lui-même très bien comment il ferait pour pénétrer à l'intérieur de la nef mais il ne pouvait rester là à ne rien faire alors que L'Émir et Ras étaient peut-être en danger de mort et attendaient des secours. À sa place, Rhodan n'agirait pas autrement.

Quand les trois hommes le rejoignirent dans le sas, il comprit, d'un regard, que c'étaient exactement ceux qu'il lui fallait pour une telle opération risquée.

— Lieutenant Marot, sergent Karowski et sergent Delmonte, à vos ordres, dit l'un d'eux.

Delmonte portait le radiant lourd qui pesait plus de vingt-cinq kilos. Il possédait sa propre source d'énergie, l'incomparable pile atomique arkonide. Ces radiants étaient utilisés pour écarter de gros obstacles ou faire fondre des murs d'acier. Il n'y avait pas de métal capable de leur résister.

Tout au plus le blindage de molkex.

— Merci, lieutenant. Je suppose que vous êtes au courant de la mission, alors ne perdons pas de temps. Allons-y !

Quand le sas eut été vidé de son air, la lourde écoutille extérieure s'ouvrit. Le navire du molkex était à moins de cinq cents mètres de là. Il ne bougeait pas. Pas un mouvement ne révélait qu'il y avait de la vie à l'intérieur.

Un piège ?

Un piège pour capturer des hommes ? Les Bienveillants s'intéressaient certainement à l'aspect de leurs adversaires.

Bully sortit dans le néant et brancha son générateur. Lentement, il se dirigea vers la nef étrangère. Ses trois compagnons le suivirent.

Ils se posèrent avec une légère secousse, sur la coque irrégulière.

— Nous y sommes, dit Bully dans son micro pour informer Prescott. Maintenant nous allons essayer de percer la coque avec le radiant. Si nous n'y parvenons pas, nous devons détruire l'une des écoutilles.

Bully aurait pu commencer par là.

Le rayon éblouissant du chalumeau fit jaillir des étincelles sur la masse de molkex mais ne fit aucun dégât. L'énergie s'écoula de tous côtés et perdit rapidement tout effet. Le molkex ne bougea pas.

Sur le côté, le navire avait de nombreux hublots ronds. Ils étaient transparents et heureusement, ils n'étaient pas en molkex. Bully utilisa

le radiant et cette fois-ci il eut de la chance.

Certes, le brusque courant d'air arracha les hommes de la coque et les envoya dans l'espace mais leurs propulseurs individuels les ramenèrent. Ils entrèrent par le hublot découpé. Un champ gravitationnel créait une pesanteur artificielle à l'intérieur du navire.

Prudemment, Bully ouvrit la porte de la coursive. Il le fit en posant simplement une main sur le bouton rond et en essayant de le tourner. Certes, le bouton ne tourna pas mais la porte s'ouvrit cependant. Sans doute que le bouton captait la chaleur du corps et la transmettait. La moindre décharge thermique suffisait à actionner la serrure.

La coursive était large et vide. Bully ne vit pas une seule porte.

Quand les quatre hommes furent dans la coursive, la porte derrière eux se referma. Cela se produisit sans bruit car dans le couloir non plus, il n'y avait plus d'air.

Au même moment, la voix de Prescott retentit dans leurs haut-parleurs, forte et agitée.

— Le navire... il appareille ! Que s'est-il passé ?

Bully aurait bien aimé le savoir mais il n'avait guère le temps d'y réfléchir. Ainsi donc c'était bien un piège ! On avait attendu qu'ils montent à bord et maintenant le navire prenait la fuite.

Il se retourna pour regagner la cabine en courant et alors seulement il vit que, de ce côté-ci, la porte n'avait pas de bouton thermique. Il était donc impossible de retourner rapidement dans la cabine.

— Restez derrière nous, Prescott ! Ne nous quittez pas des yeux, en aucun cas. Il se peut que nous quittions le navire rapidement et sans avertissement, vous devrez alors nous repêcher.

— J'entame la poursuite, commandant. Le navire vole en direction d'Orient. La flotte ennemie se rassemble.

— Ils semblent n'avoir attendu qu'une chose : que quelqu'un tombe dans le piège. Je me demande pourquoi ils n'ont pas réagi ainsi pour L'Émir et Tschubai. Peut-être que les deux mutants ne sont jamais arrivés jusqu'ici ?

Sa question resta sans réponse.

Le navire devait avoir un équipage sinon il n'aurait pu prendre la fuite maintenant. Ses trois compagnons et lui allaient voir les Bienveillants, peut-être seraient-ils les premiers hommes après tout. Mais peut-être aussi que Tschubai et L'Émir étaient prisonniers. Dans ce cas ils devaient d'abord être libérés.

— Karowski, vous accompagnez le lieutenant Marot en direction de la poupe. Ne vous laissez pas surprendre, mais tirez si vous êtes

attaqués. Si L'Émir est à bord, il est déjà au courant de notre présence car il est télépathe. Nous nous retrouverons ici. Si Delmonte et moi ne sommes pas là, vous avancerez en direction du poste central.

Bully aida Delmonte à porter le lourd radiant. Dans la main gauche il tenait sa propre arme. La coursive était toute droite jusqu'à la proue. Maintenant on voyait aussi quelques portes à droite et à gauche. Elles étaient moins nombreuses qu'on aurait pu s'y attendre compte tenu de la taille du navire. Aucune d'elles ne possédait de bouton pour l'ouvrir.

— Si l'accélération reste constante, vous atteindrez la vitesse lumineuse dans quinze minutes environ, dit la voix de Prescott.

— En cas de nécessité, nous descendrons avant, répondit Bully et il accéléra le pas.

Une fois dans l'entr'espace, ils ne pourraient plus descendre.

Ils ne rencontrèrent personne et quand ils furent devant la porte de proue, Bully vit, avec soulagement, qu'elle possédait de nouveau un bouton. Il fit un signe à Delmonte. Le sergent posa le radiant et sortit son arme. Bully posa la main sur le bouton et attendit que le mécanisme réagisse.

Puis il ouvrit la porte d'un coup et bondit en avant.

Son regard tomba dans une salle semi-circulaire pleine de tableaux et d'écrans.

La salle était vide. Personne n'était en vue.

Les Bienveillants ne pouvaient tout de même pas être invisibles !

Prudemment, il avança encore. Les écrans auraient aussi bien pu se trouver sur un astronef terrien. Les tableaux de contrôle cependant présentaient quelques différences qui signalaient une anatomie étrangère. Bully se garda d'en tirer des conclusions. L'expérience avait prouvé que de ce point de vue on ne pouvait être assez prudent.

— Le navire n'a pas d'équipage, dit-il, afin que Prescott et les deux autres puissent l'entendre. Un piège préparé spécialement pour nous. Mais cela ne résout toujours pas la question de savoir où se trouvent les deux téléporteurs.

— Nous devrions mettre le grappin sur le navire, suggéra Delmonte. Nos techniciens...

— Nous n'avons pas le temps. Encore dix minutes. Lieutenant Marot, avez-vous pu découvrir quelque chose ?

— Rien, commandant. Aucune trace des téléporteurs.

— Vitesse : 0,8, commandant ! lui rappela Prescott.

Bully jeta encore un regard aux rangées d'instruments et aux écrans éteints puis il fit demi-tour et donna à Delmonte le signal du départ. Ils ramassèrent le radiant lourd et parcoururent la coursive en

sens inverse. De l'autre extrémité, Marot et Karowski venaient à leur rencontre. Leurs visages exprimaient la déception.

Bully regarda sa montre.

— Si nous nous hâtons, nous y parviendrons encore. Vite, Delmonte. Nous devons découper la porte.

Ce fut une tâche difficile mais finalement ce fut fait. Les armures de combat les protégeaient de la chaleur terrible. L'un après l'autre, ils se glissèrent par le hublot. Dehors, rien n'avait apparemment changé mais Bully reconnut la légère distorsion des contours de l'*Amarilla*. Ils approchaient donc de la vitesse de relativité. Les constellations paraissaient légèrement décalées mais cela pouvait très bien être une illusion. Personne ne connaissait les constellations de ce secteur spatial avec une grande précision.

Ils s'écartèrent de la coque de molkex et se dirigèrent vers l'*Amarilla*. Ce n'est qu'alors qu'ils remarquèrent à quel point l'accélération du navire de molkex était grande. Il s'éloignait à toute allure en direction d'Orient.

Les quatre hommes eux-mêmes n'accéléraient plus. L'*Amarilla* s'approcha. Le sas était encore ouvert et ils y entrèrent. Bully poussa un soupir de soulagement quand la cloison extérieure se referma et que l'air afflua dans le sas. Il ôta son casque, retira l'armure de combat et remercia ses trois compagnons.

Dans le poste central, le major Prescott l'accueillit avec un visage grave.

— Je regrette, commandant. La flotte des Bienveillants se retire. Que devons-nous faire ? Les ordres de Rhodan disent de ne pas la suivre.

— Nous ne pouvons absolument rien faire. Les téléporteurs ne sont pas dans le navire-piège. Ils ont dû rater leur téléportation. Cela arrive. Mais pourquoi ne sont-ils pas alors revenus aussitôt ? Peut-être flottent-ils quelque part dans l'espace et ne nous retrouvent plus. La portée de leurs émetteurs est faible. Deux années-lumière peut-être, guère plus. Nous devons les chercher.

— Où cela ?

Bully haussa les épaules.

— En direction du centre. Si Tschubai et L'Émir se sont égarés et ne nous retrouvent plus, il ne leur reste qu'une solution : se tenir dans la direction du centre galactique. De là-bas ils trouveront peut-être une base ou une planète habitée. Nous allons donc faire demi-tour, nous éparpiller et former une chaîne. Vitesse supraluminique pour de brèves périodes puis nous repasserons sous le seuil lumineux. La distance entre les navires ne doit pas excéder une année-lumière. Par ailleurs, étagement en altitude ! Transmettez les ordres, major.

L'opération commence dans dix minutes. Nous ne devons plus perdre de temps car les réserves d'air des téléporteurs sont limitées. Ils n'en ont plus que pour vingt heures environ.

Nul ne pouvait voir sur le visage de Bully, ce qui se passait en lui. Il devait maintenant s'attendre à ne plus jamais revoir son petit ami L'Émir. S'il était tombé entre les mains des Bienveillants, la perspective de le revoir vivant existait tout de même. Mais si Ras et lui flottaient quelque part dans l'espace, épuisés, vidés, loin de tous les systèmes solaires connus et sans possibilité d'orientation, les chances de les sauver étaient pratiquement nulles.

Et pourtant, Bully engagea la plus grande opération de recherches qu'il y ait jamais eu dans la Voie lactée.

Deux mille navires se déployèrent comme des tirailleurs et pénétrèrent dans l'entr'espace en direction de l'amas stellaire laiteux. La distance entre les navires était d'une année-lumière.

Sur place il ne resta plus que quelques croiseurs de reconnaissance rapides qui orbitaient autour du système des Bienveillants, à grande distance, et qui avaient pour tâche supplémentaire de chercher les deux téléporteurs.

Bully resta à bord de l'*Amarilla*.

Sans trouver le sommeil, ni la paix, il resta près du major Prescott, les yeux fixés sur l'immensité du néant où seules quelques étoiles scintillaient.

L'Émir devait être là-bas, quelque part dans le vide. Point minuscule, plus précieux que mille étoiles.

Sans L'Émir, Bully le savait, sa vie perdrait tout attrait.

CHAPITRE VII

Quand L'Émir dormait, il ne captait pas de pensées, même quand elles étaient aussi désespérées que celles qu'émettait alors Ras Tschubai.

L'Africain avait le regard fixé sur la gueule noire d'une arme étrangère dont il ne savait ni comment elle agissait, ni ce qu'on pouvait en faire.

L'arrivée inopinée du robot était la surprise la plus désagréable qu'il pouvait imaginer. Comment était-il possible que l'un d'eux fût encore actif alors qu'il n'y avait plus d'énergie dans ce navire ?

Il vit les lentilles du robot bouger légèrement. Il vivait donc ! Peut-être que les accumulateurs s'étaient un peu rechargés après des années, ou des millénaires d'inactivité. Mais quelle que fût la cause de ce réveil soudain, le robot était là, l'arme pointée sur lui.

Tschubai n'était pas un lâche. Il aurait rivalisé avec n'importe quel adversaire. Même un robot. Mais ce robot-ci appartenait à une civilisation inconnue. Nul ne pouvait savoir ce dont il était capable et s'il était soumis aux lois fondamentales de la robotique d'Asimov qui s'appliquaient dans presque toutes les civilisations.

Tschubai ne bougea pas et attendit. Peut-être une chance s'offrirait-elle à lui, de plonger sous les bras de ce sinistre adversaire et de se retrancher dans le poste central. Et avec L'Émir, il trouverait une solution. Il n'osa pas se téléporter car pour cela il lui fallait se concentrer et donc être moins attentif à ce que faisait le robot – or il ne pouvait justement pas risquer cela maintenant.

La main libre du robot se déplaça lentement et pesamment. Elle saisit la crosse du radiant de Tschubai et sortit l'arme du holster. Il se produisit alors une chose étrange. À peine le robot eut-il l'arme du téléporteur dans la main qu'il laissa tomber la sienne. Et maintenant c'était l'arme de Tschubai qui était pointée sur lui.

Il réfléchit en un éclair. Il n'y avait qu'une explication logique à la réaction du robot. Ce dernier l'avait menacé avec une arme vide et inutile. Et ce geste pesant ! Les réserves énergétiques du robot devaient être très faibles. Elles suffisaient à peine à le faire bouger.

Tschubai vit le doigt métallique se recourber sur la détente. Maintenant ce n'était plus le moment d'argumenter et d'hésiter. Le robot voulait le tuer.

Il se laissa tout simplement tomber, roula sous les bras de l'adversaire et se remit sur pied d'un bond. Il s'arrêta, hors d'haleine, et regarda ce que faisait l'autre :

Les gestes et réactions du robot étaient en fait tellement lentes que l'on pouvait presque supposer qu'il vivait dans un autre niveau temporel.

Peut-être était-ce le cas ?

Non, il était beaucoup plus vraisemblable que ses réserves énergétiques étaient simplement trop faibles pour qu'il puisse bouger à la vitesse normale. Peut-être même que son secteur de logique était en panne et qu'il attaquait tout ce qui croisait son chemin.

En tout cas il s'était retourné et levait de nouveau l'arme pour éliminer Tschubai. L'Africain passa devant lui en courant et atteignit tranquillement la porte du poste central. Il referma la porte derrière lui. Il réveilla L'Émir, sans ménagements.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le mulot-castor en se frottant les yeux. On ne peut donc pas faire une petite sieste sans être...

— Dehors il y a un robot. Il a voulu me tuer.

L'Émir se redressa brusquement. Toute fatigue disparut de ses yeux. Sa main montra la porte.

— Là, dehors ? (Il hocha la tête.) Es-tu sûr que tu n'as pas rêvé ? Un robot ? Ici, dans ce navire ?

— C'est un vaisseau avec un équipage de robots, lui rappela Tschubai. Qu'y a-t-il de plus naturel que d'en rencontrer un ? Et il m'a pris mon radiant.

— Par-dessus le marché monsieur se laisse prendre son arme ! Quand Rhodan le saura, il...

— Rhodan ne doit pas le savoir... Toutefois, je serais content que nous ayons la chance de pouvoir le lui raconter. Mais jusqu'à présent il ne semble pas que nous puissions jamais raconter notre aventure à quelqu'un.

L'Émir se fit relater l'événement avec précision, puis il dit.

— C'est très clair ! Ce gaillard s'est désactivé pour économiser l'énergie. Un organe sensoriel positonique l'a averti quand nous sommes montés à bord. Il s'est alors mis en route et t'a pris ton radiant. Que faisons-nous maintenant ?

— Si les autres robots se réveillent aussi et...

— Nous devons nous y attendre. Pourquoi ne t'es-tu pas téléporté ?

— J'étais trop effrayé, avoua Tschubai.

— Alors regarde comment on fait, déclara L'Émir d'un air protecteur et il se dirigea vers la porte pour l'ouvrir. Il jeta prudemment un coup d'œil dans la coursive.

— Il est là derrière. Je l'envoie s'écraser contre le plafond ou je l'utilise comme bélier ? Tu as le choix.

Les tours de force télékinésiques de L'Émir étaient célèbres mais pour le moment, Tschubai n'avait aucune envie d'assister à une démonstration.

— Contente-toi de lui prendre mon radiant, si tu le peux, suggérait-il astucieusement.

— Si je le peux !

L'Émir lui jeta un regard courroucé puis concentra toute son attention sur le robot qui, paraissant s'apercevoir seulement maintenant de leur présence, se retourna lentement. Il leva la main tenant le radiant.

— Regarde bien ce qui va se passer !

Ce qui se produisit aurait fait l'effet d'un miracle à un profane mais Tschubai s'y était attendu. Un télékinésiste est capable de bouger la matière grâce à ses forces psi, et à grande distance. Et L'Émir était le meilleur télékinésiste qui ait jamais existé.

L'arme échappa à la main du robot et plana à travers la coursive, vers Tschubai qui l'attrapa au vol et l'agrippa fermement.

— Bien joué, petit. Maintenant ce gaillard est sans défense car son propre pistolet est vide. Plus d'énergie.

— Je le tiens solidement, dit L'Émir qui veillait à ce que le robot ne puisse bouger. Nous pouvons aller vers lui. Peut-être sera-t-il assez aimable pour nous dévoiler certaines choses. Si seulement nous avions un transformateur de symboles !

— Il ne nous servirait sans doute à rien.

Le robot les regarda venir, les yeux fixes. Son cerveau positonique ne semblait pas pouvoir comprendre les événements. Il possédait encore de l'énergie mais quelque chose d'invisible l'empêchait de bouger.

— Te voilà épaté, hein ? (L'Émir s'arrêta devant lui. Du pied il poussa le pistolet tombé par terre. Il relâcha son emprise télékinésique. Le robot ne bougea pas.) Tu es sans doute une espèce de réserve en cas de nécessité, n'est-ce pas ? Le seule d'entre vous à avoir encore un peu de jus dans le coffre. (Furieux, L'Émir se mit les poings sur les hanches.) Eh bien, ouvre donc la bouche ! À moins que tu ne puisses parler ? Alors, ça vient ?

Mais le robot garda le silence. Ses yeux étaient animés mais ses lèvres ne bougeaient pas. Son visage resta inexpressif.

— Ça ne sert à rien, dit Tschubai. Laisse-le ; au fond, il est inoffensif.

— Oui, mais seulement parce qu'il n'a pas d'arme.

Nous devons nous attendre à ce qu'il se rue sur nous avec n'importe quoi. Il a voulu te tuer.

Tschubai allait répondre quand il entendit de faibles signaux dans son minicom activé en permanence. Comme jusqu'à présent un silence complet avait régné dans ces appareils et que dans cette partie-ci de la Galaxie, il n'y avait pas de parasites, ces signaux ne pouvaient avoir qu'une seule cause : quelqu'un appelait sur leur fréquence.

— Commute ! cria L'Émir qui avait entendu lui aussi. As-tu commuté ? Ils appellent !

D'un geste de main rapide, Tschubai passa sur émission et envoya le signal de détresse convenu. Puis les deux mutants écoutèrent en retenant leur souffle. Mais la distance devait être encore trop grande. Ils ne reçurent pas de réponse. Mais les bruits continuaient.

Ils devinrent de plus en plus nets puis une voix humaine leur arriva. Elle répétait constamment une seule et même phrase :

— Astroflotte A appelle téléporteurs. Répondez !

Quand L'Émir eut entendu cette phrase deux fois, avec une intensité sonore différente et à des moments différents, il sut que l'émission provenait de deux navires qui étaient à grande distance l'un de l'autre. Il commença à deviner ce qui s'était passé.

— Allez, on file, cria-t-il sans prêter davantage attention au robot. Nous devons sortir sur la coque. Avec nos faibles émetteurs, nous ne passerons pas de l'intérieur du navire.

Ils fermèrent leurs casques et se téléportèrent à l'extérieur de la nef fusiforme. Autour d'eux il n'y avait que le néant et les étoiles. Mais la voix dans leurs récepteurs était maintenant plus forte. Ras Tschubai répondit et regretta de ne pouvoir donner leur position. En quelques mots il relata ce qui s'était passé et conseilla de chercher un navire errant, en forme de fuseau.

Cette fois-ci, la réponse leur parvint claire et nette :

— Dieu soit loué (C'était la voix de Bully.) Vous êtes vivants... ?

— Tu pourrais difficilement t'entretenir avec des morts, zézaya L'Émir. Ah ! que c'est bon d'entendre ta voix ! Où êtes-vous ?

— Nous relevons votre position. Vous êtes à tout juste quatre semaines-lumière. Nous pourrions être là dans dix minutes.

— Prenez votre temps ; le principal, c'est que vous nous ayez trouvés. Nous pensions déjà que cette fois-ci notre compte était réglé. Nous avons encore pour quinze heures d'oxygène.

— Nous passons maintenant en vol linéaire. À dans dix minutes donc.

Ce furent dix longues minutes.

Elles furent trop longues de cinq minutes. Tschubai et L'Émir n'étaient pas retournés à l'intérieur mais étaient restés sur la coque. Ce fut leur plus grosse erreur car le robot activé avait suffisamment de

réserve d'énergie pour rendre un dernier service à sa race. Il se traîna dans le poste central et brancha la propulsion stellaire. Ce fut son dernier geste. Quand le collecteur stellaire se brancha sur les champs de force cosmiques et dirigea les énergies dans l'installation, le robot était à côté du commandant et ne bougeait plus. Ses batteries étaient vides. Ce n'est qu'au cours des années suivantes qu'elles se rechargeraient légèrement car un peu d'énergie filtrait toujours à travers la coque et parvenait à l'accumulateur automatique.

L'Émir et Ras sentirent la secousse, même si l'accélération était elle-même imperceptible.

— Le navire... il appareille !

— Le robot ! Sacrebleu, nous aurions dû le détruire !

L'Émir saisit la main de l'Africain.

— Allez, on file d'ici ! Nous ne devons pas changer de position sinon Bully ne nous trouvera pas.

— Mais l'astronef ! Si nous le perdons...

— L'astronef est sans importance ! Allez, téléporte-toi ! Une seconde-lumière dans l'ancienne direction !

Quand ils se rematérialisèrent, la nef fusiforme n'était plus qu'un point minuscule. Elle s'éloignait rapidement et disparut alors entre les étoiles.

— Maintenant nous sommes aussi avancés qu'avant, grogna Tschubai. Cet astronef et son système de propulsion auraient certainement intéressé Rhodan. On dirait bien qu'il y a encore plusieurs empires stellaires dans notre Galaxie dont nous ignorons tout.

— La Voie lactée est vaste et nous n'en connaissons qu'une petite partie. Les Bienveillants d'abord ! Quand ceux-là seront oubliés, nous nous occuperons des robots.

— Oui, si nous les trouvons.

Ils se turent. Ils attendirent que leurs sauveteurs reviennent dans l'espace normal et apparaissent à leurs yeux. Mais cela dura encore deux minutes avant que la voix de Bully ne retentisse dans leurs récepteurs :

— Où êtes-vous ? Répondez. Nous ne voyons aucun navire.

— Vous ne pouvez pas non plus en voir car il a déjà repris sa route. Nous n'avions que deux solutions, partir avec lui ou descendre. J'ai préféré descendre sinon tu aurais pu chercher des bulles. Alors, est-ce que vous nous voyez maintenant ?

— Non, mais vous devriez bientôt voir l'*Amarilla*.

Ils l'aperçurent quelques secondes plus tard et purent se téléporter.

Bully ne put cacher entièrement son émotion en les revoyant. Il

avait les yeux humides. L'Émir le remarqua mais renonça à la plaisanterie qu'il avait déjà sur les lèvres. Il savait que les hommes étaient des créatures étranges. Ils ne supportaient pas qu'on se moque de leurs sentiments, surtout pas quand ils étaient pris d'un accès d'humeur sentimentale.

En silence, il se dirigea vers Bully, se haussa sur la pointe des pieds et enlaça le ventre de son ami dans ses bras. Il ne put aller plus haut. Bully se pencha vers lui et le prit dans ses bras.

— Eh bien, petit, es-tu content de revoir ton vieil ami ?

— Très content, Bully. Je ne puis te dire à quel point je suis content.

— Je ne sais ce que j'aurais fait si...

— Bon, très bien, n'en parlons plus. Mais je ne sais toujours pas comment tout ceci est arrivé. Nous nous sommes bien téléportés. Nous étions dans le navire des Bienveillants et...

Ras Tschubai l'interrompt :

— C'est une histoire compliquée et peut-être ne la comprendrons-nous jamais complètement. Il est établi que notre téléportation nous a conduits dans le domaine du rayonnement moléculaire quintidimensionnel du molkex. Nous avons été transformés. Les nids-d'abeilles, L'Émir, c'étaient des molécules ! Les molécules du blindage de molkex ! Les lampes, c'étaient des atomes ! Et ensuite il s'est produit un choc énergétique et nous avons été projetés à travers l'hyperespace. Je crois que nous étions aussi petits qu'une molécule. La lumière nous a emportés. À travers l'hyperespace, nous avons atteint, peu de temps après, ce soleil qui est maintenant devenu une nova. La planète avec les monstres... elle n'était pas si grande que cela. C'était nous, L'Émir, qui étions si petits. Nous avons rencontré des unicellulaires et une amibe mais ils nous sont apparus comme des monstres énormes car ils étaient plus grands que nous. Ce n'est que l'éruption solaire qui nous a transformés et redonné notre forme normale. Peut-être que cela a quelque chose à voir avec le fait que nous avons atteint ou dépassé la vitesse lumineuse sans les moyens ou les conformateurs temporels appropriés.

Bully avait écouté en silence. Il inclina lentement la tête.

— Ce serait une explication. Mais ce sera le travail des scientifiques de trouver une réponse définitive. Le principal, c'est que vous soyez en vie. Les Bienveillants ont eu de la chance.

L'Émir glissa en bas des bras de Bully et demanda à Ras :

— Et la bête que nous avons abattue ? Qu'est-ce que c'était ?
Tschubai ricana.

— Un microbe, je suppose. Peut-être l'agent pathogène d'une maladie.

L'Émir le regarda d'un air furieux.

— Nous avons fait griller et mangé un microbe ? C'est incroyable ! C'était certainement l'agent pathogène de la maladie du sommeil car ensuite j'ai ressenti une lassitude effroyable.

Bully se mit à rire. C'était la réaction naturelle à la longue période de tension et l'idée que L'Émir ait fait griller et mangé le microbe de la maladie du sommeil l'amusait énormément.

— J'aimerais savoir ce qu'il y a de drôle ! Toi, gros ventru, tu ne pourrais bien sûr pas être rassasié avec un microbe. Il te faut au moins un bœuf pour le petit déjeuner. Toujours est-il que nous avons pu jeter un coup d'œil dans le microcosme – tu n'as pas encore pu le faire, toi. Ce ne serait d'ailleurs pas possible. Même réduit mille fois, tu serais encore trop gros !

Bully riait toujours. Il sentit l'énorme tension nerveuse à laquelle il avait été soumis diminuer. La pression dans son cerveau recula. L'Émir était de nouveau là et c'était la seule chose qui comptait. L'Émir, cette chère créature énervante, épouvantable et au cœur d'or. Son ami.

— Arrête, petit, ça va. Tu as raison. (Bully redevint sérieux, aussi difficile que cela lui fût.) Et le navire de robots ? Comment l'avez-vous trouvé ?

Tschubai raconta l'affaire, brièvement et objectivement. Et il conclut :

— Nous n'avons trouvé aucune créature organique sur ce navire. Elles doivent être mortes depuis longtemps déjà. Seulement je ne comprends pas pourquoi le navire se promenait à une vitesse inférieure à celle de la lumière alors qu'un robot sénile pouvait à tout instant le faire accélérer. Un mystère entoure cet astronef et je suis curieux de savoir quand nous en rencontrerons de nouveau un appartenant à cette race.

— Pour le moment nous avons d'autres soucis, dit Bully. Les Bienveillants ! Les annélidés et les acridocères ! Le Deuxième Empire ! Nous devons faire quelque chose sinon nous allons être surpris. Les Bienveillants menacent indirectement l'Empire Uni. Il nous faut arriver à un accord avec eux, ou nous devons trouver un moyen de percer le blindage de molkex.

Pendant ce temps, la flotte s'était rassemblée et avait mis le cap sur la Terre.

Après avoir reçu le rapport de Ras et de L'Émir, Rhodan resta plongé dans de profondes réflexions. La mention de la nef fusiforme avait éveillé des souvenirs dans son esprit. Il se remémora la rencontre de Jefe Claudrin avec un navire de ce type. Mais cela avait eu lieu plus de deux cents ans plus tôt... Il était donc exact qu'une civilisation encore inconnue existait dans cette partie de la Galaxie et qu'elle n'avait jamais eu de contact véritable avec l'Empire.

Et à en croire les téléporteurs, elle n'avait rien à voir avec les Bienveillants. Aucune trace de molkex à bord de la nef fusiforme.

L'autre point important du rapport des mutants concernait la propulsion de ce navire. Celui-ci ne contenait que des collecteurs et des accumulateurs. Pas de convertisseurs, ni de réacteurs. La seule conclusion c'était que les robots volaient sans énergie. C'est-à-dire sans énergie propre. Ils exploitaient donc les champs de force entre les étoiles. Une vieille idée mais que personne encore n'avait pu réaliser.

Rhodan parut s'éveiller d'un rêve et revenir à la réalité.

— Occupons-nous d'abord des Bienveillants, dit-il pour lui-même.

Il fit venir le chef biologiste Anders Nielson et tous deux se rendirent auprès de Petit-Pierre.

— Tu es hors de danger, dit Rhodan à la monstrueuse créature qui le regardait de ses gros yeux ronds. Les navires des Bienveillants ont fait demi-tour et ont regagné leur système. Ils n'ont rien pu nous faire.

— J'ai peur, répondit Petit-Pierre.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Chez nous tu seras en sécurité. Jamais un Bienveillant ne viendra sur la Terre pour te tuer. La Terre dispose d'un système de défense contre toute attaque venue de l'espace.

Rhodan savait qu'il fallait s'attendre à une réaction des Bienveillants et il ignorait de quel genre elle serait. Mais il ne fallait pas escompter une attaque directe contre l'Empire.

Quelle était la puissance réelle de l'empire des Bienveillants, le Deuxième Empire, comme le nommait Rhodan en son for intérieur ? Est-ce que tous les mondes sur lesquels on avait trouvé des acridocères et des annélidocères en faisaient partie ? Y avait-il des systèmes fortifiés, des périmètres interdits ou des ceintures d'énergie, dans les profondeurs de la Galaxie ? Existait-il des zones interdites ?

C'étaient là des questions pour l'instant sans réponse. Mais la plus importante était de trouver le moyen de détruire le molkex.

Pour élucider le mystère du molkex, on avait besoin d'acridocères car c'étaient ces créatures qui fournissaient l'énigmatique matière qui

pouvait envoyer des radiations quintidimensionnelles. Peut-être pouvait-on la détruire depuis la cinquième dimension ?

— À quoi penses-tu ? demanda Petit-Pierre.

Rhodan sourit.

— À toi et à ta destinée, qui semble être étroitement liée à la nôtre. Nous resterons libres si nous nous aidons mutuellement – et ta race sera libre elle aussi.

Après avoir quitté l'annélicère, Rhodan demanda au biologiste ce qu'il en pensait.

— Il est disposé à collaborer mais je suis sûr qu'il nous cache encore une quantité de choses. Peut-être pas consciemment car il est encore très jeune. Comprenez-moi bien, commandant. Petit-Pierre sait beaucoup de choses mais il ignore qu'il les sait. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Parfaitement. Vous voulez dire que ses souvenirs sommeillent encore. Nous devons donc les réveiller.

— Peut-être sera-t-il possible alors d'élucider le mystère qui entoure les Bienveillants. Je suis convaincu que nous n'avons découvert qu'un système secondaire et non le système mère. Celui-ci est sûrement bien caché dans les profondeurs orientales de la Galaxie. Il est certainement bien défendu et il ne nous sera pas facile de parvenir jusque-là. Si déjà leurs navires sont invincibles, que penser de la défense de leurs systèmes solaires ?

— Eh bien, c'est à vous, les scientifiques, de briser l'invincibilité de ces navires en trouvant un moyen de détruire le molkex. Mais faites vite, car je crains que les Bienveillants ne précipitent les choses.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'Explorateur-777 s'apprêta à atterrir sur la troisième lune de l'unique planète du système *EX-2115-485*.

La planète s'appelait Hercule. On ne pouvait trouver nom plus approprié. Hercule était la plus grande de toutes les planètes connues. Son diamètre était de 2 213 000 kilomètres. Avec ses 17 lunes, elle orbitait autour d'un soleil jaune du type de Sol. Toutes les lunes étaient des mondes d'oxygène, de l'ordre de grandeur de la Terre et semblaient attendre d'être colonisées.

À bord de *l'Explorateur-777*, l'équipe dans le poste central avait les yeux fixés sur le grand écran panoramique. Hercule, la planète-monstre, occupait une grande partie de l'écran.

— Et jour et nuit, ce géant plane comme une menace au-dessus de Majestas ! dit le second. À la longue, personne ne peut supporter cela. On doit toujours craindre que cette chose ne vous tombe sur la tête !

Le second venait d'exprimer ce que tous pensaient.

L'Explorateur se posa au terme d'un voyage de 52 419 années-lumière.

Tandis que l'opération de débarquement du matériel commençait, un groupe d'une centaine d'hommes s'approcha du navire.

C'était le commando de recherche scientifique que *l'Explorateur-2115* avait laissé sur la troisième lune du système. On avait baptisé ce satellite Majestas.

Le colonel Guara salua les scientifiques puis appela les différents chefs d'équipes pour leur remettre les copies des connaissances. Les scientifiques étaient impatients de savoir quel matériel leur apportait le navire.

— Leyden ! cria Guara, debout sur la plate-forme d'un étauçon télescopique.

Il n'obtint pas de réponse. Il répéta le nom une seconde fois. M. Leyden ne se manifesta pas.

— Leyden n'est pas chef d'équipe ! lui cria-t-on.

— Je dois lui parler. Où puis-je le joindre ?

— À cette heure-ci, vous le trouverez en train de déjeuner, cria quelqu'un dans la foule. Mais inutile de l'appeler : le déjeuner, c'est sacré pour lui !

Sans se démonter, le colonel Guara demanda à un chef d'équipe

de l'accompagner. Quand ils entrèrent dans la pièce où était censé se trouver Tyll Leyden, physicien et astronome, l'homme était effectivement en train de déjeuner paisiblement, sans se soucier de l'atterrissage de l'*Explorateur*.

— Colonel Guara ! se présenta le commandant du navire d'exploration. J'ai un message pour vous, monsieur Leyden !

Celui-ci, sans cesser de manger, indiqua une chaise libre.

Guara resta interdit. N'importe qui aurait demandé de quel message il s'agissait. Mais Leyden ne dit mot. Guara prit place.

— Monsieur Leyden, je viens de la Terre ! commença le colonel en appuyant sur chacun de ses mots.

Tyll Leyden ne répondit pas.

Intérieurement, le colonel Guara bouillait de fureur mais il se contrôla et demanda seulement :

— Monsieur Leyden, cela vous intéresse-t-il d'apprendre que j'ai un message du Stellarque à vous remettre ?

Cela intéressait certainement Leyden car il inclina la tête. Mais il ne pouvait et ne voulait parler ; on ne parle pas la bouche pleine. Toutefois ses yeux clairs n'exprimaient aucune agitation. Il regarda sa montre.

— Je reprends mon service dans huit minutes, colonel. Ne voulez-vous pas de café ?

Ce que le colonel Guara pensait des civils et des scientifiques en particulier ne pouvait s'exprimer en termes décents.

— Tenez ! dit-il en jetant le message de Perry Rhodan sur la table. Dans huit minutes je n'aurai plus le temps de discuter avec vous. Vous devriez faire partie de mon équipage et alors... !

Leyden, imperturbable, regarda le colonel quitter la salle comme un ouragan et claquer la porte.

Mungs, qui avait amené le colonel Guara auprès de Leyden, était resté. Sur Majestas, Leyden et lui avaient appris à se connaître et Mungs estimait l'astronome et physicien. Mais cette fois-ci il trouvait que Leyden aurait dû se montrer plus poli à l'égard du colonel. Ne fût-ce que parce que celui-ci lui apportait un message du Pacha !

La lettre était là où Guara l'avait jetée. Tyll Leyden but son café puis regarda l'heure :

Sa pause était terminée. Il prit la lettre, l'ouvrit, en sortit le mince feuillet plastique, le déplia et le lut.

— Tiens donc ! dit-il après avoir pris connaissance du contenu. Qui peut bien m'avoir joué ce tour ?

Mungs pensa à la pire chose qui pouvait arriver à Leyden.

— Vous devez retourner sur Sol III avec le 777 ? demanda-t-il,

agité.

— Non, mais Perry Rhodan m'a nommé chef du groupe de recherche sur Majestas. C'est sûrement le lieutenant-colonel Herzog de l'*Explorateur-2115* qui m'a joué ce mauvais tour.

Mungs regarda son collègue fixement.

Tyll Leyden, vingt-neuf ans, avait été nommé chef de cent scientifiques et ne se réjouissait même pas de cette mission merveilleuse, pleine de responsabilités ?

Non, il ne s'en réjouissait vraiment pas.

— J'ai autre chose à faire que m'occuper de paperasserie !

— Félicitations, dit Mungs, sincère. Mais que va dire le triumvirat ?

Leyden l'ignorait. Jusqu'alors, le commandement sur Majestas avait été assumé, à titre provisoire, par un groupe de trois personnes.

— Tenez, Mungs, lisez !

Celui-ci, curieux, survola les quelques lignes. Elles étaient sans équivoque. Rhodan avait donné tous les pouvoirs à Tyll Leyden.

Et le jeune homme alla voir le triumvirat avec cette lettre.

L'*EX-777* avait quitté le système la nuit précédente. Guara et Leyden n'avaient pas échangé un mot depuis leur première rencontre. Le nouveau chef n'en avait pas eu le temps car il s'était trouvé confronté, comme il le craignait, à la paperasserie de sa nouvelle tâche.

L'*EX-777* avait amené 42 nouveaux scientifiques, ce qui prouvait quelle importance Perry Rhodan accordait au planétarium découvert dans la Montagne Chantante, sur Majestas.

Maintenant, Leyden, à bord du glisseur, se dirigeait vers son objectif. Au fond d'une vallée en arc de cercle, un massif montagneux se dressait à huit mille mètres dans le ciel.

Le glisseur survola les ruines d'une cité disparue. Une tour de cinquante mètres, elle aussi en partie délabrée, était le seul monument visible qui émergeait des ruines. De grandes fosses indiquaient que les archéologues étaient descendus dans les couches profondes du sol pour déterminer à quelle époque les premiers bâtiments avaient été construits en ces lieux. Grâce aux moyens d'excavation les plus modernes, ils avançaient rapidement. Mais ils n'étaient toujours pas arrivés à la première couche, la plus ancienne.

Ils avaient appelé Eona la cité en ruines.

Sur Majestas, on ne parlait plus qu'à l'occasion, de l'être-communauté qui avait détruit Délos, sa planète artificielle, et avait fui

devant un danger non précisé. Il avait conduit les Terriens sur Majestas car il avait caché dans la Montagne Chantante l'un des vingt-cinq activateurs cellulaires disséminés dans la Galaxie. C'était en cherchant ce générateur de vie éternelle que Tyll Leyden avait découvert le planétarium dans le massif montagneux évidé. Ce massif était une merveille. Lorsqu'ils effectuèrent des mesures de datation, les Terriens n'en crurent pas leurs instruments. Ceux-ci affirmaient que la technologie de la Montagne Chantante avait 1,3 million d'années !

On doutait sans cesse de l'exactitude de la datation en arguant qu'aucune machine ne pouvait tourner aussi longtemps.

Dans la montagne, les machines tournaient avec un léger bourdonnement et toujours aussi paisiblement. Et dans la montagne, à six mille mètres d'altitude, se trouvait la reproduction, réduite un milliard de fois et à l'échelle de la Galaxie, immuable dans sa splendeur grandiose.

Dans le dôme rocheux, ils avaient découvert une statue posée sur un socle qui tournait lentement. Elle représentait un personnage sans bras ni jambes. Une toge en dissimulait les caractères anatomiques. La tête stylisée n'était pas humaine. Il manquait la bouche et le nez mais les deux yeux qui brillaient de l'intérieur étaient humains.

Et pourtant, parmi les milliards d'êtres humains occupant la Galaxie actuelle, il n'y en avait pas un dont les yeux exprimaient cette sagesse, cette sérénité, cette bonté.

Il ne faisait aucun doute que l'aspect de cette race disparue depuis longtemps était incarné dans cette statue.

On avait également procédé à des mesures de datation sur la statue. Et de nouveau on avait eu motif à étonnement. Elle était un peu plus jeune que tous les appareils de la Montagne Chantante !

Tout ici était un mystère. Et *Il* avait conduit les Terriens vers ce mystère. *Il* leur avait fait découvrir le planétarium et les experts terriens avaient retenu leur souffle en voyant que la position des étoiles correspondait à la réalité, au-dehors. Elles avaient donc tourné et s'étaient déplacées comme les soleils de la Galaxie, pendant une période de temps inimaginable.

Il avait été au courant de cette merveille et *Il* avait fui devant un danger ! *Il* ne faisait jamais rien sans arrière-pensée. Y avait-il un rapport entre le danger et le planétarium ?

Une seule personne s'était posée toutes ces questions mais elle n'avait pas exprimé ses suppositions : Tyll Leyden.

Est-ce que cet héritage de la nuit des temps formait le lien avec le présent ? Reliait-il passé et présent sur 1,3 million d'années ?

Leyden n'oubliait pas l'avertissement de l'être-esprit de Délos :

Il est parfois commode de se livrer à ces petits jeux, surtout quand il

faut fuir une contrée dangereuse. Vous avez encore à vivre ce qui vous pend au nez.

Que cachait cette allusion ? Pourquoi ce système-ci était-il une contrée dangereuse ?

Lors de sa première réunion pour analyser la situation, ce matin, Tyll Leyden y avait fait référence. Il n'avait pas fait de remarque sur les regards étonnés de ses collègues. Peu lui importait qu'ils le prennent pour un homme anxieux.

— Point trois : contrôle quotidien du système... de tout le système, du soleil au dernier satellite, en passant par Hercule. Je veux vos rapports, tous les jours à midi, heure locale.

Dans un autre point il avait interdit de démonter les appareils dans la montagne. Il avait répondu aux protestations des roboticiens par la question :

— Pouvez-vous garantir que cela ne nuira pas au fonctionnement du planétarium ?

On n'avait pu lui donner cette garantie. Il était donc passé au point suivant. Et en tout juste quinze minutes, il avait assigné leurs tâches aux différents chefs d'équipes.

Il semblait qu'il avait laissé bien des choses en l'état mais celui qui le croyait ne connaissait pas le jeune astronome et physicien.

Avec son glisseur, Leyden était arrivé devant le grand portail intérieur. Il parcourut à pied la dernière partie du chemin jusqu'au planétarium, pour pénétrer dans le cercle bien marqué sur le sol. À l'instant où il y mit le pied, un champ de force le souleva vers le trou dans le plafond de la salle des machines. Quand Leyden disparut à travers le panneau obturateur énergétique, il se retrouva dans le planétarium.

Il ne pouvait dire combien d'heures il avait déjà passé ici. Il savait seulement que quelque chose d'inexplicable l'y attirait avec force.

Cette fois-ci encore, il ne put s'empêcher de lever les yeux vers la galaxie artificielle et ses milliards de soleils. D'innombrables orbites énergétiques retenaient les soleils avec leurs planètes, les faisaient graviter et se déplacer, faisaient tourner la galaxie artificielle comme la Voie lactée tournait dans l'univers.

Il lui suffisait de vouloir intensément être emporté dans l'océan d'étoiles et il montait en planant vers l'endroit qu'il voulait atteindre.

Ses collègues s'étaient cassé les dents sur ce phénomène. L'un après l'autre, ils avaient renoncé, découragés. Ils ne pouvaient découvrir d'explication. Et jusqu'à présent on ignorait toujours quel appareil maintenait le planétarium en mouvement.

Dans le planétarium, Leyden trouva quatre astronomes qui

avaient projeté trois cartes stellaires et les comparaient.

Deux de ces cartes étaient arrivées la veille avec l'EX-777. Elles provenaient de la Terre mais avaient été établies par les anciens Arkonides. C'était Leyden qui les avait demandées.

Les quatre astronomes n'avaient pas remarqué l'arrivée de leur nouveau chef et discutaient tranquillement.

— Leyden avait raison, dit Players. Je ne voulais pas le croire. Jamais je ne m'en serais rendu compte. Ainsi donc on ne peut se fier au planétarium ! Sur toutes les cartes on voit cet amas stellaire et au-dessus de nous il y a une tache sombre... il n'y a rien ! On ne va tout de même pas me raconter qu'au cours d'un peu plus d'un million d'années, un millier de systèmes avec toutes leurs planètes sont nés. Ça ne se produit pas si vite que cela !

À cet instant, ils remarquèrent leur collègue. En silence, Leyden alla se placer devant les projections des cartes.

— En 1,3 million d'années, il peut se passer bien des choses, dit Mussol. Si un millier d'orbites énergétiques sont tombées en panne, alors la lumière là-haut s'est tout simplement éteinte. Je parie pour une panne partielle.

— Je trouve que c'est aller chercher trop loin, objecta Players. Qu'en pensez-vous, Leyden ?

— Regardons les choses de près, répondit Leyden sans prendre position dans le débat.

Players et Mussol s'élevèrent avec le chef vers la galaxie artificielle tandis que les deux autres restaient en bas.

Ils approchèrent de plus en plus de la construction brillante. Ce qui, depuis le sol, apparaissait comme une spirale presque compacte, se dispersait de plus en plus en soleils différents, jusqu'aux amas stellaires qui presque tous se trouvaient en bordure de la population d'étoiles.

Ils planaient en direction du secteur qui, en bas, avait été représenté à l'aide des projections. Le rayon qui les conduisait les freina, les fit serpenter devant des systèmes du halo et les fit pénétrer plus profondément dans la jungle d'étoiles.

Soudain il n'y eut plus de progression possible. Les soleils artificiels, différents en taille et en radiation, tout comme dehors dans la réalité, étaient trop près les uns des autres.

Les experts s'y retrouvèrent rapidement dans le désordre apparent des centaines de milliers de soleils. Un grand nombre d'entre eux avaient des planètes qui gravitaient tantôt lentement, tantôt rapidement autour de leur astre mère. Tous les points se déplaçaient.

Les milliards et les milliards de soleils tournaient avec la Voie lactée. Seulement ce processus n'était pas visible à l'œil nu.

— Là..., dit Players en se gardant de montrer l'endroit du doigt. (Comme Tyll Leyden, il avait essayé, un jour, de toucher l'un de ces soleils et il n'avait pas oublié le choc douloureux qu'il avait reçu.)

Les Grands Anciens, comme les Terriens avaient nommé les ressortissants de cette civilisation, avaient pensé à tout lors de la conception de cette merveille technique et avaient manifestement incorporé des dispositifs de sécurité empêchant la destruction de la galaxie artificielle.

Les trois hommes regardèrent le chaos d'étoiles.

Un endroit montrait un vide béant, absolument sans motif. Là-bas il y avait un trou. L'obscurité le remplissait. Leyden sursauta.

Cette obscurité était différente ; elle n'était pas comme le fond sombre de la coupole ; elle n'était pas assez noire ; elle rappelait un gris foncé, délavé.

Il jeta un coup d'œil à Mussol et Players. La petite différence ne les avait-elle pas frappés ?

Mussol et Players n'avaient rien remarqué. Leyden s'en aperçut d'après leur conversation.

— Comme si on avait intentionnellement laissé de côté cette concentration d'étoiles ! Leyden, comment donc avez-vous découvert ce trou ?

— Par hasard, répondit Leyden, laconique. (Un mot de Players l'avait électrisé ; intentionnellement !)

Si telle avait été l'intention des Grands Anciens, quelle en était la raison ?

— Nous n'apprendrons rien ici, dit Mussol, mécontent. Comme tout le reste, l'absence de ces étoiles restera une énigme à tout jamais. (Il regarda Leyden qui planait à trois mètres à droite de lui, séparé par une cinquantaine de soleils minuscules.) Notre visite des lieux vous inspire-t-elle, Leyden ?

— Elle soulève de nouveaux problèmes.

Les astronomes étaient moroses quand ils arrivèrent en bas. La perfection technique de la galaxie artificielle ne permettait tout simplement pas l'erreur. Au cours des dernières semaines, les experts avaient effectué des contrôles à plusieurs reprises. Tout d'abord leur système mère avait été vérifié. La distance de la Terre, de Mars et des autres planètes au soleil était exacte à un cheveu près. En procédant à des contrôles de masse, en tenant compte aussi du rapport de réduction, leur surprise augmenta. La construction artificielle sous la coupole était une copie réduite, si précise de la véritable Voie lactée que ce fait, à lui seul, était déjà inquiétant.

Aucune intelligence vivant actuellement dans la Galaxie n'était en mesure de construire une telle chose, ni même de l'envisager. Or au-dessus de leurs têtes, l'impossible existait déjà depuis plus d'un million d'années.

Tyll Leyden s'éloigna vers la sortie, poursuivi par le mot « intentionnellement ». Il ne la lâchait plus. Et plus que jamais depuis son arrivée sur Majestas, il pensait à l'être-esprit de Délos. Il se remémora ce qu'il savait de lui.

Il était vieux comme le monde, au point qu'il était absurde d'exprimer son âge par un nombre. Mais une rumeur n'affirmait-elle pas qu'un jour *Il* avait promis au Pacha de veiller sur lui ?

Leyden venait de monter dans son glisseur quand son minicom bourdonna. L'astrophysicien Gaston Robert le priait de venir immédiatement à la station.

Quand le glisseur sortit du long couloir dans la montagne, Leyden vit Hercule, la planète géante, planer au-dessus de la vallée. Il ressentit de nouveau, après plusieurs jours, la menace qui semblait en émaner. Tout comme les autres, Leyden aussi devait faire un effort pour se libérer de ce sentiment d'inquiétude.

Robert attendait Leyden devant la section d'astrophysique.

— Content que vous soyez venu si vite. Il y a des fantômes sur Hercule, dit-il en guise de salut et il précéda son visiteur à l'intérieur.

Leyden vit les deux hommes restés en poste, assis devant un appareil. Ils le surveillaient avec une telle tension qu'ils ne se retournèrent même pas à l'entrée de Robert et de Leyden.

— Vous voyez l'apparition sur Hercule, Leyden ? demanda Robert sans la moindre ironie. (Ses collaborateurs s'écartèrent pour leur permettre de voir l'appareil.)

Leyden tira un tabouret, s'assit et observa le diagramme qui changeait constamment.

— Je ne comprends pas pourquoi cela n'a pas attiré notre attention plus tôt.

Robert n'était pas satisfait de sa découverte et pourtant elle était importante. Le centre de gravité de la planète géante ne coïncidait pas avec le centre géométrique.

— Nous aurions dû le remarquer ! dit Leyden avec un léger reproche dans la voix.

— C'est ce que nous nous disons aussi depuis notre découverte, Leyden. Mais nous ne l'avons pas vu plus tôt. Désolé.

Leyden prit des notes, se leva et se dirigea vers le petit calculateur positonique, un appareil qui ne possédait pas un gros secteur mémoriel. Curieux, Robert le rejoignit mais ne vit que la fin

des manipulations de Leyden. Il ne comprit qu'en partie ce que Leyden voulait déterminer – et c'était déjà beaucoup.

— Quoi ! Vous ne pensez tout de même pas... ?

Le jeune homme lui coupa la parole.

— Pas vous ? J'aimerais être certain. Je veux savoir si ce déplacement du centre de gravité se déroule uniformément ou s'il est dirigé. Et s'il vagabonde, je veux savoir pourquoi.

— Cette idée ne me serait jamais venue mais vous pourriez avoir raison. Pourquoi n'avons-nous pas observé ce phénomène plus tôt ? Juste ciel ! ce sont là de belles perspectives !

Le calculateur bourdonna. Une longue feuille tomba dans la corbeille de réception. Leyden l'étudia, la plia plusieurs fois et la fourra dans sa poche. Robert le regarda d'un air interrogateur. Il aurait bien aimé lire les signaux codés.

— Le centre de gravité d'Hercule se promène, Robert. Et d'après le calcul de probabilité, à une allure dangereuse pour nous. Faites contrôler cela en permanence. Possible que le phénomène soit normal pour ce géant. Qui sait...

Il ne montra pas son inquiétude. Mais le petit cerveau positonique lui avait calculé autre chose, même si ce n'était qu'avec un taux de probabilité de 78 à 22. D'après cela, Hercule était une planète double. On pouvait la comparer à un œuf dont le jaune se trouverait juste au centre, entouré de blanc. Or ce jaune – ici une forte concentration de masse dans la planète géante – se promenait !

Leyden réprima son désir de faire déterminer ici la taille de la planète dans la planète. Un sentiment lui ordonnait de ne laisser filtrer ses soupçons à aucun prix. Les mystères de Majestas donnaient déjà assez à faire à ses collègues et il ne voulait pas encore accroître leur inquiétude. Avant de quitter la section d'astrophysique, il pria Robert de garder le silence sur ses observations.

— Il nous faut d'abord une certitude, dit-il pour terminer.

Il se rendit à pied dans la station radio et fit envoyer une demande de matériel à Terrania.

Imperceptiblement mais sans relâche, Tyll Leyden ramassait les fils partout pour devenir en quelques jours l'homme le mieux informé de Majestas. Il n'agissait nullement par ambition, pour faire une brillante carrière, mais par un inexplicable sentiment d'inquiétude interne.

Vous avez encore à vivre ce qui vous pend au nez !

Il ne pouvait oublier sa prophétie.

Pendant la nuit il fut réveillé deux fois, presque coup sur coup. Le premier appel venait de Gaston Robert. Leyden écouta attentivement son rapport. Maintenant le centre géométrique d'Hercule était de

nouveau son centre de gravité. Cela signifiait donc que la petite planète à l'intérieur de la grande se comportait de nouveau normalement.

Leyden pensa aux appareils coûteux qu'il avait demandés de toute urgence à Terrania.

Une heure après l'appel de Robert, l'opérateur radio de service se manifesta. Le département du matériel à Terrania avait rejeté la demande de Leyden.

« Et pourtant j'aurai quand même ces appareils », pensa l'astronome et physicien. Il se recoucha et s'endormit rapidement.

Mais une semaine plus tard, Leyden fut de nouveau alerté par Gaston Robert. Le département d'astrophysique avait déménagé dans l'une des nouvelles maisons construites avec le matériel apporté par l'*EX-777*. Le bâtiment de dix mètres sur dix servait à abriter des appareils ultra-sensibles qui pour l'instant n'étaient pas encore utilisés.

Quand Tyll Leyden pénétra dans la section d'astrophysique, il vit un collègue qu'il aurait préféré savoir à des milliers d'années-lumière de là.

CHAPITRE II

Sacha Popoulos, expert en gravitation, avait la réputation d'être un sale intrigant et un carriériste. Leyden en avait déjà fait l'expérience et avait fui Popoulos.

— De nouveau la même chose ! dit Gaston Robert en accueillant son chef. (Irrité, il montrait le diagramme sur l'appareil.) Popoulos est passé devant, par hasard, Leyden. Il s'est intéressé à ce cas. Mais il n'est naturellement pas d'accord avec votre théorie de planète dans la planète.

Leyden jeta un coup d'œil discret à l'expert en gravitation. Son sourire suffisant le mit en garde. Leyden ne montra pas son irritation. Malgré ses ordres, Robert avait donc parlé du phénomène à l'intérieur d'Hercule. Maintenant on ne pouvait plus rien y changer. Popoulos se chargerait de mettre tout le monde au courant en moins d'une heure.

De nouveau, le centre de gravité s'était déplacé. Le diagramme l'indiquait nettement.

— Il est naturellement absurde de dire qu'il y aurait une deuxième planète se déplaçant à l'intérieur d'Hercule, intervint Popoulos sans y avoir été invité. Nous avons affaire ici à un cas comparable aux phénomènes de la planète Hutul.

Leyden ne connaissait pas la planète Hutul mais ne posa pas de question à Popoulos. L'astrophysicien Robert haussa les épaules.

— J'ai observé et comparé le phénomène d'aujourd'hui à celui qui s'est produit il y a une semaine. Le déplacement est le même. À mon avis il est trop tôt pour juger de ce phénomène. Il nous faut beaucoup plus de données. Cela signifie, bien sûr, que nous devons patienter quelques semaines. Êtes-vous d'accord, Leyden ?

— Oui.

D'une voix presque autoritaire mais pourtant douce, Sacha Popoulos déclara :

— J'aimerais m'occuper de cette affaire.

— À ma connaissance, vous êtes affecté dans la Montagne Chantante, répondit Leyden en le regardant. Votre chef d'équipe vous aurait-il relevé de vos fonctions ?

C'était un refus clair et net.

— Leyden, je suis expert en gravitation !

— Et moi je suis aussi physicien ; or j'ai dû m'occuper, la plupart du temps, de problèmes d'astronomie ou d'astrophysique. Vous voudrez très certainement nous laisser, n'est-ce pas ?

Sans un mot, Popoulos fit demi-tour et partit. Leyden le suivit des yeux.

« Je vais devoir me méfier de cet homme », pensa Leyden. Puis il s'intéressa de nouveau au diagramme.

— Robert, vous devriez pouvoir me tracer un croquis approximatif de la trajectoire du centre de gravité, avec les paramètres découverts jusqu'à présent. À bientôt.

Tous les huit jours, le même phénomène inexplicable se reproduisait. Robert et ses hommes avaient peu à peu perdu toute envie de s'occuper de cette énigme. Sacha Popoulos, par contre, profitait de tous ses instants de liberté pour procéder à des observations et à des mesures. Mais il n'apprit rien du projet Hercule que Leyden avait mis au point avec des spécialistes en sondes et des archéologues.

Quand le matin du 4 août, trois sondes partirent, personne ne se posa de questions, à l'exception de sept hommes qui suivaient la trajectoire des sondes sur leurs instruments.

Tyll Leyden voulait pénétrer dans les profondeurs de la planète avec les appareils.

Le trajet n'était pas long. La distance moyenne entre Majestas et Hercule était de 984 000 kilomètres seulement. Au bout d'une demi-heure de vol, la détection dans le baraquement fit savoir que les trois appareils tombaient vers la planète.

Le temps passa, Leyden attendait avec ses six collègues. Maintenant la première sonde avait atteint la surface gelée du géant et s'enfonçait dans la glace de méthane. Un peu plus tard, la deuxième et la troisième sonde arrivèrent elles aussi. Elles disparurent aussitôt dans les profondeurs.

Dans le département d'astrophysique il régnait un silence tendu, interrompu de temps à autre par le cliquetis d'un relais.

Quatre écrans cathodiques transmettaient des diagrammes ou des amplitudes. Tous les appareils étaient couplés avec le secteur mémoriel de la positonique. Pas une seule indication n'était perdue. Le secteur mémoriel enregistrait ce que les yeux des chercheurs ne voyaient pas.

On était le 4 août 2326, à la seconde même où Lemy Danger, sur la planète Eysal, lâchait son tir malencontreux sur l'activateur cellulaire.

Devant, derrière et près de Tyll Leyden, tous les appareils permettant de mesurer la gravitation se brisèrent.

Au même moment, la liaison avec les trois sondes fut interrompue. Les écrans de contrôle ne montrèrent plus aucune diagramme, plus aucune onde. C'était comme si un coup de poing

géant avait rompu toutes les liaisons.

L'expérience s'achevait en fiasco.

« Qu'est-ce que c'était ? » se demandèrent les scientifiques, des hommes qui ignoraient encore tout de la mission d'un agent de l'O. M. U., Lemy Danger, sur Eysal.

Soudain, Leyden devint le point de convergence de tous les regards. Mais il ne pouvait rien dire. Son minicom bourdonna.

— Monsieur Leyden, s'il vous plaît... Monsieur Leyden !

— Ici Leyden, j'écoute !

— Ici la salle des machines dans la Montagne Chantante. Les machines sont devenues folles. Pouvez-vous m'entendre avec ce bruit infernal ? Chaque groupe s'est brusquement mis à hurler. L'enfer s'est déchaîné, d'un seul coup.

Chez nous aussi, pensa Leyden mais il ne le dit pas.

— Qui est à l'appareil ?

— L'ingénieur Turander. Je voudrais donner l'ordre d'évacuation.

— Seulement s'il y a réellement un danger. Terminé !

Les yeux clairs de Leyden étaient fixés sur une tache sur le mur.

— Est-ce nous qui avons réalisé cela avec nos trois sondes ? demanda l'un de ses collègues, derrière lui.

Il se posait justement la même question. La planète Hercule s'était-elle défendue, de cette façon inquiétante, contre leurs tentatives de sondage ?

— Le cerveau positonique est-il intact ?

On le vérifia. Il n'avait pas souffert. La détection radio et les télémètres n'avaient pas été endommagés non plus mais la liaison avec les sondes était coupée. Leyden sursauta. Il inspecta encore une fois les appareils. Il croyait avoir fait une découverte.

Tous les instruments qui fonctionnaient sur une base quintidimensionnelle avaient été entièrement détruits. Mais les appareils en 4-D fonctionnaient toujours aussi parfaitement.

— Le cerveau positonique est en bon état, cria Robert.

Mais à la stupéfaction de tous les autres, Leyden ne se servit pas du calculateur. Il venait soudain de se souvenir de quelque chose. Il voulait procéder seul aux vérifications. Un vague soupçon, effroyable, venait de s'éveiller en lui.

— Je vous en prie, vous pouvez partir, messieurs, dit-il.

Il voulait être seul avec le calculateur positonique, le plus vite possible. Mais un appel du planétarium contraria ses projets.

Alors qu'il se dirigeait vers la Montagne Chantante en glisseur, Leyden ne reconnut pas la personne qui en sortait précisément. Mais Sacha Popoulos avait découvert Leyden et avait tourné la tête quand

son véhicule avait croisé le glisseur de Leyden.

Mungs, Players et Mussol avaient appelé Leyden par ces mots :

— Venez immédiatement ! Ici l'enfer s'est déchaîné ! Quand Leyden pénétra dans la vaste salle des machines, le hurlement des groupes l'assaillit au sens propre du terme. Le sol tremblait sous ses pieds. Quand il toucha une machine, il retira brusquement sa main, comme électrisé.

Quand le champ le conduisit à travers le barrage optique, Leyden découvrit que c'était aussi un barrage acoustique. Un silence bienfaisant l'accueillit. Il regarda ses collègues d'un air interrogateur. Mungs prit la parole et fit son rapport.

— Quand les machines se sont-elles mises à hurler ? l'interrompt Leyden.

Mungs indiqua l'heure, à la minute près. Leyden inclina la tête. Au même moment, tous les appareils fonctionnant en 5-D avaient été détruits dans le baraquement.

— Et ensuite ?

— Le bruit des machines baissa peu après, poursuivit Mungs, mais sans retrouver le faible niveau sonore d'avant. En discutant avec Players de la chose, nous sommes passés devant la statue. Leyden, aviez-vous déjà remarqué que les yeux n'étaient pas les seuls à briller mais que le socle aussi luisait ? Et, sauf erreur de notre part, le socle tourne maintenant plus vite.

Ils atteignirent la statue. Son socle brillait d'un léger rouge. L'éclat des yeux paraissait inchangé. Mais la vitesse de rotation était nettement plus grande. Leyden la chronométra.

— Exact, dit-il après la vérification. Trois tours et demi de plus par minute.

Il se détourna et leva les yeux vers le planétarium.

— Il est encore là. C'est le principal.

— Encore, dit Mungs. Quand les machines se sont mises à hurler, tous les soleils ont soudain rougeoyé comme s'ils étaient chargés à la limite de l'effort. La lumière qui tombait de la coupole était si vive qu'elle nous aveugla et nous eûmes l'impression que tout allait éclater au-dessus de nos têtes.

— Puis tout se normalisa de nouveau ?

— Oui, mais pas dans la salle des machines. Nous n'avons pu descendre jusqu'en bas. Le vacarme nous a fait regagner le planétarium. Nous sommes assis sur un tonneau de poudre qui peut exploser à tout instant ! Que s'est-il passé à proprement parler ? Leyden, vous en savez plus que vous ne nous en avez révélé jusqu'à présent !

Il se déroba.

— Je monte examiner le planétarium de près. Ensuite nous parlerons de tout cela en détail.

Il se laissa porter en haut. Il observa la galaxie artificielle et à son grand soulagement, il ne put rien constater d'anormal. Il redescendit pourtant avec le sentiment d'avoir laissé échapper quelque chose.

La conversation interrompue avec Mussol et Mungs ne fut pas reprise car Leyden voulait retourner au plus vite dans le baraquement, prendre connaissance des données enregistrées dans la mémoire positonique et effectuer ses calculs.

Alors qu'il volait vers son objectif, il repensa, pour la première fois après bien longtemps, à la théorie faltonienne. Falton avait été un Arkonide qui avait vécu plus de six mille ans plus tôt. Après sa mort, ses travaux étaient tombés dans l'oubli jusqu'au jour où des scientifiques terriens les avaient redécouverts dans une vieille banque mémorielle.

Avec sa théorie, Falton avait affirmé qu'en se battant sur certaines mesures effectuées dans l'espace, on pouvait déterminer si un lointain système solaire possédait des planètes et si celles-ci étaient habitées ou habitables !

Le glisseur de Leyden se posa. Le scientifique fut surpris et soupçonneux à la fois en voyant un autre glisseur devant le baraquement.

En trois bonds Leyden fut à la porte, il la poussa et vit Sacha Popoulos debout devant le calculateur positonique !

L'expert en gravitation lui tournait le dos. N'avait-il pas remarqué l'entrée de Leyden ?

— Popoulos !

Le scientifique sursauta et se retourna.

— Vous ? dit-il d'une voix basse et lente. Grands dieux ! comme vous m'avez fait peur !

— Que faites-vous ici ?

Popoulos ricana.

— Hercule et ses phénomènes m'intéressent ! Est-il interdit, depuis peu, d'avoir des occupations scientifiques pendant ses loisirs ? Je suis ici pour faire calculer certaines choses. Mais j'aimerais savoir quel imbécile a mis la positonique à zéro !

« Toi, bien sûr », pensa Tyll Leyden, fou de rage, mais il se contrôla. Un accès de fureur n'aurait servi à rien car comment prouver que Sacha Popoulos avait intentionnellement effacé la mémoire du cerveau positonique ? Aussi fit-il contre mauvaise fortune bon cœur.

— Peut-être que quelqu'un l'a fait involontairement, Popoulos. Vous deviez donc activer le secteur mémoriel ?

Mais l'expert en gravitation ne se laissa pas prendre au piège de cette question.

— Je ne suis pas un recueil de formules vivant, comme vous, Leyden. Tout le monde sait que je dépends du secteur mémoriel. Mais vous n'aimez pas beaucoup me voir dans votre voisinage, hein ? Je trouverai bien des calculateurs ailleurs. Je vous en prie, la positonique est à votre disposition !

Et il sourit avec malveillance.

— Merci, répondit Leyden, impassible.

Il attendit que Popoulos ait quitté la salle et se soit éloigné en glisseur. Puis il vérifia rapidement que toute la mémoire de l'ordinateur avait été effacée.

Maintenant la machine ne servait plus à grand-chose. Leyden réprima sa colère. Il alla se placer devant les instruments qui avaient été détruits en un éclair par une intervention extérieure inquiétante. Le scientifique ne pouvait se souvenir d'avoir déjà vu une chose semblable.

— Ce qui a frappé était de nature quintidimensionnelle. Aucun doute, dit-il à voix haute. (Il se tut et reporta ses regards au-dehors, vers Hercule. Les yeux plissés, il fixa l'étoile géante.)

« Je trouverai le secret de ton centre de gravité migratoire », pensa-t-il, pour sourire d'aise l'instant d'après. Sacha Popoulos ne pouvait faire grand-chose avec les informations dérobées à la mémoire positonique. Il lui manquait les données essentielles. Celles-ci se trouvaient dans le cerveau du département d'astrophysique et Popoulos ne possédait pas le diagramme exact qui indiquait les trajectoires du centre de gravité migratoire.

En tant que chef sur Majestas, Leyden devait s'occuper de la marche des travaux de toutes les équipes. Il partit donc pour Eona.

Là-bas, le professeur Attik lui fit visiter les fouilles et lui montra leur toute dernière découverte.

— Voyez-vous cet escalier ? Nous avons sondé à droite et à gauche. Chaque marche a une largeur de plus de trois cents mètres et il y en a 408 ! Le matériau dans lequel elles sont bâties est inconnu. En comparaison, l'acier terkonit est mou comme du beurre. À 372 mètres de profondeur, nous sommes tombés sur le premier bâtiment conservé. Pardonnez mon exagération, seule la voûte de la cave est encore debout. Ce qui se trouvait en surface il y a juste 1,3 millions d'années a dû être détruit par une catastrophe d'une ampleur inimaginable.

— Est-ce que la datation est exacte, Attik ?

— Hélas non. Ce n'est qu'une estimation. Ce matériau... (il montra les marches) ne permet aucune datation par radio-éléments.

— Vous ne voulez tout de même pas dire que tous nos moyens de détermination échouent devant ce matériau ?

— Si, aussi incroyable que cela puisse paraître. Voulez-vous voir une maison des Grands Anciens ?

Des robots les transportèrent en bas des marches, leur firent franchir un portail et les déposèrent. Un plafond poli s'incurvait au-dessus de leurs têtes.

— Regardez, Leyden. Le bâtiment est dans le même matériau que les marches.

Et pourtant, tout ce qui se trouvait en surface a été détruit – mais cela Attik ne le dit pas.

— Avez-vous trouvé quelque chose nous renseignant sur les Grands Anciens ?

Le visage du professeur exprima la déception.

— Nous avons des preuves manifestes qu'après la catastrophe, les Grands Anciens ont évacué cette cave complètement. Mais nous n'en savons guère plus qu'avant à leur sujet.

Leyden examina la cave voûtée. L'obscurité l'empêchait de voir au loin.

— Quand le portail s'est ouvert, un courant d'air frais, tempéré, nous a frappés.

Leyden faillit ne pas entendre cette remarque. Ce n'est que quelques secondes plus tard qu'il prit conscience de la signification de cette déclaration.

— L'installation fonctionne encore ?

— Elle refonctionne, Leyden. Nous étions huit devant le portail que nous ne pouvions ouvrir, quand soudain le sol a tremblé. Non, non, ne me regardez pas avec méfiance ! Nous n'avons nullement été victimes d'une hallucination. Tout d'abord il y a eu ce tremblement puis...

— Avez-vous pu en déterminer l'heure exacte ?

— Par hasard, Leyden. Cela vous intéresse-t-il ?

Il lui indiqua le moment précis.

À la même minute, tous les appareils en 5-D du baraquement étaient tombés en panne, la galaxie artificielle dans le planétarium s'était trouvée en danger et ici une porte de cave s'était ouverte !

— Vous ne me croyez pas, Leyden ?

— Avez-vous découvert les machines ?

Parfois la manière qu'avait Tyll Leyden de mener un entretien – sa versatilité apparente – était à peine supportable.

— Non. Nous n'avons pu trouver trace des machines. La cave longue de cinq mille mètres...

— Pardon, quelle longueur ?

— Une cave carrée. Cinq mille mètres par cinq mille mètres et une hauteur constante de huit mètres vingt. Vide, sans la moindre trace de poussière.

Les pensées de Leyden avaient pris une autre direction. Avec ces dimensions-là, la cave devait s'étendre en partie sous la vaste salle des machines de la Montagne Chantante. Il comprit soudain qu'Attik et ses collaborateurs n'avaient pas été victimes d'une hallucination quand ils avaient senti le tremblement qui avait parcouru le sol.

En une seconde, les groupes de la salle des machines s'étaient mis à hurler. Et ce hurlement avait été accompagné par le tremblement des fondations.

— Leyden ! Vous ne vous sentez pas bien ? Vous êtes brusquement devenu d'une pâleur effrayante !

Tyll Leyden n'était plus à même de penser clairement.

Il ignorait encore tout d'un front de choc d'énergie gravitationnelle qui, partant d'Eysal, s'était répandu dans toute la Galaxie. Il savait seulement qu'une équipe avait tenté d'envoyer trois sondes dans le centre géographique d'Hercule.

En tant que physicien, il ne pouvait imaginer que ces trois coups d'épingle aient pu déclencher de telles réactions. Et surtout il ne comprenait pas pourquoi Hercule se défendait sur une base quintidimensionnelle contre cette triple intervention. Les lois physiques ne le permettaient pas – et pourtant cela s'était produit !

— Je ne me sens pas bien, dit Leyden d'une voix sans timbre. Un robot peut-il me ramener en haut ?

Il se laissa tomber dans son glisseur et mit le cap sur son bureau.

Arrivé là-bas, il chercha le diagramme sur lequel était enregistrée la trajectoire du centre de gravité migratoire d'Hercule.

Il chercha longtemps. Jusqu'au moment où il comprit qu'il avait été volé.

Il connaissait le voleur : Sacha Popoulos.

Leyden quitta son bureau et se rendit au deuxième étage où se trouvait la salle de travail de l'expert en pesanteur.

Leyden frappa à la porte de Popoulos.

— Entrez !

Le visage de l'homme se figea en apercevant Leyden.

— Oui ? demanda-t-il doucement mais d'un ton tranchant.

Leyden s'installa. Les deux hommes étaient assis, face à face.

— Je vous dérange peut-être dans votre travail, Popoulos ?

— Comme chef, vous ne dérangez jamais !

— Je ne suis pas venu en chef. Je suis venu pour vous prévenir, Popoulos. Je vous tiens compte de ce que vous ne me connaissez pas très bien.

— Qu'ai-je à faire de votre avertissement ? Avez-vous quelque chose à me reprocher, Leyden ? Pourquoi ne me le dites-vous pas clairement en face ? J'aime la franchise. Toujours !

Leyden se leva.

— Nous nous comprenons sans grand discours, Popoulos. Tenez compte de ce que je vous ai dit.

Sur ces mots il partit et referma la porte derrière soi. Il n'entendit pas le rire et la remarque de Popoulos :

— Tu vas te retrouver sur la Terre plus vite que tu ne le penses !

Tyll Leyden ne mit personne dans la confiance. À l'intérieur de la petite équipe à laquelle il avait appartenu avant sa nomination comme chef du groupe de recherche, il vaquait à ses tâches, dans la mesure où ses autres devoirs lui en laissaient le temps.

Cela faisait maintenant une heure qu'il attendait dans la petite station d'hypercom. Ce matin, le quartier général de l'O. M. U. avait annoncé une communication importante pour 14 heures, temps standard.

Il était 14 h 45 et le message n'était toujours pas arrivé.

Avec ennui, Leyden regardait l'oscillographe qui reproduisait proprement l'amplitude constante de l'hypercom. Ses yeux s'écrouillèrent. Il se pencha en avant.

— Venez voir ! cria-t-il à l'opérateur radio de service.

Les deux hommes ne quittèrent plus des yeux l'écran cathodique verdâtre de l'oscillographe. L'onde resta là quelques secondes puis elle se brisa de nouveau. Maintenant elle ne semblait plus exister. Des lignes brisées éblouissantes apparurent sur l'écran, se rompirent brusquement et furent de nouveau remplacées par l'amplitude.

Les deux hommes observèrent ce spectacle une dizaine de fois, puis ce fut fini.

Et alors arriva le message annoncé. La raison du retard dans la transmission fut expliqué au début. Tyll Leyden entendit le nom de la planète Eysal. Puis, pour la première fois, le mot *acridocère*.

Soudain, il sursauta. Le rapport mentionnait la date du 4 août et de nouveau le nom d'Eysal revint. Il était question d'un générateur de front de choc gravitationnel qui, le 4 août, aurait envoyé un énorme choc gravitationnel en 5-D. Leyden se sentit soulagé d'un grand poids. Lui et ses collègues n'étaient donc pas responsables de ce choc.

Que s'était-il passé sur la planète Eysal ? D'où venait ce générateur de gravo-choc ?

— Tous les commandos, quelle que soit leur unité, doivent transmettre sans délai leurs informations sur ce choc à l'O. M. U. D'après les rapports dont nous disposons, il ressort que vraisemblablement tous les palpeurs de structure sont tombés en panne au même moment. Mais l'on suppose qu'à bord de certains *Explorateurs*, de précieuses mesures ont été effectuées, en rapport direct ou indirect avec ce choc. L'O. M. U. exige donc de toutes les unités qu'elles vérifient soigneusement leurs données et transmettent immédiatement les renseignements obtenus au quartier général.

— Ils sont dans tous leurs états, là-bas ! constata le radio, étonné.

Pensivement, Tyll Leyden quitta la salle radio. Il aurait aimé en apprendre davantage sur le fonctionnement du générateur de gravo-choc de la planète Eysal.

Il pensa au merveilleux planétarium qui existait depuis plus d'un million d'années et montrait toujours les constellations avec une précision mathématique. C'était là une installation d'une valeur inestimable.

Il s'arrêta brusquement au milieu de la rue.

Que s'était-il passé peu avant la réception du message de l'O. M. U. ? Toute l'émission passait par la cinquième dimension. Les parasites radio étaient inconnus dans l'hyperespace. Or l'écran avait très nettement montré des perturbations.

À la hâte, il appela Gaston Robert par minicom :

— Rendez-vous dans la station radio, Robert. Terminé.

Robert se trouvait dans la Montagne Chantante où des cybernéticiens avaient demandé son aide. Ils avaient parlé d'impulsions perturbatrices qui, à leur avis, devaient provenir d'une seule source.

Jusqu'alors Robert n'avait pu ni reconnaître les perturbations, ni déterminer d'où elles venaient. Mais leur existence était indéniable. Et l'appel de Leyden ne l'arrangeait pas du tout.

— Des perturbations dans les hyperondes, dit-il en hochant la tête quand Leyden l'eut mis au courant. (Puis il regarda le radio :) Vous n'avez pas reconnu le caractère des phénomènes ?

— Non, mais ce n'est pas la première fois que je vois cela.

— Grands dieux ! s'exclamèrent Leyden et Robert en regardant leur collègue avec effarement.

— Quand l'avez-vous déjà observé ? demanda Leyden d'un ton incisif.

— Je ne pourrais répondre à votre question si l'O. M. U. n'avait parlé précédemment d'un choc gravitationnel le 4 août. Alors le

phénomène de lignes brisées sur l'oscillographe avait eu une plus grande ampleur.

— Et le même phénomène exactement ? demanda Robert.

— Oui.

Leyden s'assit à côté de lui.

— Allez ! Passez sur la fréquence générale des *Explorateurs* ! Demandez-leur ce qu'ils ont observé. Vous avez l'heure ?

Robert aussi regarda Leyden avec étonnement. Il ne comprenait pas quel était le but de cet appel.

L'appel partit. L'un après l'autre, les croiseurs d'exploration répondirent. Leyden demanda aux navires qui étaient à plus de dix mille années-lumière de quitter la fréquence. Finalement il n'eut plus le contact qu'avec sept navires. Aucun n'était à plus de cinq mille années-lumière de leur système. Trois *Explorateurs* n'avaient rien à rapporter mais les quatre autres avaient également remarqué les perturbations dans les hyperondes.

— Établissez la liaison avec votre département de gravitation ! demanda Leyden.

L'un après l'autre, les chefs d'équipe concernés répondirent. Leyden leur expliqua brièvement quels étaient les renseignements qu'il voulait.

— Vous voulez localiser la source d'un prétendu choc gravitationnel ?

— Oui, et avec la formule de Falton.

— Falton ? Qui est-ce !

Leyden insista.

— Je vous en prie, donnez-moi toutes les données, l'un après l'autre. J'en ai besoin.

Les chefs d'équipe transmirent leurs paramètres concernant le choc de gravitation. Dans la salle radio, personne ne notait. La mémoire du petit ordinateur enregistrerait les chiffres mieux que quiconque.

Au milieu du message du dernier navire, Leyden se retourna. Ses yeux se rétrécirent. Ses traits se figèrent.

Dans l'encadrement de la porte se tenait Sacha Popoulos et il notait !

Le message était terminé, Popoulos leva les yeux, sourit, inclina la tête, se retourna et partit.

Ce n'est que lorsque la porte claqua que Robert et le radio se retournèrent.

— Nous avons de la visite, dit Leyden sèchement, Popoulos.

— Vous ne l'aimez pas, hein ? demanda Robert.

Leyden se déroba.

— Il connaît son travail.

Leyden demanda au spécialiste radio de sortir les données de la mémoire. Quand la bande perforée arriva, il s'en saisit, la replia plusieurs fois et la mit dans sa poche sans la regarder.

— Vous venez, Robert ?

Dans le bureau de Leyden, les deux hommes se mirent au travail. Deux heures plus tard, ils y étaient toujours et le résultat de leurs recherches les ébranla. Il ne donnait rien ! L'idée de Leyden d'appliquer la théorie faltonienne aux renseignements fournis par les quatre *Explorateurs* était un échec.

— Finissons-en, proposa Robert.

— Accompagnez-moi à la station radio, Robert !

Leyden se fit mettre en liaison avec l'*EX-2115* qui était l'unité de la majorité des scientifiques présents sur Majestas. Il avait demandé à parler à Gus Orff, le chef du département d'astrophysique.

— Orff, pouvez-vous m'envoyer tous les renseignements sur l'éclair lumineux qui a suivi l'*EX-2115* lors de son vol d'approche de ce système-ci ? J'aimerais avoir toutes les données.

— Un instant, s'il vous plaît, je vais vous les fournir.

Cela dura quelques minutes, puis le visage de Gus Orff réapparut sur l'écran.

— Passez sur notre fréquence de secours. Voici les renseignements.

Puis il ajouta :

— Que donnent les recherches sur Majestas ? Avez-vous pu arracher certains de ses secrets au planétarium ?

— C'est plutôt le contraire, Orff. Merci pour votre aide. Autre chose ?

Mais il n'y avait plus rien à discuter. L'écran s'éteignit. Sur la fréquence de secours du 2775, toutes les données étaient parvenues sur Majestas, sous forme d'une brève impulsion. Mais la bande perforée sur laquelle elles sortirent, codées, mesurait plus de deux mètres de long.

En silence, Robert et Leyden regagnèrent le bureau de ce dernier.

— Nous continuons les calculs ! dit Leyden.

CHAPITRE III

Perry Rhodan fronça les sourcils. Une fois de plus, il avait sous les yeux un document dans lequel de solides reproches étaient faits à l'astronome et physicien Tyll Leyden. Sur Majestas, dix-sept scientifiques se plaignaient de son activité désordonnée, versatile, de ses interventions dans leurs domaines et ils affirmaient très sérieusement que Leyden sabotait tout travail de recherche productif !

La plainte était signée par les dix-sept experts et était accompagnée d'un rapport sur chacun de ces dix-sept hommes.

Le Stellarque se mit en liaison avec le quartier général des *Explorateurs*.

— Appelez-moi le commandant de l'*EX-2115* !

Quand le visage du lieutenant colonel Thomas Herzog apparut sur l'écran, Rhodan en vint immédiatement aux faits.

— L'astronome et physicien Tyll Leyden fait partie de votre équipage, Herzog. Que pensez-vous de cet homme ? J'aimerais savoir, par ailleurs, s'il est capable de diriger un groupe de recherche.

— C'est la première fois que Leyden est le chef d'un groupe de chercheurs. Il n'est pas le type même du commandant, ni du directeur scientifique de recherches. Il donne l'impression d'être un opportuniste qui fuit les difficultés. Il ne discute jamais ni les ordres, ni les interdictions. Mais il met soudain ses chefs devant les faits accomplis. Cet homme connaît tous les biais et ficelles pour parvenir à son objectif. Il suit toujours la voie de la plus faible résistance mais on n'a jamais à lui reprocher d'actes malhonnêtes ou rebelles. Leyden s'y entend à merveille à faire faire à ses collègues, sans qu'ils s'en rendent compte, des recherches servant ses propres travaux. Gus Orff, le chef de Leyden, ne jure que par lui. Il l'a un jour décrit comme un homme possédé par le travail. Seulement extérieurement, cela ne se voit pas.

— Que direz-vous, Herzog, en apprenant qu'on s'est plaint de lui ? On l'accuse même de saboter les travaux sur Majestas.

Herzog protesta violemment contre ces reproches inouïs.

— Herzog, dix-sept de ses collègues ont signé cette mise en accusation !

Et Rhodan lut les dix-sept noms. Celui de Sacha Popoulos n'y figurait pas.

— Et voici les raisons qui ont conduit à cette accusation de sabotage.

Herzog écouta en retenant son souffle. Il ne pouvait se défaire de l'idée que cela cachait une sordide affaire. À son avis les reproches ne

pouvaient être justifiés.

— Eh bien, Herzog ?

— Commandant, il y a là quelque chose qui ne colle pas. Une toute autre affaire se cache derrière... (Le visage de Herzog se détendit. Ses yeux brillèrent.) Commandant, on dirait que Leyden est sur la piste de quelque chose ou qu'il expérimente encore une fois quelque chose de nouveau, qui à la fin justifiera sa façon d'agir.

Rhodan lui jeta un regard étonné.

— Vous avez là une excellente opinion de Leyden.

— Non, commandant. Mais je ne puis oublier qu'un jour je me suis trompé sur son compte. Son comportement, son indolence, son manque d'intérêt apparent m'irritaient et je ne pouvais plus le supporter. Jusqu'au jour où le jeune scientifique m'apporta la preuve que je l'avais mal jugé. Et ça ne s'oublie pas ! Aussi suis-je prudent maintenant. C'est aussi pour cela que je pense que ses collègues jugent mal de son action.

— Très bien, Herzog. Je vous fais confiance. Je néglige cette plainte, pour le moment. Merci.

*

**

Dans le planétarium on avait découvert le septième endroit où manquaient des milliers de soleils avec leurs planètes et leurs lunes.

Ce dernier trou avait été découvert trois jours plus tôt. Encore une fois ce fut Tyll Leyden qui remarqua que ce vide n'avait pas ce noir bien franc de l'arrière-plan mais était plutôt d'un vague gris foncé.

De nouveau il se demanda ce que cela pouvait signifier.

Il redescendit dans la salle des machines où le vacarme était intolérable et obligeait les hommes à porter des spatiandres à isolation acoustique.

L'ingénieur Turander vint vers lui. La conversation n'était possible que par la radio de leurs casques.

— Leyden, je vous avertis ! Faites évacuer la Montagne Chantante sinon nous allons tous voler dans les airs. Ces maudites machines sont devenues folles et le professeur Attik et ses collaborateurs ont peur que le huit mille ne s'écroule ! Et nous ici, nous avons peur qu'il n'explose.

Mais Leyden n'entra pas dans le sujet.

— Les mesures ne donnent toujours rien ?

Sa question se référait aux machines rugissantes. Leur revêtement ne laissait pas passer la moindre émission d'énergie dans la salle.

C'était là une nouvelle énigme.

— Au diable avec ce travail abrutissant ! Nous n'obtenons pas le moindre résultat ! Nous n'arrivons même pas à savoir d'où proviennent ces parasites qui désespèrent nos cybeméticiens !

Pour la première fois, Leyden apprit une chose connue depuis longtemps par quelques scientifiques. Turander dut faire un rapport. Leyden ne fut nullement satisfait de l'entendre dire :

— Le seul à s'être efforcé de découvrir la source des perturbations, ce fut Popoulos. Mais lui aussi y a renoncé. Robert a d'abord fait comme si cela l'intéressait et puis ensuite il ne s'en est plus soucié.

— Les variomètres en 5-D claquent dans les mains des cybeméticiens ?

Ces scientifiques utilisaient de plus en plus souvent cet appareil bioposi pour établir des phénomènes de chute quintidimensionnels non encore élucidés.

— Je dirais plutôt que quelque chose s'abat sur les variomètres et fausse les valeurs. Popoulos dit que les perturbations viennent de l'hyperespace et n'ont rien à voir avec des fluctuations gravitationnelles. Mais il n'a pas trouvé ce que c'était, ni d'où ça venait. Leyden, je vous en conjure... faites évacuer la Montagne Chantante ! Ici les choses ne sont pas normales !

Mais Tyll Leyden était précisément persuadé du contraire.

Trois jours plus tôt, à 17 h 34, toutes les machines de ce hall avaient rugi de plus belle.

Trois jours plus tôt, à 17 h 34, quatre violentes secousses sismiques avaient ébranlé les dix-sept lunes de la planète Hercule. Tous leurs sismographes arkonides étaient tombés en panne. Le seul sismographe qui se trouvait à l'intérieur de la montagne n'avait, quant à lui, enregistré aucune secousse.

Aujourd'hui, trois jours après, l'émoi provoqué par ces puissants séismes, qui tous avaient duré plus de dix minutes, était retombé. Mais personne n'avait le courage de se concentrer sur son travail.

Sans un mot, Leyden et Turander se faisaient face, dans le hall des machines. Plus personne ne touchait les gigantesques appareils, car cela eût été aussi dangereux que d'entrer en contact avec un courant de 100 000 volts. Les vibrations qu'émettaient les revêtements vous auraient jeté par terre, inconscient.

Leyden se demandait pourquoi ces machines se déchaînaient ainsi. Que voulaient-elles obtenir ou empêcher ?

Il ne croyait pas les Grands Anciens capables d'un manque de logique. Le déchaînement des machines devait donc avoir une raison.

— Faites-vous évacuer, oui ou non ? demanda Turander qui commençait à trouver le silence de Leyden trop long.

— Non !

Turander s'avança vers Leyden.

— Vous en êtes à collecter les signatures, Turander ? demanda Leyden, calmement.

— Ne faites pas l'innocent ! Comme si vous ne saviez pas très bien qu'on s'est plusieurs fois plaint de vous, à Terrania. Quel est votre fidèle ami, dans l'entourage de Rhodan, qui intercepte tout ?

Leyden ne s'était nullement douté qu'une plainte à son sujet avait été envoyée. Au lieu d'approfondir la question, il dit :

— C'est tout pour le moment, Turander.

Et il se dirigea vers la grande porte intérieure. Un craquement dans son casque lui indiqua que Turander avait coupé la liaison. Son esprit vauqua à autre chose.

Soudain il dressa l'oreille. Il régla la réception au maximum. Il reconnut nettement la voix de Popoulos.

Et il entendit un dialogue qui lui révéla bien des choses, sauf le nom du deuxième interlocuteur.

— Il me faut de toute urgence le décalage des courbes de couleurs et toutes les données sur le champ magnétique planétaire, dit Popoulos. Peux-tu me les obtenir pour ce soir ?

— Robert semble se méfier. Mais je trouverai bien un moyen. J'ai ses derniers calculs. Leyden lui a montré une nouvelle voie avec sa théorie faltonienne. Très intéressant.

— Apporte-moi tout. Où en sont tes travaux sur la source des perturbations ? As-tu découvert où elle était ? Elle doit se trouver dans la montagne et dans le planétarium, à mon avis. N'y as-tu toujours pas accès ?

— Terminé. Qui respire là sur la fréquence ?

Popoulos et l'autre avaient entendu la respiration de Leyden. Celui-ci, étonné, regarda les contrôles de son spatiandre et constata avec une légère surprise qu'il avait involontairement manipulé l'appareil radio de son casque et avait ainsi entendu la conversation.

Il repassa sur l'ancienne fréquence et coupa ensuite le petit émetteur.

Quand il pénétra dans son bureau, Robert et Mussol étaient toujours penchés sur leurs calculs. Leyden se joignit à eux.

Il était minuit quand les trois hommes, épuisés, firent une petite pause. Après huit heures de mesures ininterrompues et de calculs, une chose était maintenant établie : Hercule, la planète géante, n'avait plus son diamètre d'origine ! Hercule se recroquevillait. La planète

rapetissait ! Mais ce n'était pas tout !

Hercule avait perdu de la masse !

Et cette masse perdue atteignait déjà trois fois celle de Majestas !

Leyden avait saisi un calendrier car il ne faisait plus confiance à sa mémoire.

Où était passé le phénomène de déplacement du centre de gravité ? C'était aujourd'hui qu'il aurait dû être le plus évident.

Or il n'y avait plus de déplacement à l'intérieur d'Hercule. De ce point de vue, la planète était redevenue normale.

— Je n'en peux plus ! gémit Robert.

Leyden le regarda, puis porta son regard sur Mussol.

— Je vous attends ici demain matin. Bonne nuit.

Et il écouta le bruit de leurs pas décroître et s'évanouir.

Il se leva et verrouilla sa porte de l'intérieur. Puis il passa dans une pièce voisine où il avait installé une section de mesure, au cours de l'après-midi.

Leyden brancha le commutateur principal. Les appareils chauffèrent, les uns après les autres. Les voyants verts s'allumèrent l'un après l'autre. Puis Leyden se mit au travail, effectuant des mesures et des calculs, passant de la salle de mesure à son bureau et retour, pour soudain retenir son souffle. Le palpeur de structure protégé menaçait de sauter. Ses aiguilles et ses cadrans gradués tournaient à une vitesse folle et se trouvaient dans la zone rouge de danger. Ce que cela signifiait, seul Leyden le savait car c'était lui qui avait installé le dispositif de protection.

En cet instant, tout le système était frappé, une fois de plus, par un choc de gravitation titanesque !

Leyden avait failli pousser un cri.

Hercule avait de nouveau perdu de la masse ! Maintenant, à cet instant !

— Mon Dieu ! gémit Leyden.

Des profondeurs de Majestas monta un rugissement, un grondement de tonnerre suivi par des claquements et des crissemments ! Majestas était ébranlé par un nouveau séisme. Leyden tenta de s'accrocher mais le sol dansant sous ses pieds fut plus rapide et le projeta dans un coin. Il ne perdit pas conscience mais pendant un moment il ne fut plus en état de penser clairement. Il attendait simplement que Majestas éclate et les envoie tous tourbillonner dans l'espace.

Le calme revint d'un seul coup. Les profondeurs de ce satellite s'étaient tues. Les couches géologiques ne tremblaient plus que faiblement.

Quand Leyden se releva en gémissant, il crut avoir une

hallucination et entendre crier en ricanant :

Vous avez encore à vivre ce qui vous pend au nez !

Qui l'appelait ?

— Leyden... ! Leyden... !

Sans cesse.

C'était Turander qui criait comme un fou par radio ! Turander dans la salle des machines de la montagne.

— Leyden, pour la dernière fois...

Alors Tyll Leyden répondit.

Un rire sauvage lui parvint. Mais aussi d'autres bruits qu'il ne pouvait interpréter parce qu'il ne les avait encore jamais entendus.

— Entendez-vous, Leyden ? C'est l'enfer ! Un enfer de machines ! Je suis le dernier ici. Et je disparaîs aussi maintenant ! Je...

La suite fut engloutie par le vacarme. Turander essaya encore une fois de se faire entendre mais sa voix était trop faible. Puis soudain ce fut le silence sur la fréquence.

Turander avait-il coupé la liaison ou était-il mort ?

Leyden programma le robot. Il était seul sur Majestas à avoir le droit d'en faire une machine de combat. La tâche du robot consistait à empêcher qu'une personne non autorisée ne pénètre dans le bureau pendant l'absence de Leyden.

Quand Leyden arriva dehors, des ondes sismiques parcouraient encore le sol. Les maisons en plastique vacillaient sur leurs légères fondations. Partout, des lampes de secours brillaient – de puissantes torches qui envoyaient un faisceau de lumière sur le massif montagneux tout proche.

Il n'y avait plus de massif. Il n'y avait plus qu'une montagne de huit mille mètres entourée d'un gigantesque désert de débris.

Le séisme avait fait s'effondrer un massif montagneux mais n'avait pas été en mesure de détruire la montagne évidée avec son précieux planétarium !

Leyden comprit les regards qu'on lui jetait de tous les côtés. Il comprit ce que voulait la centaine d'hommes qui se dirigeait vers lui.

On l'entoura.

S'était-il attendu à quelque chose de ce genre quand il avait pris des armes dans son bureau, avant de sortir ?

Le groupe voulut le forcer à démissionner de son poste de chef des recherches.

Tenant un désintégrateur dans la main droite et un paralysant dans l'autre, il dit calmement :

— Maintenant, mes chers collègues, laissez-moi passer.

Quiconque m'empêchera d'aller voir ce qui se passe dans la montagne me forcera à faire usage de mon arme.

Les hommes ne bougèrent pas d'un pouce. Nul ne le croyait capable de tirer.

De la montagne leur parvint un grincement indescriptible et un grondement de mauvais augure ; le sol se remit à trembler. Puis brusquement, des millions de tonnes de roche se mirent en mouvement. Un rocher entraînant l'autre.

Dans le dos de Leyden, un hurlement retentit.

Soudain, la lumière des torches se ternit. Les hommes furent pris de quintes de toux, ils étouffaient. Une seconde plus tard, plus personne ne distinguait son voisin. Un épais nuage de poussière descendait sur eux.

Leyden abaissa ses armes. Il fut poussé, pressé de tous côtés.

Du massif venaient sans cesse des grondements, des rugissements.

Le huit mille, la montagne au fantastique planétarium, s'était-il maintenant effondré et tout gisait-il à tout jamais sous des millions et des millions de tonnes de rocher ?

Leyden, bousculé, tomba par terre. Il n'essaya pas de se relever. L'oreille collée au sol, il écoutait.

Majestas criait ! Le rugissement venait des profondeurs de ce monde. Il annonçait un nouveau séisme.

Et il fut là ! Il fut dix fois pire que le dernier. Il fut tout simplement indescriptible.

Puis ce fut terminé. Au bout de quelques minutes ? De dix minutes ? D'une demi-heure ? Leyden avait perdu toute notion du temps.

Qu'est-ce qui arrivait là ?

Leyden leva la tête et comprit que le dernier séisme était maintenant relayé par un ouragan.

« Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! » pensait-il en s'agrippant encore plus fermement aux aspérités rocheuses du sol.

Était-il à l'abri du vent ? L'ouragan avec ses forces déchaînées passa-t-il très haut au-dessus de lui ?

Combien de temps dura-t-il ? L'aube ne venait donc pas !

Peu à peu, il constata que l'air avait balayé des masses de poussière. Il saisit un projecteur qui gisait sur le sol et le dirigea vers l'endroit où s'était dressé, peu de temps avant, un puissant massif.

Et il aperçut les contours de la Montagne Chantante !

Le planétarium était toujours là ! Le huit mille était encore debout alors que tout était détruit alentour.

« Je dois aller là-bas ! »

Le jour se levait quand il atteignit l'énorme portail dans la paroi rocheuse et pénétra dans le couloir qui conduisait à l'intérieur de la montagne. Sur l'aire de stationnement, il découvrit un glisseur. Dans le glisseur il trouva un spatiandre. Il le vérifia tout en l'enfilant. Puis son glisseur fila vers le grand portail interne. Selon les déclarations de Turander, il ne devait plus y avoir un seul scientifique à l'intérieur de la Montagne Chantante.

Devant le grand portail fermé, Leyden fit errer le faisceau de son projecteur, cherchant des traces de séisme. Mais rien n'avait changé.

Et ce merveilleux et bienfaisant silence qui l'entourait !

Il sursauta. Le silence, se demanda-t-il, et derrière la porte le hurlement des machines ? Comment se faisait-il qu'il ne ressentait plus aucune vibration dans le sol ?

Il courut vers le portail. Il s'ouvrit et Leyden pénétra dans la grande salle des machines. Il se risqua à brancher le micro extérieur de son spatiandre – et s'arrêta, comme paralysé.

Son micro extérieur lui transmettait le chant des gigantesques machines !

Elles ne hurlaient plus ! Le sol rocheux ne vibrait plus !

Et peu à peu, Tyll Leyden comprit.

— Les Grands Anciens ! chuchota-t-il en ouvrant son casque.

Il s'approcha lentement du premier groupe et posa la main sur le revêtement. Il ne sentit que la fraîcheur du métal, rien d'autre.

— Mon Dieu ! gémit-il, ému.

Un massif montagneux avait disparu dans un séisme de dimensions planétaires mais une montagne évidée, de huit mille mètres de haut, était sortie intacte de cet enfer. Leyden commençait à comprendre qui avait prévenu cette ruine : les machines ! Des machines qui tournaient depuis plus d'un million d'années !

Des machines et les énergies qu'elles avaient produites avaient été plus puissantes que les forces inconcevables qui avaient été déchaînées dans le séisme planétaire !

Involontairement, la question s'imposa à Leyden. Pourquoi ?

Pourquoi une race qui n'existait plus depuis une infinité de siècles avait-elle doté la plus grande œuvre d'art de la Galaxie d'une telle protection ?

Est-ce que le planétarium était plus qu'une reproduction fidèle de la Voix lactée ?

Leyden se prit la tête entre les mains. Il n'était pas en état de se concentrer. Il s'était passé trop de choses au cours des dernières vingt-quatre heures, il avait accumulé trop de découvertes et il se trouvait devant trop de questions sans réponse.

Il se rendit dans le planétarium. Là-bas, rien n'avait changé. Il se

frotta les yeux car des reflets dansaient devant eux.

Puis ses pas le ramenèrent devant la statue.

Elle tournait toujours sur son socle en suspension. Ses yeux brillaient de l'intérieur, le socle brillait aussi. Leyden se frotta les yeux mais l'éclat de la statue était toujours aussi fort.

Qu'est-ce que signifiait cet éclat ?

Pourquoi les machines ne hurlaient-elles plus ?

Tout cela devait pourtant avoir un sens. Il ne croyait pas les Grands Anciens capables de jouer un méchant tour à ceux qui découvriraient leur planétarium.

« Je dois monter en haut du planétarium », pensa-t-il avec une telle intensité qu'un rayon fut activé et le souleva.

Il se retrouva à deux mille mètres au-dessus du sol circulaire du dôme rocheux. Et il regarda les étoiles artificielles.

Il cligna des yeux.

Plus nettement que d'en bas, il voyait des reflets.

« Des reflets ? se demanda-t-il. (Et il répéta :) Des reflets ? »

Une teinte non naturelle s'élargissait en quelques endroits de la galaxie artificielle ; c'étaient des taches de couleur qui émettaient une lumière irisée.

Leyden était encore à mille mètres des zones limitrophes de la Galaxie quand il fit une autre découverte.

Il compta sept taches irisées, pour se trouver, au même instant, devant une nouvelle interrogation.

Ces taches brillantes se trouvaient aux endroits précis où Leyden et ses collaborateurs avaient constaté l'absence d'amas stellaires !

Il pensa intensément à son objectif. Le rayon l'en approcha aussi près que possible. Il regarda la tache brillante et il se souvint qu'elle lui avait fait l'effet d'une chose d'un gris terne.

« En bas », pensa-t-il.

De là-bas, un autre rayon le conduisit dans le cercle sur le sol de la salle des machines. Leyden quitta la salle. Le grand portail se referma derrière lui. Il monta dans le glisseur, franchit le couloir et atteignit l'air libre.

Sur Majestas c'était le matin !

Mais Tyll Leyden ne reconnaissait plus les environs. Où était le plateau avec les maisons en plastique ?

Elles étaient toujours debout mais désormais dans une profonde dépression. Leyden comprit que pendant son séjour dans la montagne, un autre séisme avait ébranlé Majestas.

Eona, ses ruines et la tour de cinquante mètres avaient disparu. Une montagne de blocs de rocher les avait recouvertes. Seule une

ruelle étroite bordée d'éboulis élevés et qui conduisait à l'entrée de la Montagne Chantante se trouvait encore à son ancien niveau !

Leyden ne remarqua pas que son glisseur se posait automatiquement et qu'il avait atteint son objectif.

Il n'avait d'yeux que pour la ruelle.

Elle était voulue ! Les Grands Anciens l'avaient tracée contre toutes les forces sismiques planétaires des Grands Anciens qui ne vivaient plus depuis plus d'un million d'années ! Des Grands Anciens qui, avec leur techniques, étaient plus forts que les puissances naturelles, plus puissants que la force d'une lune de la taille d'une planète normale.

L'esprit ailleurs, il quitta son glisseur. Il remarqua à peine que la plupart des maisons étaient penchées. Il vit ses collègues, debout devant elles, et il les entendit discuter. Il les contourna et se dirigea vers le bâtiment où était son bureau. Ce n'est qu'arrivé à la porte, qu'il se souvint qu'il était le chef et que maintenant, après la catastrophe, il devait donner des ordres.

Il se retourna et regarda les hommes les uns après les autres. Leurs regards exprimaient la peur mais aussi la menace et le mépris.

— Messieurs, dit-il d'une voix pas particulièrement forte. Messieurs, vous commencerez par les travaux de déblaiements et vous reprendrez ensuite vos travaux dans la Montagne Chantante. Là-bas tout est normal. Agissez comme on est en droit de l'attendre d'hommes raisonnables.

Il entra dans le bâtiment et monta au premier étage. Il s'arrêta quelques marches avant la fin de l'escalier. Sur le palier conduisant à son bureau, le robot qu'il avait programmé gisait là, détruit. Il lui manquait la tête et la moitié du tronc.

La porte de son bureau était ouverte. Leyden sortit son paralysant et son désintégrateur. À cet instant il n'était plus le scientifique mais le combattant entraîné, membre d'équipage de l'EX-2115.

D'un bond il fut dans son bureau. Devant sa table se trouvait un homme qui s'apprêtait à se relever.

Il était 7 h 03.

Cet homme était Sacha Popoulos, l'expert en gravitation.

À 7 h 06, Tyll Leyden appela le médecin de l'expédition par radio. Sacha Popoulos dormait sous l'effet d'un tir paralysant.

— Conduisez cet homme à l'infirmerie, dit Leyden au médecin. Affectez deux robots de combat à sa surveillance. Popoulos est aux arrêts.

— Grands dieux ! s'exclama le médecin après avoir examiné Popoulos, pourquoi l'avez-vous battu de la sorte ?

— Débarrassez-moi de lui, je ne veux plus le voir !

Et Leyden tourna le dos au médecin.

Quand il fut seul, Leyden examina les documents qu'il avait trouvés dans les poches de Popoulos. Un peu plus tard, il monta à l'étage supérieur où se trouvait le bureau de l'expert en gravitation. Mais il n'y resta pas longtemps. Il ne se soucia pas des groupes qui discutaient avec animation dans la rue, entre les maisons. Il traversa la rue et disparut dans le bâtiment où logeait Popoulos. Quand il poussa la porte de sa chambre, il vit le dos courbé d'un homme. Celui-ci sursauta de peur, se retourna, reconnut Leyden et porta vivement la main à sa poche.

Froidement, Leyden l'abattit avec son paralysant. Puis il enjamba l'homme qui gisait maintenant immobile sur le sol et ramassa un feuillet que l'homme avait arraché dans sa chute. Puis il étudia les documents sur la table. Il n'inclina même pas la tête en découvrant les diagrammes du déplacement du centre de gravité d'Hercule, qui lui avaient été volés.

Son minicom entra une nouvelle fois en fonction. Il appela de nouveau le médecin puis Gaston Robert, Mussol et Players. Les scientifiques arrivèrent avant le médecin.

— Regardez cela !

Players reconnut ses notes sur quelques-uns des documents et Robert découvrit l'écriture caractéristique de Sacha Popoulos au bas des diagrammes volés.

Quand le médecin arriva, Leyden lui donna ses instructions.

— Soignez Mille Davis comme il convient. Il doit être emprisonné jusqu'à l'arrivée du prochain astronef. Comme pour Popoulos, aucun contact avec l'extérieur ! Faites-le garder par des robots. Merci.

Sans un mot, le médecin se pencha sur Mille Davis et lui prit son pouls pour déterminer l'intensité du rayon de choc.

— Leyden, pourquoi avoir tiré à la puissance maximale ?

— Mettez la main dans sa poche droite, docteur !

Le médecin obéit et en sortit un désintégrateur. La sécurité du radiant avait été enlevée. Nul ne vit son expression décontenancée car les experts avaient commencé leur examen des documents. Leyden se mit à fouiller la pièce mais avant il dit encore au médecin :

— Docteur, mes ordres s'appliquent aussi pour la période pendant laquelle les deux hommes auront besoin de vos soins.

— Deviez-vous frapper Popoulos de cette façon ?

Sans un mot, Leyden montra au médecin qu'il lui manquait deux molaires.

— Excusez-moi, dit le médecin, embarrassé. Je ne savais pas.

Après que Davis ait été emporté par un robot, Leyden déclara à

ses collaborateurs :

— Vous me trouverez dans le bureau de Popoulos. Nous découvrirons certainement là-bas des renseignements intéressants.

— Vous appelez cela intéressant, Leyden ! s'emporta Robert. Si la moitié seulement des calculs de Popoulos est exacte, son silence équivalait alors à une tentative d'assassinat sur nous tous !

— Mais sont-ils exacts, Robert ?

Et sur ces mots, Leyden quitta ses collègues.

CHAPITRE IV

Leyden s'avança vers le groupe de scientifiques le plus proche et interrompit leur conversation.

— Messieurs, vous pouvez, quant à moi, rester ici jusqu'à demain. Dans ce cas, je suis certain que vous quitterez tous Majestas par le premier astronef. Ou alors, vous pouvez reprendre votre travail. À vous de décider, messieurs.

Et il traversa la rue. Dans le bureau de Popoulos, il ne trouva d'abord que des documents normaux jusqu'au moment où il tomba sur un dossier portant le titre *Molkex*.

Comme tout le monde, Tyll Leyden avait entendu parler de molkex, d'acridocères et d'annélicères, et de l'existence d'un deuxième empire galactique mais il ne savait pas grand-chose sur ce molkex.

Il ne connaissait pas ce document qu'il tenait à la main. Sans se douter de rien, il en prit connaissance. Sa surprise crût. Le concept de molkex s'imprima au fer rouge dans son cerveau. Tout à l'étude de ce document, Leyden en oublia son projet initial qui était la fouille du bureau de Popoulos.

Gaston Robert vint lui dire qu'il était temps de déjeuner.

Leyden hocha la tête.

— Quoi ? s'exclama Robert, éberlué. Vous renoncez à votre petit déjeuner ? Que diable lisez-vous donc de si intéressant ? Molkex ? Ah, cette matière...

— Oui, répondit Leyden pour se débarrasser de Robert.

À cet instant, Majestas fut ébranlé par un nouveau séisme. Les deux hommes se précipitèrent au-dehors. Sous leurs pieds, le sol se levait et s'abaissait à intervalles irréguliers. Puis de nouveau ils entendirent le rugissement venu des profondeurs. Et de nouveau des couches géologiques qui se déchiraient et des rochers qui s'écroulaient – l'enfer !

De crainte d'être ensevelis sous les murs des bâtiments, Leyden et Robert s'éloignèrent. Mais partout le danger était aussi grand. Le sol s'ouvrit devant eux. Majestas paraissait effectivement sur le point d'éclater.

Leyden tendit le bras en direction de la Montagne Chantante. Robert ne comprit pas immédiatement ce qu'il lui montrait.

Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser que le huit mille ne participait pas au séisme. Il se dressait, immobile, comme une île au milieu des flots déchaînés, tandis que tout autour c'était le chaos.

Puis une fois de plus, ce fut fini. Majestas existait encore. Mais maintenant il régnait une activité fébrile dans le secteur. Tous les hommes, à l'exception de Popoulos et de Davis, traînaient le matériel hors des maisons en plastique jusqu'à l'intérieur de la Montagne Chantante. Des robots conduisirent des chargements gigantesques sur des plates formes antigrav, à l'intérieur du huit mille.

Maintenant ils étaient prêts à croire Leyden, c'était leur dernier espoir.

À 14 h 39, le déménagement était terminé. Et par mesure de prudence, Leyden ferma le grand portail dans la paroi rocheuse lisse.

Au cours des heures suivantes, Leyden eut fort à faire ; partout, les scientifiques l'appelaient à la rescousse.

Dans le planétarium, la galaxie ne brillait plus de façon uniforme. Elle présentait maintenant sept taches irisées que l'on ne pouvait manquer de remarquer.

L'aspect de la statue aussi avait changé. Quand Leyden la revit au bout de plusieurs heures, il resta figé. La statue et le socle brillaient maintenant d'un rouge intense. L'éclat des yeux s'était adapté à ce rouge. La forme stylisée tournait avec une lenteur remarquable sur son socle. Le temps d'une rotation fut chronométré : 69 secondes.

Nul ne savait ce qui se passait.

Leyden se rendit auprès des spécialistes en hyperondes. L'hypercom avait été remonté. L'oscillographe était branché. À la place d'une onde régulière, il montrait des lignes brisées désordonnées.

— L'émetteur-récepteur à hyperondes fonctionne parfaitement, Leyden ! Les parasites sont dans l'hyperespace. Mais depuis que cet appareil fonctionne ici, une perturbation permanente est venue s'ajouter. Vous voyez, là ?

L'expert montra un écran cathodique éclairé. Sur son bord inférieur un phénomène apparaissait avec une régularité étonnante. Mais on ne pouvait lui donner un sens car on n'en voyait vraisemblablement qu'un centième.

Un détail frappa Leyden. Quand le phénomène réapparut, Leyden déclencha son chronomètre. Lorsqu'il se reproduisit – minuscule interruption dans le phénomène constant – il stoppa le chronomètre et lut l'indication de durée.

69 secondes !

— Messieurs, la statue envoie des hyperimpulsions radio. Essayez de déchiffrer les signaux à l'aide du plus grand ordinateur que nous ayons !

Players surgit et chuchota quelque chose à l'oreille de Leyden. Les deux hommes s'éloignèrent et rejoignirent Robert qui les attendait

dans un coin. Mussol était assis devant l'intercom qu'il avait relié à un petit cerveau positonique qui crachait sans relâche des bandes perforées, les unes après les autres.

Cet endroit était devenu le centre de contrôle. Ici arrivaient toutes les mesures et tous les calculs des divers groupes. Quatre-vingts scientifiques et techniciens travaillaient à un problème sans même le connaître.

— Leyden, regardez cela ! dit Robert en lui tendant un bloc rempli de formules.

Ces formules avaient été écrites par Popoulos.

— Avez-vous découvert une erreur, Robert ? Où cela ?

Celui-ci montra un endroit.

— Merci ! dit Leyden en prenant le bloc et sans se soucier de l'air déçu de son collègue. Vous me trouverez dans la salle du grand ordinateur.

Et il s'éloigna rapidement.

Quelques minutes plus tard, il appela par minicom :

— Mussol, venez ici avec l'intercom !

Mais il ne leva pas les yeux quand Mussol installa son matériel près de lui. Leyden était sur la piste d'un phénomène incroyable et il le devait à l'erreur de raisonnement que Robert avait découverte dans les calculs de l'expert en gravitation.

D'après les calculs de Popoulos, les dix-sept lunes menaçaient de tomber sur Hercule ! Et cette catastrophe devait se produire dans cinq jours.

Or l'expert avait gardé cette information pour lui-même au lieu de prévenir le chef de la mission de recherches sur Majestas.

Maintenant, Leyden cherchait fébrilement le résultat correct.

L'ordinateur fonctionnait encore quand Leyden appuya sur le disjoncteur. Il venait de repenser aux formules de la théorie faltonienne. Depuis qu'il était sur Majestas, il avait déjà essayé de les utiliser, sans parvenir à un résultat. Maintenant il disposait d'un nombre beaucoup plus grand de données et cela l'avait conduit à confier une autre tâche au calculateur.

— Players, Robert, venez ici !

Puis s'adressant à Mussol :

— Appel général ! Fournir toutes les données dont on dispose au cerveau !

Robert et Players arrivèrent. Il leur mit des bandes perforées dans les mains.

— Préparez la programmation !

Ils ne reconnaissaient plus Tylt Leyden.

Le calculateur se remit au travail. Il devait maintenant utiliser les formules faltoniennes. Leyden était seul devant la machine quand une longue bande perforée commença à en sortir.

Leyden pâlit. Il se retourna afin que nul ne puisse voir son visage. L'angoisse brillait dans ses yeux. Et il avait toute raison d'avoir peur.

Hercule, la planète géante, était dévorée de l'intérieur ! D'où cette perte de masse !

— Leyden, les astrophysiciens veulent vous parler, dit Mussol.

Il se ressaisit et se retourna.

— Leyden, sur toutes les autres lunes règne la même instabilité. Pas une seule n'a été épargnée par ce séisme de dimensions planétaires. Il semble faire le tour de ce système comme une onde kalupéenne devenue folle.

— Une onde kalupéenne..., dit vivement Leyden. Mais c'est en 5-D ! Cela signifie que vous avez déterminé qu'Hercule était le point de départ des séismes.

— Hélas non ! Le point de départ est inconnu, bien que nous soupçonnions la planète géante. Mais nous ne pouvons encore rien prouver.

— Bientôt ?

— Peut-être. Je vous transmets maintenant les données.

Leyden écouta.

La transmission terminée, il resta là, rêveur. Il leva les yeux vers la galaxie artificielle.

Les Grands Anciens avaient intentionnellement omis des amas stellaires en sept endroits de la Galaxie !

Intentionnellement...

Il avait toujours les yeux fixés sur ces taches irisées qui émettaient une lumière vive.

Brusquement, elles s'assombrirent un peu pour reprendre ensuite leur ancienne intensité. Quand il eut vu le phénomène se reproduire à trois reprises, il enclencha son chronomètre. Quand il l'arrêta, il ne fut pas surpris de lire : 69 secondes !

Il avait progressé d'un pas : la statue et la galaxie étaient en liaison. Leyden réfléchit. Le rouge n'était-il pas un symbole de danger pour toutes les races ?

Le péril ne pouvait guère être plus grand que sur Majestas actuellement. Leyden se passa la main dans les cheveux et s'arrêta brusquement au milieu de son geste.

Il croyait avoir entendu la voix de l'être fictif ! Il savait que c'était une illusion. Mais les paroles : *Vous avez encore à vivre ce qui vous pend au nez* le poursuivaient constamment.

L'être-communauté de Délos n'agissait jamais contre les intérêts de l'humanité. Quelques macabres qu'aient souvent été ses plaisanteries, elles cachaient toujours quelque chose qui s'avérait tourner à l'avantage des hommes quand ils l'avaient découvert.

Il avait fui un danger inconcevable ! *Il* n'avait fait aucune allusion sur la nature, ni sur l'origine de ce danger.

Mungs arracha Leyden à ses réflexions :

— Leyden, nos contrôleurs ont fait une grande découverte !

Ces spécialistes étaient chargés de comparer la galaxie artificielle, secteur par secteur, avec la véritable, afin de découvrir éventuellement pourquoi il manquait des amas stellaires en divers endroits du planétarium.

— Oui ?

— Leyden, en sept endroits il manque des étoiles qui existent dehors, dans la Voie lactée. Or voilà que nos contrôleurs ont découvert dans le planétarium des étoiles qui n'existent pas dans notre galaxie ! Et ce que cette découverte a de particulièrement inquiétant, c'est que ce système-ci est soit le point de départ de la disparition d'étoiles, soit le point d'arrivée !

— Où sont les contrôleurs ?

Pas un mot pour exprimer son énorme surprise rien, si ce n'est la question : où trouver les experts ?

Il surgit brusquement au milieu d'eux.

Le chef d'équipe fit son rapport.

— Ce n'est que lorsque nous projetterons les deux cartes stellaires sur la même surface que vous constaterez qu'en direction du bras spirale C 67 il y a un véritable segment où les étoiles ont disparu. Projection, s'il vous plaît !

Le système était raffiné. Les deux cartes stellaires projetées étaient d'une couleur primaire différente. Quand les étoiles se superposaient, il y avait mélange de couleurs. Quand il n'y avait pas superposition, les étoiles restaient dans leur couleur d'origine.

De cette manière une ligne se dessina nettement dans cet enchevêtrement d'étoiles. À en croire le planétarium, elle aurait dû foisonner d'étoiles mais en réalité, dehors, celles-ci n'existaient pas.

— Ce système-ci est soit le point de départ, soit le point d'arrivée. Hélas, la projection ne nous dit pas qu'elle est l'hypothèse exacte. Qu'en pensez-vous, Leyden ?

Il haussa les épaules et garda le silence. Ce qui, pour les contrôleurs, avait été une grande découverte : cette ligne de disparition d'étoiles, le saisissait d'épouvante.

Il les remercia et partit.

Est-ce que la créature fictive de Délos avait fui devant un monstre qui détruisait une concentration d'étoiles comme on souffle de la poussière ?

CHAPITRE V

Dans la Montagne Chantante, les hommes étaient débordés par le travail.

Tyll Leyden était sorti avec trois hommes pour une brève expédition, profitant d'une accalmie entre les séismes.

Deux heures durant, le petit groupe avait effectué des mesures de la planète Hercule.

Le rétrécissement de la planète géante avait pris des proportions irréelles. Leyden ne s'y intéressa guère. Ce qu'il voulait, c'était déterminer la taille de la planète à l'intérieur d'Hercule. De violents chocs gravitationnels au niveau quintidimensionnel faisaient de ce travail un supplice. Leyden s'apprêtait déjà à renoncer à l'expérience quand l'un de ses compagnons poussa un cri et montra Hercule.

La surface de méthane gelé s'ouvrit. Une fontaine d'énergie, semblable à une protubérance, jaillit dans l'espace. Heureusement, pas en direction de Majestas.

— C'est tout à fait comme l'éclair lumineux ! gémit Leyden qui n'avait pas quitté des yeux les télémètres. Enfin ! Cette excursion a porté ses fruits !

La protubérance s'était rapidement éteinte. Hercule avait repris son aspect précédent. Mais la planète géante avait livré l'un de ses secrets.

L'éclair lumineux venu de l'hyperespace qui à l'époque avait bel et bien poursuivi l'*Explorateur-2115*, n'était plus une énigme. Il s'était révélé être un rayonnement d'énergie. Mais quand Leyden, de retour dans la Montagne Chantante, examina de près les documents à ce sujet, il hocha rapidement la tête, mécontent.

Ce rayonnement lui paraissait fait exprès. Il n'avait encore jamais été observé sous cette forme dans la nature.

Et une fois de plus, Leyden accabla de travail chacun de ses collègues.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? gronda le chef du groupe de mathématiciens.

Mais Tyll Leyden ne dévoila pas son jeu. Il garda le silence. Lui seul était harcelé par l'épouvante. Il voulait en préserver les autres. Ils l'apprendraient bien assez tôt.

À l'intérieur d'Hercule vivait une chose qui dévorait la planète de l'intérieur !

Qu'était-ce donc ? Et pourquoi montrait-elle cette activité depuis peu seulement ?

— Je l'ai ! Je l'ai !

On n'avait encore jamais entendu Leyden crier de la sorte.

Ils arrivèrent en courant de tous côtés. D'innombrables questions lui furent posées. Leyden garda le silence. Quel sens cela avait-il de leur rappeler le 4 août de l'année précédente ?

La chose à l'intérieur d'Hercule avait été activée par un front de choc d'énergie gravitationnelle qui avait ébranlé la galaxie le 4 août 2326 !

De nouveau, Leyden mit le grand calculateur à contribution.

Six mille ans plus tard, l'Arkonide Falton parvint aux honneurs qu'il aurait dû connaître de son vivant.

Pendant plus de cinq heures, Leyden alimenta l'ordinateur en données puis il se retira et se laissa tomber dans un fauteuil. Il était parfaitement conscient qu'il lui faudrait attendre le résultat pendant des heures.

Falton avait avancé qu'avec sa théorie on pouvait dire, dans certaines conditions, si une planète portait de la vie ou si elle était favorable à la vie.

Mais qu'était la vie ?

La vie n'avait besoin ni ne posséder de l'intelligence, ni d'avoir de l'instinct, mais devait présenter des réactions de quelque type que ce fût.

Et ce qui se cachait à l'intérieur d'Hercule, ce qui émettait des chocs gravitationnels, qui se déplaçait à l'intérieur de la planète et déclenchait des séismes sur les dix-sept satellites, n'était-ce pas une forme de vie inconnue jusqu'alors ?

Leyden ne prêtait pas attention à ce qui se passait autour de lui. Astronomes et astrophysiciens ne quittaient plus le planétarium des yeux. D'autres scientifiques observaient la statue d'un rouge de plus en plus éclatant. Quelques pas plus loin, des experts, assis devant des appareils, constataient avec une inquiétude croissante qu'Hercule se recroquevillait à une allure effrayante et perdait de plus en plus de masse, et que les chocs gravitationnels augmentaient de violence.

Sur Majestas et tous les autres satellites, c'était l'enfer. Les séismes se succédaient. C'était un miracle qu'aucun satellite n'ait encore explosé.

Mais dans la Montagne Chantante les conditions restaient inchangées. Des spécialistes avaient tenté de déterminer si le huit mille était entouré d'un champ protecteur. Ils n'avaient rien découvert de ce genre.

Les deux experts en hypercom se croisaient les bras car il ne servait à rien de démonter une fois encore l'installation radio pour

chercher l'origine de la panne. L'appareil était en bon état. Si aucun message radio ne passait, cela était dû aux perturbations qui hachaient toutes les hyperondes.

Sur Majestas, les chercheurs étaient coupés de l'Empire. Si le centre des opérations, à Terrania, ne s'apercevait pas rapidement qu'il ne recevait plus de messages de Majestas et n'envoyait des secours, ils ne trouveraient ici, plus tard, que des cadavres.

Soudain, les deux radios dressèrent l'oreille. Le transformateur de symboles réagissait !

Existence suprahétérodynamique.

Puis une pause minuscule. Et la voix à la tonalité métallique retentit de nouveau :

Appeler les gardiens de tous ! Toute vie est en danger ! Nous appelons la vie pour la mettre en garde !

— Vite ! Va chercher Leyden. Il faut qu'il entende ça !

L'un des radios partit en courant.

— Le transformateur de symboles réagit ! cria-t-il.

Leyden fut arraché à ses réflexions. Quelques secondes plus tard il était près de l'appareil de traduction et écoutait. Il entendit la dernière partie du message :

On est parvenu à stopper l'Existence dans une zone de surcharge de 4 000 cygins dressée à la dernière minute devant notre système. Mais la distance de 4 000 cygins était trop faible. La sursaturation explosive a frappé notre système avec des conséquences dévastatrices. Contrairement à nos calculs, la déflagration s'est produite dans notre espace. Des hyperénergies sont passées, se sont combinées avec des phénomènes tumultueux en des masses matériellement stables et se sont précipitées dans notre système. Une faible partie a disparu dans les profondeurs des îles de lumière.

Appelez les gardiens de tous !

L'Existence s'est de nouveau éveillée. Reconnaissez la voie par laquelle l'Existence est venue vers nous et reconnaissez les sept signes et leur signification. Créez une zone de surcharge avant que l'Existence ne se lève. Détruisez-la sinon toute vie sera détruite. Si elle survit, il n'y aura bientôt plus de grandes îles de lumière.

C'est une Existence suprahétérodynamique !

De nouveau la pause minuscule, puis la voix métallique retentit de nouveau. Tel un vieillard, Leyden se leva.

« Maintenant ils savent », pensa-t-il en les regardant les uns après les autres. Il ne comprenait pas pourquoi ils n'avaient toujours pas saisi.

Ne voulaient-ils pas comprendre ou ne comprenaient-ils pas parce

qu'il fallait un peu d'imagination pour cela ?

Pourquoi l'avertissement durait-il 69 secondes ? La statue n'était-elle qu'un émetteur automatique ?

Mais elle les avertissait d'un danger qui les menaçait tous. Elle avait nommé ce danger « existence suprahétérodynamique ». L'expression même décrivait le danger : c'était un récepteur hétérodyne qui transformait de la matière quadridimensionnelle stable en hyperénergie pour vivre de la transformation ! C'était donc quelque chose de vivant et ça devait être en même temps quelque chose d'une taille monstrueuse. Leyden n'oubliait pas cette zone sans étoiles à l'intérieur de la Galaxie dont l'extrémité indiquait nettement ce système-ci.

L'Existence avait été capable de détruire de grandes parties d'une galaxie.

Elle *avait* été capable ! Elle était donc revenue une fois encore. Quand ?

Leyden confia de nouvelles tâches aux divers scientifiques, sans se soucier de leur épuisement. Il était impitoyable, il arrivait à soutirer leurs dernières réserves à ses collègues.

À plusieurs reprises, l'ordinateur le lâcha. À chaque fois, Leyden le reprogramma avec des données, partiellement modifiées. Entre-temps il avait appris ce que les Grands Anciens entendaient par un cygin. Des mathématiciens lui avaient trouvé la solution. C'était une année-lumière basée sur le temps de révolution de Majestas autour de son soleil. Mais l'idée de déterminer finalement, à l'aide du planétarium, quand le Suprahet avait attaqué la Voie lactée, ne vint qu'à Tyll Leyden.

Debout, à mille mètres sous la spirale étincelante, il se concentra sur l'idée de voir les constellations telles qu'elles avaient été lors de l'explosion de Suprahet.

Ce que Leyden avait déjà réussi à faire, il y parvint une seconde fois grâce à la technique des Grands Anciens. Quelques secondes après son impulsion mentale, tout tournoya au-dessus de lui. Le modèle miniature de leur Voie lactée exécuta une rotation autour de l'axe fictif. En outre, des millions et des millions de soleils avec leurs planètes et satellites se décalèrent. Puis tout s'apaisa et se stabilisa.

Une vingtaine d'experts avec des appareils d'enregistrement travaillèrent pendant des heures dans le planétarium, prenant des milliers et des milliers de prises de vue.

Revenus en bas, le difficile travail d'analyse commença.

Tyll Leyden eut le résultat le 3 janvier 2327.

— Il a dormi si longtemps ? demanda-t-il en lisant l'indication de

temps.

Par ce « il », il entendait le Suprahét, une existence titanesque dépourvue de toute intelligence.

Venu des profondeurs de l'Univers, il avait fait irruption dans la Voie lactée un peu moins de 1,2 million d'années plus tôt, pour dévorer des milliers et des milliers de systèmes et menacer le monde des Grands Anciens. À la dernière minute, ils avaient créé, loin dans l'espace, une zone de surcharge sur laquelle s'était jetée l'Existence.

Celle-ci ne put stopper l'absorption d'énergie et « mangea » trop. Elle se transforma en un champ de tension refermé sur soi-même, dont les valeurs dépassaient toute concentration naturelle. L'explosion dans le continuum normal ressembla à une réaction nucléaire spontanée. Mais contrairement aux calculs des Grands Anciens, la déflagration ne se produisit pas dans l'hyperespace mais par un processus de métamorphose, se stabilisa en masse, dans la structure en 4-D.

Pour la troisième fois, Tyll Leyden modifia la position des étoiles par la force de la pensée. Le rayon porteur le conduisit le plus près possible de ce système-ci.

Tyll Leyden vit seulement 17 planètes en orbite autour d'un soleil jaune mais il ne trouva aucune trace de la planète Hercule !

Hercule avait vu le jour seulement après la destruction du Suprahét ! Hercule était le monstre. Son épaisse couche de méthane gelé n'était rien d'autre qu'une espèce de dépôt de givre !

Leyden avait toujours les yeux fixés sur la minuscule reproduction. Pensées et formules défilaient sous son crâne, et il pensa aussi au contenu d'un document portant le titre *Molkex*.

Molkex, la matière qui à vrai dire ne devrait pas exister..., la chose à l'intérieur d'Hercule, c'était du molkex ! Le Suprahét, c'était encore du *molkex*, c'était encore l'Existence mais sous sa forme passive. Le front de choc gravitationnel du 4 août de l'année précédente l'avait activé d'un seul coup. L'éclair lumineux tiré sur l'EX-2115 s'était par conséquent produit en « dormant », donc d'une manière purement automatique.

Il avait été activé. Il se trouvait en cours de métamorphose et il en sortirait sous forme d'Existence... de Suprahét, quelque chose sans rime ni raison, rien d'autre qu'un monstre de dimensions gigantesques.

Était-ce devant le Suprahét qu'avait fui l'être-communauté de Délos ?

Leyden ne pouvait répondre à cette question mais il savait que le destin de l'humanité était entre ses mains.

Il fit préparer le seul jet spatial dont ils disposaient. Puis il

désigna cinq hommes capables de le piloter. Il leur expliqua le but de la mission qui était de quitter le système pour envoyer un message par hypercom à Terrania, et il conclut :

— Je vous accompagne.

Quand ils sortirent de la Montagne Chantante, Majestas était de nouveau secoué par un séisme. On pouvait maintenant voir à l'œil nu qu'Hercule se recroquevillait.

Il faisait jour mais les hommes ne voyaient pas le soleil car Majestas était enveloppé par un nuage de poussière que les ouragans faisaient tourbillonner. Les forces naturelles tentèrent de jouer avec le spatio-jet mais les propulseurs furent les plus forts. En quelques secondes, l'appareil traversa les couches inférieures de l'atmosphère et fila en direction de l'espace, sur une trajectoire qui l'éloignait de la planète géante. Tout s'était passé normalement jusqu'à présent mais plus on approchait de la seconde où la navette devait passer dans l'entr'espace, et plus la tension montait.

— Allez-y ! ordonna Leyden.

La transition eut lieu, sans incident. Le kalup vrombit. Le palpeur de relief montra l'étoile-cible, un soleil, à 5,5 années-lumière de distance.

Leyden se tourna vers l'opérateur radio et lui tendit une bande.

— Tenez, envoyez ça sur la fréquence de Rhodan, dès que nous ressortirons.

Les codeurs condensant et hachant le message furent enclenchés. Ainsi seul le Pacha pourrait prendre connaissance du contenu de ce message.

Dans son rapport à Perry Rhodan, Leyden dévoilait tout et il demandait des secours. La brève impulsion qui allait partir pour la Terre disait :

« Si l'on n'est pas venu nous chercher d'ici le 4 janvier à minuit, tout secours arrivera trop tard pour nous ! »

— Dans cinq minutes je passe dans l'espace normal, dit le pilote.

Ces cinq minutes furent une éternité pour Leyden. Quand enfin la transition eut lieu, le petit hypercom très puissant envoya dix fois l'impulsion codée. Un rapport de plus d'une demi-heure avait été condensé en une fraction de seconde. Et cette brève impulsion avait encore été découpée plusieurs milliers de fois par le rythme du vibreur.

L'émetteur se tut et l'appareil passa automatiquement sur réception.

Ils attendirent. Le temps passa, Terrania ne répondait pas.

— Vite ! Fréquence de détresse !

Leyden ne se contrôlait plus. Il savait que même les plus rapides astronefs de l'Empire ne pouvaient accomplir de miracle et que 50 000 années-lumière et plus, c'était un long chemin.

Le radio tendait la main vers le commutateur de fréquence quand le haut-parleur se mit à grésiller et qu'une voix à peine compréhensible cria :

— Message mal reçu ! Répétez le message ! Nous n'avons rien compris ! Répétez le message...

Leyden brancha alors le palpeur de structure.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il en contemplant les valeurs fantastiques des ébranlements.

Même à une distance de plus de cinq années-lumière, la structure de l'espace était poussée à ses limites de charge par ces chocs gravitationnels.

— Encore cinq années-lumière de plus ! ordonna-t-il au pilote. Et à vitesse maximale !

Ils replongèrent dans l'entr'espace. La vitesse augmenta par bonds. Puis ce fut le retour dans l'espace normal et la brève impulsion fut de nouveau envoyée, dix fois de suite.

Du haut-parleur sortaient toujours des craquements et des crépitements mais ils n'étaient plus dominants. Un cuirassé de l'O. M. U. répondit. Leyden s'empara du micro :

— Ici Leyden, chef du groupe de recherche sur Majestas ! Avez-vous capté l'impulsion ? Dans ce cas, transmettez-la immédiatement à Perry Rhodan. Niveau d'urgence extrême ! Émettez avec l'énergie maximale !

— Le numéro de vos pleins pouvoirs, monsieur Leyden ! demanda l'opérateur radio du cuirassé.

Mais Leyden, qui d'habitude n'oubliait aucune formule, avait oublié ce numéro. Il poussa l'opérateur radio et tourna le commutateur de fréquence, cherchant la fréquence de détresse. Puis il enclencha le dispositif automatique et l'appel de détresse partit à travers l'hyperespace.

Quand le bouton de l'automatisme revint au point mort au bout de trente secondes, Leyden l'enfonça de nouveau.

— Quand bien même je devrais affoler la moitié de la Voie lactée... mon rapport sera chez le Pacha dans cinq minutes ! Je tiens tous les paris.

Leyden garda le doigt sur le bouton de S O S. On accusa réception. Leyden ne répondit pas. Des navires à 30 000 années-lumière de distance appelèrent le spatíojet. L'appel de détresse fut retransmis. Soudain une voix métallique retentit, couvrant toutes les

bribes d'appels :

— Ici Terrania ! Terrania reçoit ! Ici Terrania ! Terrania reçoit... !

En un éclair, Leyden réagit. Pour la troisième fois, sa brève impulsion fut envoyée, dix fois de suite.

Puis la grande station de Terrania se remanifesta :

— Bien reçu ! Rapport retransmis ! Bien reçu ! Rapport retransmis...

Leyden s'appuya en arrière dans son fauteuil et se détendit. Il sourit et s'adressa au pilote.

— Demi-tour et cap sur Majestas ! Là-bas on doit déjà nous avoir mis sur la liste des disparus.

Tandis que le spatio-jet accélérât pour plonger dans l'entr'espace, Leyden ne cessait de penser à l'avertissement de l'être fictif de Délos.

Le système auquel appartenait Hercule et ses lunes était effectivement une région dangereuse.

Hercule était composé en son cœur, de molkex – la forme passive et matériellement stable du Suprahet. Le manteau de méthane gelé s'était formé au cours de ce million, et plus, d'années écoulées. Hercule en tant que nouveau centre dans le système, abstraction faite du soleil, avait capturé les dix-sept planètes qui étaient ainsi devenues ses satellites.

Quels ébranlements physiques avaient dû se produire ici pendant des millénaires, avant que toutes les orbites ne se soient stabilisées !

Quand Leyden en fut à ce point de ses réflexions, il se demanda, désespéré :

« Quelle a été la force du choc gravitationnel parti de la planète Eysal ? Quel type d'appareil a bien pu le déclencher ? »

Ses pensées commençaient à tourner autour des Bienveillants quand le pilote interrompit ses réflexions.

— Leyden, vous ne voyez pas ? Vous ne voyez pas que le huit mille penche ? Et je dois me poser dans cet enfer ?

Majestas était méconnaissable. Ce monde aux montagnes splendides, couvert de gigantesques forêts et semblable à la Terre, n'était plus qu'une sphère de débris et de masses de rochers brisés. La Montagne Chantante se dressait de travers dans cette masse rocheuse, comme un coin dont la pointe serait tournée vers le haut.

Leyden agrandit l'image au maximum et la Montagne Chantante parut bondir dans le spatio-jet. Leyden chercha le gigantesque portail dans la paroi rocheuse lisse et le trouva.

— Posez-vous devant le portail ! ordonna-t-il.

CHAPITRE VI

Rhodan se trouvait en conférence quand on lui annonça qu'un message d'une extrême urgence venait d'arriver de Majestas.

— Commandant, dit la voix sortant de l'intercom, le rapport a été envoyé sur la fréquence de détresse. Toutefois la source radio n'est pas sur Majestas mais une dizaine d'années-lumière devant.

Rhodan avait déjà pris sa décision.

— Messieurs, dit-il, je dois interrompre la conférence. Je vous reconvoquerai plus tard.

Peu après, il se retrouva dans son bureau et prit connaissance du rapport de Leyden. Il n'en était pas encore au premier tiers qu'il alerta Reginald Bull, Atlan, Marshall et Mercant qui, à leur tour, mirent les flottes de l'O. M. U. et de l'Empire en alerte.

Une demi-heure plus tard, les quatre hommes se trouvaient dans le bureau de Rhodan. Celui-ci leur fit entendre le rapport.

« ... Le choc gravitationnel d'Eysal a d'autre part déclenché une saturation des résidus qui étaient passifs depuis 1,2 million d'années. L'activation prépare une métamorphose par laquelle le molkex matériellement stable redevient Suprahet. Actuellement ce processus est encore en cours. On ne peut dire quand il sera terminé.

« Les mises en garde de la statue n'ont pas révélé quels moyens les Grands Anciens avaient utilisés, il y a 1,2 million d'années, pour créer une zone de surcharge qui a fait exploser le Suprahet. Sur la base des calculs effectués avec la théorie faltonienne, on peut dire que toute la masse de molkex ne s'est pas fixée à l'intérieur d'Hercule mais qu'une partie est tombée sur une autre planète que l'on peut considérer comme étant le monde d'origine des annélidères.

« Il faut s'attendre à ce que toutes les masses de molkex, quelle que soit leur taille et où qu'elles se trouvent dans la Galaxie, subissent actuellement ce phénomène de métamorphoses. On ne peut dire toutefois si de faibles quantités suffisent à les transformer en Suprahet vivant. »

Ensuite Leyden fournit les preuves mathématiques de ce qu'il avançait. Rhodan les avait d'ailleurs déjà transmises à Nathan, le grand cerveau impotonique sur la Lune, pour analyse.

Déconcertés, Rhodan et ses amis attendaient en silence les résultats de cette analyse.

Au bout d'une heure et dix-sept minutes, Nathan se manifesta.

Le cerveau impotonique confirma les calculs de Leyden. Il appuya même la proposition du scientifique, d'éloigner tout le système

Ex-2115-485 du continuum espace-temps !

— Voici l'occasion d'utiliser notre stock de bombes gravitationnelles, dit Rhodan.

— Quoi ? Tu veux utiliser toutes ces bombes, Perry ? Mon Dieu... Tu n'es pas sérieux ?

— Je veux exorciser le diable avec Belzébuth ! Je suis surpris que ce Leyden ait compris par quel moyen on pouvait créer quelque chose d'analogue à cette zone de surcharge des Grands Anciens.

— Et si cela détruisait une partie de la Voie lactée ? Perry, je l'avoue ouvertement : j'ai peur de cette expérience. J'ai peur que nous déclenchions une catastrophe que nous ne pourrions contrôler.

— Veux-tu attendre en spectateur que la métamorphose soit terminée et qu'il y ait de nouveau un Suprahet dans notre Galaxie ? Que se passera-t-il alors, Bully ? Aucun de nous ne peut répondre. Nous ne sommes pas des Grands Anciens. Notre technique n'est pas aussi avancée que la leur. Leyden nous a clairement dit que la métamorphose du molkex en Suprahet était en cours. Il nous a dit en outre, que ce processus de métamorphose ne pouvait être empêché que par une sursaturation explosive. Les annélidères devraient aussi être inclus dans la suppression du danger.

Le centre opérationnel des *Explorateurs*, à Terrania, se manifesta :

— Commandant, nous venons de recevoir des rapports de notre flotte qui observe le système d'Orient. Nos hommes ont observé la fuite panique des Bienveillants. Tous les commandants rapportent que les navires de molkex, après un appareillage en catastrophe, ont explosé comme des bulles de savon dans l'espace.

— Quelle en est la cause ? demanda Rhodan surpris.

— Encore inexplicable. Nos commandants n'y comprennent rien.

Quand l'intercom se tut, Rhodan regarda ses quatre amis d'un air interrogateur.

— Alors ? Faut-il interpréter cette nouvelle à notre avantage ou cela cache-t-il une nouvelle machination diabolique dont nous venons juste de voir le premier bout ?

— À mon avis il se trame assez de choses comme ça dans notre galaxie, dit Bully, furieux. Acridocères, annélidères, molkex qui prend vie... et maintenant nous avec nos bombes gravitationnelles ! Juste ciel ! n'est-ce pas un peu trop à la fois ?

— Ce n'est pas nous qui l'avons voulu, constata Rhodan objectivement. Il nous faut voir comment en venir à bout.

— Et le commando de chercheurs sur Majestas ? demanda Atlan.

— Dans deux heures les frégates *Lhassa* et *Troie* vont se poser sur Majestas et embarquer les scientifiques.

Nous, nous allons appareiller avec l'*Éric Manoli*. Encore une chose, Bully, veille à ce qu'en plus du stock complet de bombes gravitationnelles, nous disposions aussi d'une grande quantité de bombes arkonides !

*

**

La Montagne Chantante était redevenue un enfer de bruits et de vibrations. Leyden et ses compagnons furent accueillis par un vacarme qui les chassa vers leur petit astronef. Là ils enfilèrent à la hâte des spatiandres, fermèrent leur casque, branchèrent tous les écrans protecteurs et pénétrèrent une deuxième fois dans la montagne inclinée à trente degrés.

Les glisseurs étant hors service car enchevêtrés les uns dans les autres, par suite du basculement de la montagne, les hommes durent utiliser le propulseur dorsal de leurs spatiandres pour gagner le portail au bout du long couloir. Quand il s'ouvrit, un flot de lumière les aveugla. Toutes les machines semblaient s'être transformées en petits soleils.

Leyden brancha son dosimètre-bracelet et, stupéfait, il constata qu'il n'y avait pas la moindre radiation.

Ils passèrent devant des appareils dont le revêtement émettait une lumière d'un blanc aveuglant. Il était incompréhensible qu'ils n'aient pas déjà fondu sous l'effet de la chaleur. Leyden procéda à une mesure de la température et sursauta en regardant le cadran.

Les revêtements émettaient une lumière froide !

« Extraordinaire ! » pensa-t-il et il s'empressa de suivre les autres. Mais il ne souffla mot de sa découverte.

Quand le champ les emporta vers le trou dans le plafond, il vit la montagne vaciller et le rocher s'ouvrir sur cent mètres au-dessous d'eux. Le champ les conduisit en dernier dans le planétarium.

Sept rayons d'un rouge vif, sinistre, tombant de la galaxie artificielle, baignaient la scène d'une lumière inquiétante.

Tous les experts et techniciens se tenaient dans le planétarium. Il n'y avait plus personne en bas, dans la salle des machines. Leyden fut immédiatement entouré par ses collègues.

— Messieurs, dit-il dans la radio de son casque, Terrania a reçu mon appel de détresse et y a répondu. Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'on vienne nous chercher.

Après la frégate *Troie*, le *Lhassa* quitta lui aussi Majestas en

catastrophe. Alors que les derniers scientifiques montaient à bord, la troisième lune d'Hercule avait été ébranlée par un autre séisme. L'équipage du *Lhassa* avait eu une idée de ce que les scientifiques avaient enduré ces derniers temps.

Le *Lhassa* quitta le système à vitesse maximale, s'éloignant d'Hercule dont les chocs gravitationnels titanesques avaient détruit les palpeurs de structure des deux frégates.

À peine Tyll Leyden se présenta-t-il au commandant du *Lhassa* que la station radio du navire fit savoir que Rhodan voulait parler au jeune scientifique.

Le Pacha demanda à Leyden de venir le rejoindre avec tous ses documents à bord de l'*Eric Manoli*.

Le *Lhassa* mit donc le cap sur l'escadre amirale.

Leyden entra dans la cabine de Rhodan où le Stellarque l'attendait en compagnie de Bully et d'Atlan. Le scientifique se présenta rapidement et tendit un document à Rhodan.

Celui-ci l'examina puis le tendit à Atlan. Ensuite, Bully le reçut à son tour. Lui aussi garda le silence après l'avoir lu. Enfin Rhodan prit la parole :

— Nous devons prévenir tous les armateurs et propriétaires d'astronefs. Je comprends maintenant pourquoi depuis quelques jours, le nombre de disparitions de navires à propulsion par impulsions a considérablement augmenté. Bully, charge-toi de les faire prévenir. Comment cette idée vous est-elle venue, Leyden ?

— J'ai essayé de déterminer, au moins approximativement, les quantités d'énergie en 5-D qu'émettait l'Existence dans Hercule. Je n'y suis pas parvenu. Je me suis alors posé la question : qu'arrive-t-il aux astronefs dotés des vieux propulseurs à transition lors des plongées dans l'hyperespace ? Et voici le résultat.

Il ressortait de tout cela qu'au moment de la plongée dans l'hyperespace, tous les navires à transition volaient en éclats. Les chocs énergétiques de l'Existence courtcircuitaient les propulseurs à impulsions dans l'hyperespace et les faisaient exploser.

— Où sont vos documents, Leyden ?

Leyden se pencha, prit sa valise, la posa sur la table et l'ouvrit en silence.

— Rien que cela ? demanda Atlan d'une voix quelque peu désespérée. (Il estimait le nombre de feuillets à quelques milliers.)

Leyden saisit un paquet de feuilles attachées ensemble.

— Voici les résultats des différents calculs qui sont en grande partie en liaison les uns avec les autres.

Une demi-heure plus tard, Leyden quitta la cabine de son pas nonchalant.

— Un drôle de zèbre ! constata Bully en hochant la tête. On ne peut pas dire qu'il soit bavard ! En tout cas il nous a appris à faire travailler nos cervelles ! Je dois dire que ce jeune homme m'en impose... Oui, qu'est-ce que c'est ?

L'intercom appelait Reginald Bull.

— Plus nous approchons de notre objectif et plus les perturbations dans l'hypercom augmentent. Nous arrivons à peine à joindre encore la Terre ou Arkonis. Je... Un instant, s'il vous plaît ! L'escadre au-dessus du système d'Orient se manifeste. Voici son message : *Des navires de Bienveillants qui approchaient du système d'Orient ont brusquement changé de cap. Il ne faut pas rejeter l'hypothèse qu'ils se dirigent maintenant vers Hercule.* Fin du message.

Bully s'apprêtait à raccrocher quand L'Émir qui tenait compagnie à l'annélicère Petit-Pierre, quelques ponts plus bas, se manifesta à son tour :

— Perry, Petit-Pierre ne se sent pas bien. Il demande à être transféré sur un vieux croiseur robot.

— Viens au rapport dans ma cabine, ordonna Rhodan.

— Impossible. Vous n'avez pas idée de l'état de Petit-Pierre. Il craint pour sa raison. Il parle constamment de pressions de plus en plus fortes, de visions atroces et d'une voix qui crie de plus en plus en lui. Perry, nous devons le transborder sinon il va mourir à bord !

— O.K., petit. *L'Éric Manoli* va mettre en panne et un navire robot viendra se placer à couple. Ce navire ramènera Petit-Pierre dans la zone de libration.

— Bon, mais il faut faire vite, Petit-Pierre se tord, comme pris de convulsions.

— Ça ira vite. Peux-tu encore t'entretenir avec lui ?

— De temps en temps. Chose bizarre, ses crises surviennent à intervalles réguliers. Il y a quelques minutes, alors qu'il n'allait pas encore si mal, il a déclaré : *J'ai déjà vécu tout ceci Seulement je ne sais pas quand.* Vois-tu à quoi ça rime, Perry ? Je n'ai pas compris jusqu'à présent.

— Pas le temps de discuter, petit. Je dois faire appeler un navire robot. Préviens Petit-Pierre. Mais pourquoi un navire robot, d'ailleurs ?

L'Émir s'apprêta plusieurs fois à parler mais garda finalement le silence.

— Vite, petit ! La réponse !

— Bon, très bien. Peu avant que je ne vous appelle, Petit-Pierre m'a fait savoir qu'il avait peur de faire sauter notre *Éric Manoli*...

— L'astronef robot sera là dans peu de temps. Efforce-toi de le rassurer, L'Émir !

L'instant d'après, Rhodan donna des ordres. La nef amirale mit en panne et un navire robot fut appelé.

Puis Petit-Pierre fut transbordé à bord du vieil astronef *DD-O-586*. Le navire s'était à peine éloigné pour mettre le cap à l'opposé de la nef amirale que cinq *Explorateurs* donnèrent l'alerte.

Au cours de la dernière heure, ces navires, équipés des meilleurs instruments, avaient observé que les chocs gravitationnels avaient augmenté de violence pour atteindre maintenant des proportions qui laissaient présager l'imminence d'une catastrophe.

À ce moment-là, Tyll Leyden entra dans la cabine de Rhodan et lui tendit une bande perforée de plus d'un mètre de long. Le Stellarque prit aussitôt connaissance de son contenu.

Soudain il regarda Leyden et demanda :

— Demain, déjà ? Entre 14 et 18 heures ? C'est demain que la métamorphose du molkex en Existence doit prendre fin ? Comment le savez-vous, Leyden ?

— Grâce à la théorie de Falton, commandant. Il est déjà difficile d'expliquer l'Existence qui est à moitié quintidimensionnelle et à moitié quadridimensionnelle, mais si vous ne vous êtes jamais intéressé de près à la théorie faltonienne, je ne puis vous expliquer pourquoi demain la métamorphose de la masse de molkex d'Hercule sera achevée, nous mettant ainsi face à un monstre suprahét.

— J'espère que vous vous trompez, Leyden. Savez-vous que nous avons dû débarquer notre annélicère et le renvoyer ? Il nous a fait savoir qu'il avait peur de perdre la raison.

— La métamorphose du molkex se produit aussi chez les annélicères, répondit Leyden nullement surpris.

On réalisait l'extrême gravité du péril qui menaçait la Voie lactée en voyant les concentrations d'astronefs devant le système *EX-2115-485*. Jamais autant d'escadres ne s'étaient massées devant un système. Et jamais encore une flotte n'avait emporté autant de bombes gravitationnelles que maintenant.

À bord de toutes les unités fonçant à travers la zone de libration vers un seul et même objectif, tous savaient que c'était une question d'heures. Tous savaient que des fronts de choc d'intensité croissante rendaient impossible toute liaison par hypercom avec la Terre ou une autre base.

Les équipages de tous les vaisseaux étaient prêts. Jamais encore les Terriens n'avaient tenté une telle expérience : chasser tout un système solaire de l'univers d'Einstein. Et jamais les avis des experts n'avaient été aussi partagés entre les chances de réussite et les chances

d'échec de ce plan.

Rhodan revint sur le plus grand facteur d'incertitude du plan de Leyden :

— La puissance de 17 fois 5 000 unités de gravitation et de quelque 100 000 bombes arkonides suffira-t-elle à chasser Hercule dans l'hyperespace ? Est-ce que notre tentative ne va pas précisément éveiller le Suprahet à la vie ? Est-ce qu'en libérant ces énergies nous n'allons pas déclencher une impulsion qui rendra le Suprahet si fort qu'il restera dans le continuum espace-temps alors que tout le reste sombrera dans l'hyperespace ?

— Je l'ignore, commandant, répondit Leyden.

Bully intervint :

— N'avez-vous pas une vague idée des moyens employés par les Grands Anciens pour établir cette zone de surcharge ? Vous connaissez la Montagne Chantante mieux que tout autre !

Leyden le regarda pensivement puis il dit :

— Au fond, personne ne sait ce que contenait la Montagne Chantante. Les ruines d'Eona que nos archéologues ont découvertes n'ont livré aucun secret.

Bully ne se considéra pas battu.

— Comment expliquez-vous la grande intelligence des annélicères alors que le Suprahet ne possède ni instinct, ni intelligence ? C'est pourtant là une contradiction éclatante.

— Non, ce n'est pas une contradiction si l'on considère que les annélicères sont issus de la masse de molkex, mais d'un molkex qui par suite de l'explosion du Suprahet, se trouve dans un processus de métamorphose. Ce processus à l'intérieur de faibles masses de molkex, comparées à la masse gigantesque qui s'est accumulée dans Hercule – ce processus, donc, s'est moins développé sur des voies énergétiques et avec plus de force dans le domaine organique. Cette évolution a pris du temps et s'est étendue sur un million d'années. Les propriétés énergétiques du molkex, qui est pratiquement indestructible, furent les seules à être adoptées sans modification par les annélicères. Mais le comportement de Petit-Pierre prouve les étroites relations qui existent encore aujourd'hui entre la masse de molkex d'Hercule et chaque annélicère. Mais je n'ai soumis ces réflexions à l'analyse d'aucun ordinateur positonique. Vous êtes parfaitement en droit de rejeter mes conclusions.

Atlan s'en mêla alors et demanda :

— Leyden, comment expliquez-vous la contradiction suivante : le molkex d'Hercule a été..., disons réveillé, par le choc gravitationnel du 4 août. Pour pouvoir se retransformer en Suprahet, il a besoin de fabuleuses quantités d'énergie supplémentaires. Il va les chercher dans

la matière d'Hercule qui n'est pas du molkex. Jusqu'ici, tout est clair ! Mais il ne dispose actuellement pas encore de quantités d'énergie suffisantes. Comment en arrive-t-il donc à émettre déjà sans interruption de l'énergie ? D'un côté il n'en a pas assez... et de l'autre il gaspille le peu dont il dispose. Eh bien, comment expliquez-vous cela, Leyden ?

— Il n'y a pas de contradiction, amiral. Le Suprahet est moitié quadridimensionnel et moitié quintidimensionnel. Il tire sa nourriture énergétique des deux domaines. Hercule et sa matière sont quadridimensionnels et ce que vous considérez comme du gaspillage n'est qu'une prise d'énergie dans la structure quintidimensionnelle. Nous voyons comment il dévore Hercule dans notre continuum ; l'autre aspect, nous le constatons dans l'hyperespace comme énergies excédentaires que le Suprahet a envoyées là-bas comme stimulation, sous forme d'unités spatio-temporelles en 5-D et dont il a besoin. Bien entendu, amiral, vous pouvez être d'un autre avis.

— Oui, je pourrais l'être..., murmura Atlan en hochant la tête et il se tut. (Il comprenait pourquoi Bully n'arrivait pas à établir un contact cordial avec ce jeune scientifique.)

Pourquoi cet homme ne défendait-il pas ses opinions si bien fondées avec plus d'énergie ? Tyll Leyden n'avait-il pas une ombre d'ambition ?

CHAPITRE VII

Le système *EX-2115-485* avait été hermétiquement verrouillé par les astronefs de l'Empire. 5 000 cuirassés robots et quelque 300 astronefs lourds avec équipages terriens se trouvaient dans le périmètre interdit.

Ils étaient tous descendus sur les dix-sept lunes du système, pénétrant ainsi dans un enfer de séismes. Pas un seul commandant ne se risqua à envoyer un seul de ses hommes à l'extérieur. Des robots furent chargés de débarquer les bombes gravitationnelles et les bombes arkonides.

Les communications radio sur ondes normales n'étaient relativement pas brouillées par les parasites. Mais tous les hypercoms étaient débranchés pour éviter leur destruction.

Tous les navires planaient au-dessus des mondes ébranlés par les séismes et tous destinés à périr.

Les astronefs sur *Majestas* annoncèrent qu'ils avaient déchargé leurs bombes. Le même message arriva des autres mondes. Puis tous ces vaisseaux quittèrent le système.

Il ne resta plus que 5 000 cuirassés, groupés à intervalles réguliers autour du soleil. L'Empire avait déjà fait son deuil de cette escadre. Aucun des navires robots n'avait une chance d'échapper au désastre qui se préparait pour *EX-2115-485*.

Dans les tourelles, des robots étaient en poste. Ils ne connaissaient ni le danger, ni la peur. Ils avaient le soleil *EX-2115-485* dans leurs optiques de visée et attendaient l'ordre pour lancer tous ensemble par des spirales ultrarapides des bombes gravitationnelles.

Les calculs avaient indiqué que chaque navire pourrait envoyer trois salves l'une derrière l'autre avant d'être précipité dans l'hyperespace avec le soleil.

Dans ce système, un seul corps céleste avait été laissé tranquille : *Hercule*. On n'y avait pas déposé de bombes et il ne devait pas non plus être bombardé.

Dans le poste central de l'*Eric Manoli*, tous étaient tendus. La puissante flotte de l'Empire s'était retirée dans l'entr'espace et tous les navires observaient le système par l'intermédiaire du palpeur de relief.

Le compte à rebours avait déjà commencé pour l'expérience la plus téméraire que les hommes aient jamais entreprise, quand les détecteurs repérèrent des objets approchant rapidement de ce système solaire.

Quelques secondes d'une tension éprouvante pour les nerfs

passèrent. Quelque mille tourelles furent pointées sur ces cibles encore lointaines. Fallait-il interrompre le compte à rebours et envoyer des escadres dans l'espace normal pour empêcher les candidats au suicide de pénétrer dans le système EX-2115-485 ?

À bord de l'*Éric Manoli*, on reconnut les objets un peu plus tôt qu'ailleurs.

— Des navires de combat des Bienveillants !

Tyll Leyden surgit à cet instant auprès de Rhodan.

— Commandant, vous ne devez pas interrompre le compte à rebours ! Le molkex a presque terminé sa métamorphose. Regardez les flots d'énergie en 5-D, il ne s'agit pratiquement plus de chocs énergétiques.

Il montra une courbe de lumière bleue qui était devenue extrêmement aplatie et ne présentait plus que de légères pulsations.

— Mais les Bienveillants, Leyden...

Le scientifique haussa les épaules.

— Comme vous voulez, commandant. Je crois que j'aurais mieux fait, ces derniers temps, de profiter plus souvent et plus longtemps de mes moments de loisirs.

Il s'éloigna et disparut derrière l'ordinateur. Déconcerté, Rhodan le suivit des yeux.

Bully posa la main sur l'épaule du Stellarque.

— N'arrête pas le compte à rebours, Perry ! Nous ne devons pas mettre en jeu toute la Galaxie à cause de quelques navires de molkex.

— Prolongeons de deux heures, répondit Rhodan qui n'était pas encore décidé.

Juste à cet instant un message arriva qui l'ébranla fortement.

L'annélicère Petit-Pierre avait détruit, dans une crise de folie, le vieil astronef robot qui l'avait pris à son bord. À plus de vingt mille années-lumière de ce système-ci, les appels de détresse du robot avaient été envoyés pour s'interrompre brutalement. Un navire de l'Empire qui s'était trouvé par hasard, à proximité, s'était précipité sur les lieux et n'avait pu découvrir que quelques débris.

Plus aucune trace de l'annélicère !

— C'est une grande perte ! dit Rhodan. Tout comme la mort de n'importe quel ami est une perte !

Soudain il leva les yeux. Le compte à rebours prenait fin dans trois secondes. La destruction du système ne pouvait plus être stoppée.

Dans chaque astronef robot, dix-huit générateurs d'énergie fournirent la puissance nécessaire aux canons gravitationnels. Des spirales ultra-rapides envoyèrent une douzaine de bombes, avec la première salve, vers le soleil. Et la même chose se produisit à bord de

5 000 navires robots !

La seconde salve partit, puis la troisième !

Alors il n'y eut plus partout qu'un seul soleil ! Il ne restait plus un seul des 5 000 astronefs ! Ils s'étaient volatilisés en une fraction de seconde !

À l'instant même où les 300 000 bombes arkonides avaient explosé sur les 17 planètes, dix-sept fois 5 000 bombes gravitationnelles avaient été lancées sur le soleil.

L'écran des palpeurs de relief brilla d'un bleu effrayant. Là où des lunes orbitaient, l'instant d'avant, autour d'une grande planète, un flot de lumière bleue se propageait dans toutes les directions. Il se répandit sur Hercule qui disparut aux regards. Le soleil se transforma en monstre bleu vif, grossissant si vite que l'œil ne pouvait suivre l'événement.

Rhodan, Bully, Atlan et Leyden n'avaient guère eu le temps de contempler ce spectacle unique. Ils se tenaient devant un gros appareil près de l'ordinateur de bord et suivaient la danse folle des aiguilles, la rotation ultrarapide des échelles de couleurs, les allées et venues d'ondes et la vive alternance des couleurs primaires sur un petit écran.

La fin du système avait été déclenchée deux secondes plus tôt. Il se défendit à peine quatre secondes contre sa destruction. Dans ce bref laps de temps, des quantités énormes de bombes avaient transformé tant de matière en énergie que l'espace normal se déchira devant cet excès de tension énergétique, pour envoyer dans l'hyperespace ce qu'il y avait en trop.

Le chronomètre de l'appareil indiquait 4,37 secondes quand il se brisa. Des hommes crièrent. Le nuage énergétique brillant avait envoyé un éclair. Nul ne put dire par la suite, dans quelle direction l'éclair était parti. Mais cet éclair parut sonner le glas du nuage.

Lui qui, en quelques secondes, était né d'une gigantesque explosion et qui était sorti du néant pour grossir des millions de fois, donnait maintenant l'impression que l'éclair avait déclenché une implosion en lui.

Il brillait d'un bleu encore plus vif qu'avant. Mais plus son intensité augmentait, au point que plus personne ne pouvait regarder l'écran du palpeur de relief, et plus le nuage se recroquevillait ; il semblait s'écouler vers un endroit quelconque.

Soudain, le phénomène plafonna.

L'éclat du nuage diminuait d'intensité. Il était maintenant d'un bleu doux dont l'effet apaisant fit pousser un soupir de soulagement aux hommes dans le poste central de l'*Éric Manoli*.

Mais pas à Tyll Leyden. Il s'était installé près du palpeur de relief quand l'appareil près de l'ordinateur était tombé en panne. Il observait

le nuage comme si sa vie en dépendait. Autour de lui, les premières conversations s'engagèrent. Il était question d'Hercule. Le diamètre du nuage fut calculé. L'ordinateur s'occupa du spectre du tourbillon brillant. Leyden entendait toutes les remarques, il comprenait toutes les paroles, il enregistrerait aussi les valeurs que l'on indiquait, mais il ne se retourna pas. Il ne quitta pas du regard l'écran du palpeur de relief.

Une seule question l'agitait !

Est-ce qu'Hercule et son molkex avaient été projetés dans l'hyperespace quand cet éclair avait paru ébranler la moitié de la Galaxie ?

Nul ne pouvait répondre à cela.

Bully s'avança devant Leyden, l'examina d'un regard perçant et dit d'une voix tranchante :

— Eh bien, Leyden, nous avons bien détruit le système, mais le molkex ? Est-il détruit, lui aussi, ou avons-nous maintenant un Super-Suprahét ?

Le regard de Leyden resta impassible.

— Nous devons patienter, vous, moi et tous les autres. Cela va durer quelque temps avant que l'ébranlement quintidimensionnel se soit apaisé. Naturellement, les avis peuvent être partagés et l'on peut voir dans l'éclair un phénomène gravitationnel secondaire. Mais pour moi il s'agit de bien plus. Pour moi, cet éclair a été la dernière intervention des gardiens de tous. L'éclair est venu de Majestas, des machines et des bancs énergétiques de la Montagne Chantante. Il a créé la zone de surcharge. Ce n'est pas nous mais les Grands Anciens qui ont détruit pour la seconde fois le Suprahét. Bien sûr, vous pouvez fort bien être d'un autre avis.

Bully fit demi-tour.

Les communications par hyperondes étaient redevenues normales. Des messages effarants arrivèrent. Des centaines de navires à propulsion par impulsions manquaient à l'appel. L'explosion en 5-D avait ébranlé l'Univers dans un rayon de 20 000 années-lumière. Mais parmi les nombreux messages catastrophiques, il y avait une bonne nouvelle.

Un astronef terrien avait repêché Petit-Pierre dans l'espace, complètement épuisé, et l'avait pris à son bord. L'annélicère avait très vite récupéré et il fit savoir à Perry Rhodan :

— Je ne me suis jamais senti aussi bien et aussi libre que maintenant. Cette pression de cauchemar, indescriptible, m'a abandonné mais elle m'a presque coûté la vie !

Tous furent ravis d'entendre la nouvelle.

— Où est Leyden ? demanda Bully. Il doit entendre ça ! N'est-ce pas la meilleure preuve qu'il n'y a plus de Suprahet ? Maintenant je crois moi aussi que l'éclair est venu des machines de la Montagne Chantante. Mais alors...

Il se tut.

Atlan se croisa les bras devant la poitrine et termina la phrase que Bully n'avait pas voulu achever :

— Cela prouverait donc que nous ne sommes absolument pas en mesure de créer une zone de surcharge pour y détruire le molkex ou le Suprahet. Sans doute que notre tentative n'aurait fait que le rendre plus fort si, littéralement à la dernière seconde, nous n'avions reçu l'aide technique des Grands Anciens. Mais maintenant j'aimerais que Leyden nous dise comment il a eu l'idée que l'éclair venait de la Montagne Chantante. Où est-il ?

— On l'appela par l'intercom.

Il avait discrètement quitté le poste central il y avait déjà quelque temps.

— Oui ? répondit-il.

— Venez immédiatement dans le poste central !

— Volontiers, mais quand j'aurai terminé mon petit déjeuner, c'est-à-dire dans 23 minutes. D'ici là il vous faudra patienter.

Bully faillit étouffer, le visage d'Atlan se figea. Seul Rhodan eut un sourire d'aise. Il savait que, pour Tyll Leyden, le petit déjeuner était un moment sacré.

FIN

BUSSIÈRE

GROUPE CPI à *Saint-Amand-Montrond (Cher) en mai 2002*

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie

75627 Paris Cedex 13

Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 22606. -

Dépôt légal : mai 2002.

Imprimé en France